

La Revue Populaire

15¢

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 20, No 12

DECEMBRE 1927



ALBERT ROBINSON — *Village sous la neige*

Lisez notre roman complet : LA FAIM ET LA SOIF

Par MARY FLORAN



Ne craignez pas ces embarras

L'affreuse Pyorrhée atteint 4 personnes sur 5

Tout autour de vous il y a des gens qui sont condamnés par suite d'insouciance, à contracter la Pyorrhée. Quatre personnes sur cinq, après l'âge de quarante ans, et, beaucoup avant cela, sont ses victimes.

L'insouciance — la négligence des dents et des gencives — en sont la cause. Et les résultats, trop souvent, sont la perte des dents, la névrite, le rhumatisme ou autres graves maladies.

Et cependant, si vous commencez à temps, il est très facile de la prévenir. Voyez votre dentiste deux fois par année. Et commencez immédiatement à faire usage de Forhan pour les Gencives.

Employée régulièrement et à temps, la Forhan prévient la Pyorrhée ou l'enraie. Elle raffermi les gencives et les tient en bon état. Elle protège les dents et les conserve blanches.

Parlez de la Forhan à votre dentiste. C'est la formule de R. J. Forhan, D. D. S., et elle contient un pourcentage du liquide Forhan pour la Pyorrhée, employée par les dentistes dans le traitement de la Pyorrhée.

Conservez votre jeunesse et votre santé! Commencez à employer la Forhan aujourd'hui, matin et soir. Apprenez à vos enfants à l'employer comme préservatif de santé. Achetez-en un tube aujourd'hui. Chez tous les pharmaciens, 35c et 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.
Forhan's Limited, Montréal.

Forhan's pour les Gencives

PLUS QU'UN DENTIFRICE... IL ENRAYE LA PYORRHEE



Vous pouvez
en être assuré



Des milliers de personnes se gardent l'haleine douce et fraîche de cette manière. Quand vous aurez employé une seule fois le Rafrichissant Antiseptique Forhan's, nous pouvons vous assurer que vous n'aurez plus jamais recours aux préparations à rincer la bouche qui ne font que substituer une mauvaise odeur à une autre. Essayez-le.

N'oubliez pas —



Le produit original et authentique

que les fêtes prochaines ne seront pas complètes sans un assortiment de délicieuses et appétissantes tartes.

Et surtout quelle aide précieuse les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" vous apportent pendant cette saison d'activité.

ET ELLES SONT TRES FACILES A PREPARER

Garnitures de Tartes

(Pie Fillings)

"Meadow-Sweet"

- | | |
|-----------|--------|
| Citron | Orange |
| Framboise | Fraise |
| Ananas | Cerise |

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

REFUSEZ TOUTES IMITATIONS

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Limited
Montréal



Les parfums EXKI

sont recherchés parce qu'ils
Sentent bon

Les Produits
EXKI
Sont Incomparables

Parfums Exki

Lotions Exki

Eau de

Cologne Exki

Fards Exki

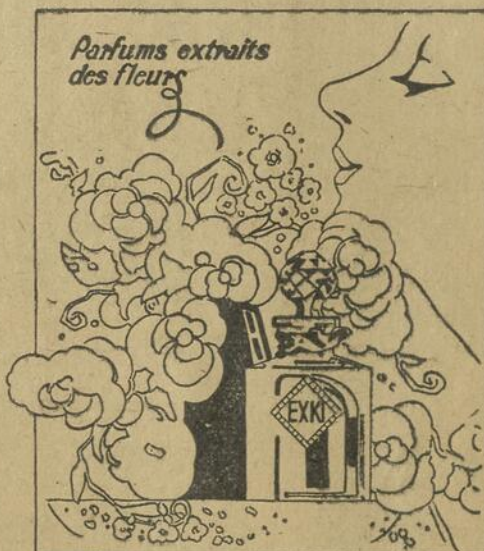
Poudres Exki

Crèmes Exki

Eaux de

Toilette aux

Fleurs Exki



EXKI

LA MARQUE QUE VOUS EXIGEREZ TOUJOURS
POUR VOS AMIES ET POUR VOUS.

VENTE
DANS LES MAGASINS ET PHARMACIES
ET
1621, RUE SAINT-DENIS (En face du Théâtre)
COMPAGNIE DES PRODUITS EXKI
MONTREAL

ABONNEMENT	
Canada	
Un an	\$1.50
Six mois75c
Montréal et banlieue exceptés	
Etats-Unis	
Un an	\$1.75
Six mois90c
Directeur :	
JEAN CHAUVIN	

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

LA REVUE POPULAIRE
est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.
POIRIER,
BESSETTE & CIE
Édits-Props.
975, rue de Bullion
Montréal, Qué.
Lancaster 5819

Vol. 20, No 12

Montréal, décembre 1927

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA LANGUE ANGLAISE EN DANGER

Pour une fois, c'est la langue anglaise qui est en danger. Il n'est pas trop tôt ! Notre langue française nous cause tellement d'alarmes; on entend tellement dire qu'elle se gâte et se perd que cela soulage d'apprendre que bien d'autres langues, et notamment l'anglaise, traversent une mauvaise crise. Et si nous combattons l'anglicisme, les puristes anglais ont une grosse lutte à faire aux gallicismes. Nous nous défendons contre l'intrusion dans notre langue de termes et de locutions anglais, les Saxons, en Angleterre et aux Etats-Unis, ont entrepris de dépouiller la langue anglaise de tous les mots français qui en altèrent la pureté.

On se rappelle que l'an dernier, des professeurs des universités d'Eton, Harrow, Oxford et Cambridge, aidés des plus éminents hommes de lettres de l'Angleterre, se réunirent en congrès pour fixer en quelque sorte leur langue, menacée par les américanismes et les gallicismes. Les Etats-Unis et la France seraient donc devenus les plus grands ennemis de la langue anglaise, telle que parlée à sa source.

Cette fois, c'est le romancier irlandais George Moore qui dénonce dans le London

Times tous les mots français (et ils sont encore beaucoup plus nombreux qu'on ne pense) qui se sont introduits dans la langue anglaise, grâce à la guerre et grâce aussi au snobisme de la haute société. Moore ne peut être accusé de francophobie, car il parle le français et l'écrit aussi facilement que sa langue maternelle, ayant vécu de nombreuses années à Paris où il fut, comme on sait, l'ami de tous les poètes de la rive gauche. Il s'en prend au mot *intrigued*, tiré du français, et qui n'a pas du tout le même sens en anglais. Les meilleurs auteurs écrivent de nos jours *intrigued*, au lieu de *puzzled* ou de *inveigled*. Il s'en prend encore à *résumé*, au lieu de *summary*, à *penchant*, au lieu de *inclination*, à *démarche*, au lieu de *taking steps*, à *corsage*, au lieu de *bodice*, à *menu*, au lieu de *bill of fare*. Et à bien d'autres encore.

George Moore s'étonne qu'on se méfie plus des américanismes que des mots français. Les américanismes, selon lui, sont beaucoup moins dangereux que les gallicismes, que des locutions ou des termes empruntés à une langue tout à fait étrangère. Il termine son étude sur des éloges de la langue parlée par les paysans anglais, laquelle serait infiniment plus pure que la langue des villes.

JULES JOLICOEUR.

POEME INEDIT

LEURRE EXQUIS



*Laissez-moi reposer mon front sur vos genoux
Puisque ce soir au moins vous êtes un peu mienne
En ce décor fané de tentures anciennes
Où plane une langueur vague de rendez-vous.*

*Laissez-moi vous chanter sur un mode très doux
D'un amour mensonger l'ardente cantilène
Et laissez-moi poser mon front sur vos genoux
Puisque vous consentez à être — si peu! — mienne.*

*Vous penserez à Lui, sans que je sois jaloux.
J'embrasserai vos mains qui me seront les siennes
Les mots que je dirai ne seront pas pour vous
Malgré que dormira mon front sur vos genoux*

Puisque juste une fois vous serez un peu mienne.

Montréal, juillet 1927.

M. le docteur Philippe Panneton est, avec M. Louis Francoeur, l'auteur d'un recueil de pastiches, "A la manière des Auteurs canadiens", qui remporta un prix David en 1924, ainsi qu'un très grand et très mérité succès de librairie.

Interviews d'artistes

MAURICE CULLEN

On tient Maurice Cullen pour le plus grand paysagiste canadien. Son influence s'exerce nettement sur toute notre peinture. Nombreux sont ceux qui lui empruntèrent sa vision des neiges et sa manière de les rendre. Il fut d'ailleurs le premier, de tous les artistes canadiens, qui exposa ces sujets à Paris et son mérite est grand d'avoir, pour ainsi dire, trouvé la formule de nos paysages d'hiver, en peignant la neige pour la neige. Mais il n'est pas que le chantre de la neige et des dégels. Le cycle de ses oeuvres,—d'où la figure est totalement exclue,—embrasse, outre le groupe laurentien, des paysagistes du Maroc, de l'Algérie, de la Bretagne et de l'Italie, un ensemble trop peu connu de tableaux de guerre et de nombreuses natures mortes. Les oeuvres de Maurice Cullen, membre associé de la Société Nationale des Beaux-Arts de France et membre de l'Académie Royale des Arts du Canada, figurent dans de nombreux musées, ainsi que dans les plus grandes collections particulières du Canada et des Etats-Unis.

* * *

Ce n'est pas sans quelque émotion que nous pénétrons dans l'atelier que le maître s'est construit, l'an dernier, à Chambly. C'est une agréable maisonnette de pierre élevée sur une petite éminence où monte le chantonnant murmure des rapides du Richelieu. L'intérieur est en pin rouge de la Colombie équarri à la hache. D'une galerie qui en fait tout le tour retombent un châle des Indes et de modestes chasubles aux couleurs fanées. Des rayonnages, de chaque côté de la cheminée, supportent des livres et de nombreux bibelots dont quelques fines statuette de porcelaine chi-

noise. Le divan large et bien fourni de coussins. Sur une table, au centre, la palette du paysagiste, riche en couleurs éclatantes, des brosses et des tubes. De nombreuses toiles aux murs et sur des chevalets.

C'est à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts, dans l'atelier d'Elie Delaunay, qu'étudia le peintre Maurice Cullen, en même temps qu'Alphonse Jongers, Ludger Larose, célèbre seulement pour avoir fait de mauvaise peinture sous de grands maîtres, et Suzor-Côté. Au sortir de l'Ecole, il est encore élève de Roll et passe une dizaine d'années en Europe, à voyager et à travailler, exposant près de quinze tableaux à divers Salons français. Il se destinait très jeune à la sculpture qu'il étudia sous Chabert et sous Philippe Hébert, au Conseil des Arts et Manufactures de Montréal. Entré malgré lui dans le commerce, il aspirait à suivre une autre voie. Aussi se montrait-il très assidu aux cours du soir, où qu'ils se donnaient. C'est chose assez curieuse que de cette époque ingrate et philistine,—où le tableau canadien ne trouvait acheteur nulle part, où les quelques malheureux qui s'obstinaient à faire de la peinture étaient tenus pour des fainéants et des imbéciles,—soient sortis nos plus grands artistes.

Brymner avait bien une classe au Art Association, mais n'y fréquentaient que quelques jeunes filles de la riche bourgeoisie. En somme, l'enseignement se réduisait à celui du Conseil des Arts. Rien d'étonnant que le jeune peintre fût si impatient de gagner Paris! Il y arrive vers 1890, à l'époque la plus brillante,—nous dit-il,—de la peinture française.

Ses meilleurs amis furent alors James W. Morrice, William Brymner et Fromuth,

peintre américain qui habite Concarneau depuis 34 ans.

Ils avaient adopté le Café de Versailles, non loin de la gare de Montparnasse, où venait Rodin chaque soir. A 10 heures, exactement, le plus grand sculpteur des temps modernes rentrait paisiblement se coucher... avec sa petite cuite. Il y voyait aussi Falguière, Whistler, un assidu du Club Américain, Bouguereau, "que les jeunes ont le tort de trop mépriser", Bouguereau, bon bourgeois bedonnant qui, à soixante ans, ne voulut pas épouser sa vieille maîtresse, sa mère à lui s'opposant au mariage! Il se rappelle très bien le poète Verlaine dont Carrière, dit-il, nous a laissé une image parfaite, et aussi Henri Rousseau, le doux gabelou, qui exposait alors aux Indépendants des choses tellement naïves qu'on leur trouvait une sorte de beauté. Mais, flatté de ses succès, desservi par les poètes, ses amis, il se mit à l'étude du dessin et de la peinture, et, ce qui peut paraître paradoxal, gâta son étrange talent.

Depuis maintes années, Maurice Cullen peint de préférence les Laurentides, en hiver et à l'automne. Il s'établit, chaque année, pendant quelques semaines, dans son cottage du Lac Tremblant d'où il a rapporté les croquis de ses plus belles toiles. Celles-ci sont exécutées à l'atelier, à l'huile ou au pastel. Il fabrique lui-même le pastel suivant une recette mystérieuse dont son vieil ami de Concarneau, le peintre Fromuth, lui confia jadis le secret. Ses couleurs sont conservées en poudre dans des bocaux. Il en tire des crayons très tendres qui donnent des tons excessivement riches et veloutés.

Devant trois maîtresses oeuvres, terminées tout récemment, le peintre, après avoir un peu médité de l'été qu'il trouve "monotone, trop vert, dans la montagne", nous entretient de la décomposition de la lumière sur la neige:

—La neige emprunte les tons du ciel ou du soleil. Elle est bleue, elle est mauve, elle est grise, noire même, mais jamais tout à fait blanche, c'est-à-dire de la blancheur d'une feuille de papier. Le blanc pur ne peut être employé que localement. La neige reflète, comme l'eau, les jeux et variations de l'éclairage atmosphérique, mais avec cette différence que l'eau présente l'aspect d'une multitude de petits miroirs, tandis que la neige a moins de faces offertes à la lumière. Le soir, quand le soleil est chaud et frôle la ligne de l'horizon, la neige est rouge. Le reflet sur elle d'un nuage ou d'une montagne lui donne encore d'étonnantes couleurs. Quand les rivières reprennent vie, aux premiers jours de printemps, l'eau monte sur la glace et se répand lentement. Cette eau nous apparaît alors bleu noir, par opposition avec la neige. Il faut bien voir, bien observer, être patient et consciencieux...

Ces vertus se perdent. Le maître observe chez les jeunes peintres le manque de pensée, d'observation, d'efforts. Impatients d'arriver, ils se plaignent sans cesse de n'être pas compris. Leur fantaisie est extravagante. Il a visité, ces temps derniers, une exposition d'exquisses où figuraient, avec quelques membres du Groupe des Sept, plusieurs jeunes peintres de Montréal qui furent ses élèves. Tous les défauts qu'il reproche à la jeune génération s'y étalaient. Il n'admet pas qu'on déforme grossièrement la nature, "qu'on ensanglante les arbres comme si l'on y avait accroché des entrailles d'animaux toutes fraîches." En France, continue-t-il, les Salons sont aussi pénibles à voir, malgré la tendance, remarquée lors de son dernier voyage, d'un retour au dessin serré et rigoureux. A notre époque, il préfère la sienne, celle de 1880-1900 où la peinture française connut son apogée. Au Canada, les artistes qui l'intéressent sont James W. Morrice, Suzor-Côté, Clarence Gagnon, "l'un des cinq plus

grands aquafortistes du monde", A. Y. Jackson, quelques autres.

—*Cependant, dit-il, il ne faut pas se montrer pessimiste. Au contraire. L'heureuse et riche influence de nos diverses écoles d'art se fait déjà sentir. J'ai vu, à Montréal et à Québec, de très beaux travaux d'élèves, en peinture, en art décoratif, en sculpture. M. Charles Maillard, excellent professeur, directeur très actif, a formé de bons élèves en dessin industriel et en dessin d'après nature. Dans dix ans, nous verrons certainement surgir quelques peintres de valeur et, qui sait? peut-être, en sculpture, un Donatello...*

—Donatello?

—*Je nomme le maître de Michel-Ange parce que je trouve réalisés en lui tous mes rêves d'artiste, et aussi parce qu'il est venu à une époque assez semblable à la nôtre, où le pays était jeune, où les sculpteurs manquaient.*

Car nous manquons de sculpteurs... Lui-même rêva un moment d'être sculpteur, mais il renonça à la statuaire comme il devait, quelques années plus tard, renoncer au portrait, exaspéré de la bêtise et de la mesquinerie du modèle, incapable de se prêter à ses exigences. La nature seule le préoccupe. Nos peintres d'ailleurs se resserrent de plus en plus au paysage. Peut-être exagèrent-ils cette réserve. N'est-ce pas aujourd'hui le reproche que l'on fait à l'école impressionniste de manquer pour cela de variété?

* * *

Durant que ses quatre beaux-fils, dont le peintre Robert Pilot, faisaient la guerre, les uns dans l'infanterie, ce dernier dans l'artillerie de campagne, Maurice Cullen était chargé par l'Etat d'en écrire l'histoire picturale, de concert avec quatre autres artistes canadiens. A un âge où, voire même dans les pays les plus militaristes, comme l'Allemagne et la France, les hommes sont versés dans la territoriale et affectés à

la garde des ponts de l'arrière, il parcourut deux ans la zone des armées, s'aventurant dans les secteurs britanniques les plus marmités et poussant jusqu'aux premières lignes pour remplir sa mission. Il courut ainsi plus de risques que sa mission n'en comportait vraiment, par amour de la vérité, par conscience d'artiste, par goût de l'aventure. Aussi rapporta-t-il du front des centaines de précieux croquis et une dizaine de grandes toiles, encore ignorées pour la plupart, dont l'une décore son atelier. C'est le *no man's land*,—un champ de la mort clôturé de barbelés où croît une herbe rouillée et qui déroule ses mornes ondulations sous un ciel de plomb, jusqu'au sombre horizon blanchi, de place en place, par un peu de fumée. Aux abords des tranchées se voient quelques coquelicots, fleurs sanguinaires. Toile tragique d'où se dégage une impression vraie de la guerre. Mais c'est déjà bien loin, ces misères! Tout s'oublie. N'est-ce pas assez étonnant, en effet, que le gouvernement n'ait pas encore logé dans son Musée de la guerre les compositions dont il chargea cinq de nos meilleurs peintres, et qu'on les puisse encore trouver dans leur atelier?

JEAN CHAUVIN.

—o—
 POUR EMPLOYER LES COQUILLES
 D'HUITRES

La coquille d'huître est composée de carbonate de chaux, de phosphate et de matière organique azotée. Elle forme donc, de par sa composition, un engrais de premier ordre.

En Amérique, on utilise les coquilles d'huîtres pour macadamiser les routes, les allées. En les brûlant, les Américains obtiennent une chaux très recherchée pour les constructions.

L'utilisation des coquilles d'huîtres dans ce pays a donné lieu à la création d'une industrie nouvelle qui s'est considérablement développée depuis plusieurs années.

L'AVENIR DE L'AVIATION

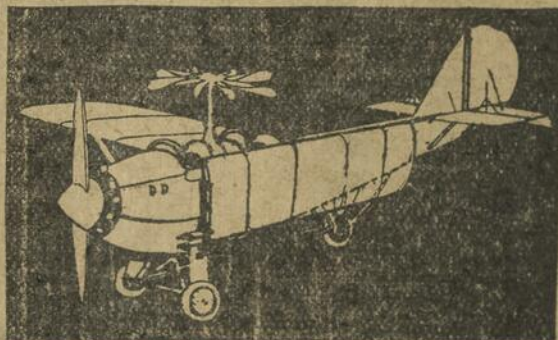
Les derniers beaux mois de l'année furent néfastes à l'aviation transatlantique. Mais cela n'a aucunement découragé les ambitions des constructeurs. Les dimensions des avions qui traversèrent l'Atlantique seront bientôt triplées et quadruplées. On prendra des passagers à bord, et tant pis s'ils se cassent la figure! L'homme veut à tout prix vaincre la nature, supprimer les distances. Les paquebots nous relient déjà à l'Europe en cinq jours et demi; c'est le rêve de l'aviation de réduire ce temps à une journée.

Déjà, on peut "faire" l'Europe, par voie des airs, survoler neuf pays, parcourir 2,500 milles, en sept jours, pour \$250. Ce voyage dure sept jours parce que l'avion atterrit dans sept capitales. Voici d'ailleurs, dans les détails, l'itinéraire de ce voyage aérien qui a, comme on pense, beaucoup de succès là-bas.

C'est l'Imperial Airways Inc., de Londres, qui organise ces croisières. L'avion décolle de Croydon au petit jour à destination de Paris, où l'on passe la journée. À l'aurore du lendemain, on regagne Le Bourget en auto et l'on s'envole cette fois pour Zurich, Suisse, où l'on arrive après avoir pris un léger dîner à bord. On visite la ville dans l'après-midi, en autocars. Le troisième jour, l'avion vous transporte à Vienne, via Munich. Vous passez l'après-midi et la nuit dans la capitale de l'Autriche. En route alors pour Varsovie. Le matin suivant, vous survolez cette ville et vous dirigez vers Prague, que vous atteignez assez tôt pour en visiter tous les coins pittoresques et les endroits intéressants. Le sixième jour, après un vol sans

arrêt de cinq heures, arrivée à Berlin. Le septième jour, l'avion, via Cologne, reprend la voie de Londres. Le coût de ce voyage est d'un peu moins de \$250.

Le temps n'est pas loin où l'on s'achètera un avion aussi facilement qu'un auto. Les Américains disent : aussi facilement qu'une brosse à dents! Peut-être se montrent-ils trop optimistes. Il est vrai pourtant que deux grands magasins à rayons de New-York en tiennent et en donnent des démonstrations gratuites. Le plus popu-



Un petit modèle d'avion démontable, pour la ville

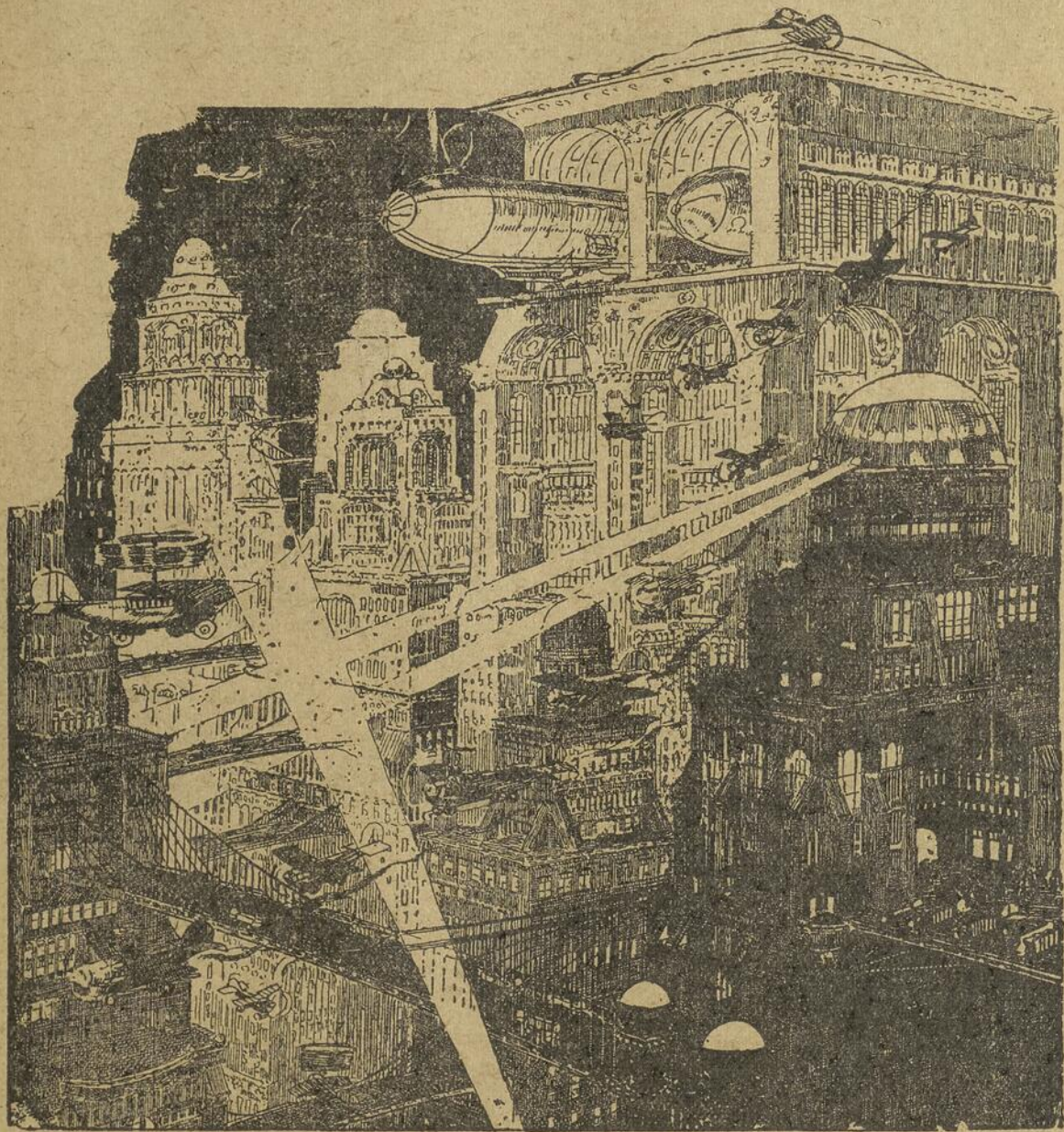
laire de ces petits avions vendus au détail coûte environ \$1,800. Il atterrit dans un espace très restreint et se conduit très facilement. Quand un avion de ce genre se vendra \$750 et qu'une organisation financière se chargera de sa vente à tempérament, c'est-à-dire "par paiements différés", comme on dit dans le monde automobile, le ciel sera couvert d'avions.

On aménagera des terrains d'atterrissage sur le toit des gratte-ciel, des hôtels et des maisons de rapport.

D'autres inventeurs, d'autres savants, ont des projets beaucoup plus audacieux encore. Nous avons parlé, dans un récent

numéro, d'un voyage dans la lune. Les revues scientifiques nous en entretiennent de nouveau. *Le Journal de l'Aéronautique*, de France, publie les projets follement audacieux des capitaines Mas et Drouet. Ces

terait entre autres commodités, l'eau courante, chaude et froide, des lits jumeaux, une table de bridge, une cuisinette, un bar et une cabine de direction excessivement moderne. Le voyage ne s'opère-t-il pas à



La circulation aérienne dans la cité future

deux officiers de l'armée française prétendent avoir découvert le moyen de voyager de la terre à la lune. Ce voyage interplanétaire s'effectuerait dans une fusée géante, dans une fusée à quatre étages qui compor-

leur goût; les deux navigateurs se trouvent-ils perdus dans l'espace, ils déclanchent des parachutes de fabrication très spéciale (il y a de quoi!) et regagnent Paris. Pas plus malin que cela!



Petits Conseils pour Noël

L'incendie, tel est le grand danger à éviter au temps des fêtes.

Méfiez-vous donc de tout ce qui s'enflamme rapidement, des flammes en celluloid, des objets de laine-coton.

Ne laissez pas les enfants manger tout ce qui leur plaît, sous prétexte que ce n'est pas fête tous les jours.

N'oubliez pas que le gui, le houx et les feuilles d'if sont des poisons, et qu'il ne faut pas les tenir à la portée des enfants.



Ne faites pas partir de pétards, ne jouez pas avec des jouets qui dégagent une étincelle, près des rideaux légers, des robes de tulle ou autres étoffes inflammables.

Ne mettez pas vos invités dans des situations embarrassantes, et ne les obligez pas à faire des choses qui leur déplaisent. N'abusez pas de la cérémonie du baiser sous le gui.

Évitez les longues réunions de grandes personnes et d'enfants. Que les adultes veillent tard, c'est très bien. Mais les enfants doivent être couchés à une heure raisonnable.

N'approchez pas les robes ou bonnets en papier, les décorations en papier, etc., des

cheminées, des becs de gaz ou de tout autre endroit où brûle un feu découvert.

N'oubliez pas de servir quelque chose de chaud à vos invités avant leur départ, dans la nuit. On prend facilement le rhume à passer d'une pièce surchauffée au grand air. Par boissons chaudes, nous entendons chocolat, thé, café chauds aussi bien qu'un bon verre de quelque chose...

—o—

LE TEMPS DES EMPLETTES

Deux amies rentraient d'une expédition dans les grands magasins, quelques jours avant la semaine des cadeaux. Comme elles s'en revenaient à la maison, les bras chargés de paquets, l'une dit à l'autre :

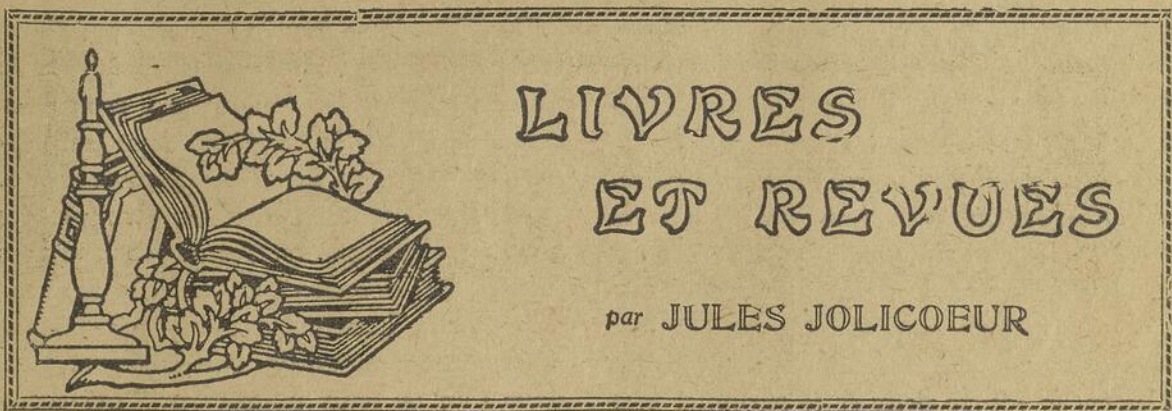


—Voici un bureau de poste. N'oublie pas que tu dois acheter quelques timbres.

Et l'autre de répondre : "Ne penses-tu pas que je suis assez chargée comme cela!"

—o—

L'admiration fait trouver le bien avec autant de promptitude que la malveillance fait trouver le mal dans les choses. L'un et l'autre se trompent quelquefois; mais la moisson de l'homme bienveillant est beaucoup plus agréable à la vue que la moisson de celui qui a l'oeil malin.



LIVRES ET REVUES

par JULES JOLICOEUR

Les contes de la malemort, par Jacques Ringuet.—*La Pension Leblanc*, par Robert Choquette (Louis Carrier, Les Editions du Mercure, Montréal).—*A Canadian Art Movement*, par F. B. Housser (The Macmillan Company of Canada Limited, Toronto).—*Intimacies in Canadian Life and Letters*, par Thomas O'Hagan (The Graphic Publishers Ltd., Ottawa).—*Les Sacrifiés*, par Olivier Carignan (Louis Carrier, Les Editions du Mercure, Montréal).—*Le Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec, pour les années 1925-1926*.

LES CONTES DE LA MALEMORT, par Jacques Ringuet.

On chercherait vainement, dans toute la littérature canadienne, des contes d'une pensée plus vigoureuse, d'un style plus parfait. Certains d'eux, *Le Martyr* et *Le Devoir* notamment, sont dignes d'une anthologie des conteurs français. Voici un écrivain dont le livre est exportable et dont on peut faire les éloges les plus enthousiastes. En un mot, un recueil de contes qui enrichit vraiment notre littérature et qu'on citera plus tard avec ceux de Louis Fréchette et d'Arthur Buies. Nous en ferons une étude plus complète dans notre prochaine livraison, ce livre, ainsi que la plupart de ceux dont il est ici accusé réception, nous étant parvenu à la dernière heure.



LA PENSION LEBLANC, par Robert Choquette. (Louis Carrier, Les Editions du Mercure, Montréal.)

Un roman du terroir où l'auteur des beaux poèmes d'*A travers les Vents* s'est

essayé au réalisme. Et avec succès. De belles qualités de style, une observation fine et minutieuse, un esprit vif et alerte, font de ce livre quelque chose de tout à fait réussi. C'est une peinture amusante et vraie de tous ces petits villages des Laurentides envahis, chaque été, par les villégiaturistes. Une écriture d'une simplicité charmante avec, par moments, quelques beaux mouvements de style. Des images familières, très bien venues, adaptées au milieu, et qui tirent toute leur valeur de l'emploi judicieux qu'en fait l'auteur. En somme, une excellente formule du roman régionaliste, c'est-à-dire du régionalisme stylisé. Voyez cette description d'une petite gare de campagne:

Le chemin de fer ne passait pas au village. Pour s'y rendre, il fallait faire trois milles de voiture sur une route houleuse. La première fois qu'on l'apercevait, du haut de la "Côte à Bédard", la station avait l'air d'une boîte d'allumettes. On y arrivait au bout de dix minutes. Déjà petite, elle était divisée en deux compartiments : la salle d'attente générale, le bureau du télé-

graphiste, un garçon maussade qui répondait au guichet en veston, le garde-vue sur les yeux. Pendus aux murs crayonnés de la salle d'attente, des cadres reproduisant les plus gros steamers du monde faisaient l'admiration bruyante du Benjamin de chaque famille. Il y avait aussi une carte géographique de la province de Québec, trois crachoirs rougeâtres sous la banquette de bois longue comme la salle, une fournaise pour l'hiver; la courte pelle et le tisonnier glissés entre ses pattes.

Deux trains arrêtaient chaque jour à Saint-Vivien. Les autres rasaient le nez de la station comme des polissons. Les flâneurs sortaient alors sur le quai, les mains dans les poches, la pipe au bec; et le long train de marchandises défilait. Chaque wagon, peint en rouge brique, amenait les éternelles lettres blanches soulignées d'un trait blanc, CANADIAN PACIFIC, accompagnées de chiffres et de formules particulières qu'on n'avait jamais le temps de lire jusqu'au bout. Les roues grinçaient. Parfois un homme qui marchait sur le toit, d'une voiture à l'autre, en salopettes bleues, saluait de sa main gantée, par routine, sans plaisir, comme avait fait le mécanicien. Ou bien un wagon plat tout à coup surgissait, portant quelque instrument aratoire tout neuf qui brillait; et par cette éclaircie fugace on apercevait les monticules au pied des montagnes. Le fourgon de queue, à la tourelle vitrée, avait bientôt disparu dans les bois de sapins. On consultait l'horloge, en se collant le nez contre la fenêtre du télégraphiste, mais on ne s'en allait pas tout de suite.....



A CANADIAN ART MOVEMENT,
par F. B. Housser. (The Macmillan
Company of Canada Limited, St. Mar-
tin's House, Toronto, \$2.50).

Pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de
la peinture au Canada, deux ouvrages sont

à lire: *The Fine Arts in Canada*, par Newton MacTavish, édité pareillement par la maison Macmillan, de Toronto, dont nous avons parlé l'an dernier, lors de sa publication, et *A Canadian Art Movement* ou, autrement dit, l'histoire du Groupe des Sept. Ce groupe est formé de quelques peintres de Toronto qui, aux environs de l'an 1910, inaugurèrent un mouvement d'art canadien qu'ils expliquèrent ainsi dans l'un de leurs manifestes: "Les écoles modernes d'Europe ont été grandement influencées par Cézanne. Cette école d'art moderne canadien est née d'un contact direct avec la Nature."

Ce groupe comprenait à son origine sept artistes qui travaillaient, comme dessinateurs et graveurs à la maison Grip de Toronto. C'étaient Tom Thomson, mort en 1917, J. E. H. MacDonald, Arthur Lis-



Un peintre de 1830

mer, Frank Carmichael, Frank Johnston, F. Horseman Varley, Tom McLean, auxquels vinrent se joindre A. H. Robson, William Broadhead, Neil McKechnie et quelques autres.

La première exposition tenue par le Groupe des Sept eut lieu au Toronto Art Gallery, au printemps de 1920. Elle produisit, comme on pense, une forte sensation. Leurs oeuvres étaient un défi aux conventions établies. Ces peintres le savaient bien et cherchèrent dès lors à expli-

quer leur art. "De nouveaux matériaux, disaient-ils, exigent de nouvelles méthodes. La pensée moderne ne peut s'exprimer avec le langage du passé. Les victoriens paraissent ternes, plus encore les élisabéthains, à une génération aux prises avec ses propres problèmes."

Ces artistes croyaient avoir trouvé dans le nord de l'Ontario une région très caractéristique du paysage et de l'atmosphère du Canada. On leur a reproché d'avoir négligé pour s'attacher uniquement à la forêt, aux régions incultes et inhabitées du nord, les contrées champêtres de l'Ontario. On leur a reproché encore d'avoir donné trop d'importance au coin choisi par eux. Les peintres du Québec surtout leur en voulurent, et leur en veulent encore, de prétendre restreindre le Canada tout entier à un petit coin de forêt du nord ontarien, alors que notre pays présente des aspects si variés qu'il est impossible de les réaliser en quelques tableaux synthétiques, que le Québec, les Provinces Maritimes, les Rocheuses, la plaine, les paysages de la côte du Pacifique n'ont rien de commun avec l'Ontario.

Le Groupe des Sept est devenu une école. Il tire son nom des sept peintres qui le composaient en 1920: Lawren Harris, A. Y. Jackson, J. E. H. MacDonald, Arthur Lismer, Franck Johnston, Frank Carmichael et F. H. Varley. De nombreux peintres, aussi bien en Ontario que dans les autres provinces, se réclament de ce groupement artistique.

Les peintres montréalais qui s'en rapprochent le plus sont ceux qui cherchèrent, voici quelques années, à former un groupe connu sous le nom de "Beaver Hall Group", et qui réunit un moment Edwin Holgate, Albert Robinson, Randolph Hewton, Clarence Gagnon, Mrs. Liliás Torance Newton, Sarah Robertson, Anne Savage et Mabel May.

Le Groupe ne se reconnaît pas de fondateur, encore qu'on donne communément ce titre à Tom Thomson.



INTIMACIES IN CANADIAN LIFE AND LETTERS, par Thomas O'Hagan. Avec une lettre de feu Benjamin Sulte sur la littérature canadienne. (Magnifique ouvrage édité par "The Graphic Publishers", Ltd., 175, rue Nepean, Ottawa. Prix, \$1.50.)

On aurait mauvaise grâce à reprocher à nos compatriotes de langue anglaise d'ignorer la littérature franco-canadienne. Ils s'en préoccupent infiniment plus que nous de la leur. Chaque année, il se publie en Ontario quelque ouvrage sur nos lettres. Voici l'important recueil de M. Tho-



Le poète de tous les temps

mas O'Hagan, composé de plusieurs études sur la poésie canadienne-française, sur la langue parlée dans la province de Québec et sur nos prosateurs les plus marquants. Voici encore l'ouvrage de M. Lorne Pierce, *An outline of Canadian Literature*, dont nous parlerons le mois prochain.

Le livre de M. Thomas O'Hagan constitue le plus bel hommage jamais rendu à notre littérature. "Il est consacré, dit l'auteur dans son introduction, à ceux qui, établis sur les bords du Saint-Laurent depuis trois cents ans, n'ont pas seulement

préservé dans son intégrité la langue de leurs ancêtres, mais ont en outre créé une littérature qui n'est pas indigne du pays de Molière, Lamartine, Sainte-Beuve et Victor Hugo."

Trois des six chapitres de cet ouvrage ont traité à la langue et à la littérature du Canada français. L'auteur y étudie le langage parlé par les Canadiens-français, dont il dit: "Quelques expressions archaïques, usitées au dix-septième siècle, ainsi que des anglicismes ne font pas du français de Québec un *patois*. De nombreux ouvrages d'hommes de lettres canadiens-français ont été et sont encore couronnés par l'Académie française."

Au chapitre de la poésie franco-canadienne, M. Thomas O'Hagan cite une douzaine de pièces, dues à divers de nos poètes, de Crémazie à Robert Choquette, qu'il traduit ensuite en vers anglais, pour ses lecteurs.

Le livre contient encore un chapitre fort important sur la note patriotique dans la poésie canadienne et un autre sur les plus célèbres prosateurs du Canada français. Il s'attache particulièrement à Aubert de Gaspé, Napoléon Bourassa, Gerin-Lajoie, Sir Adolphe Routhier, Sir James Lemoine, au docteur Taché, à l'abbé Casgrain et à l'abbé Camille Roy.

Souhaitons que ce livre soit un jour traduit en français et répandu abondamment dans la Province de Québec. Il nous fait très avantageusement connaître au dehors et nous apprend à nous mieux connaître nous-mêmes.

LE RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, 1925-1926.

Ce Rapport, édité aussi luxueusement que les précédents, comporte le célèbre recensement du gouvernement de Québec en 1762 et l'inventaire des documents relatifs

aux événements de 1837 et 1838 conservés aux archives de la Province de Québec, ainsi que la correspondance des officiers du gouvernement en 1837, 1838 et 1839. Comme illustrations: quelques proclamations et diverses affiches placardées durant ces années de rébellion dans les régions insurgées, la plupart relatives aux récompenses offertes pour l'arrestation de certains patriotes.

On se procure cet ouvrage indispensable à tous les amateurs d'histoire canadienne chez l'Archiviste de la Province de Québec, M. Pierre-Georges Roy.

QUELLES SONT LES RESSOURCES EN HOUILLE BLANCHE DES DIVERS PAYS ?

Ce ne sont pas seulement les pays qui possèdent des ressources minières considérables qui se sont le moins préoccupés de l'utilisation de la houille blanche. Les Etats-Unis sont dans ce cas. La houille blanche y donne le tiers de l'énergie totale consommée dans le pays. L'Italie utilise plus de 2 millions de kilowatts, ayant développé considérablement, ces dernières années, l'industrie hydro-électrique. La Suisse utilise autant que l'Italie; elle est, en effet, avantagée par les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes. 2 millions et demi de kilowatts pour l'Allemagne et 1 million et demi pour l'Espagne. La Suède et la Norvège utilisent presque uniquement la houille blanche. L'Angleterre la néglige presque complètement.

La France, qui pourra utiliser, un jour, plus de 5 millions de kilowatts, n'est encore aménagée que pour une production de 700,000.

Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même; c'est le dévouement à la science.



LES SOINS DE LA BEAUTÉ

GENTILLE LECTRICE

Si vous êtes soucieuse de connaître les mille petits soins qu'il faut donner à votre beauté et à votre mise :

1o. SAVOIR, par exemple, comment faire disparaître les taches de rousseur; garder vos mains blanches; entretenir vos ongles; avoir une belle peau et un teint clair; prévenir les rides; combattre la transpiration excessive, la moiteur des mains; vous guérir des pellicules ou autres maladies du cuir chevelu, etc., etc.

2o. SAVOIR comment vous alimenter, soit que vous vouliez maigrir ou engraisser.

3o. SAVOIR ce qui convient le mieux à votre type de femme; les couleurs ou les

toilettes qu'il convient de porter dans chaque occasion et tous les détails de la mode.

Ecrivez, en signant d'un pseudonyme, au :

COURRIER DE FRANCINE

La Revue Populaire,

975, rue de Bullion,

Montréal.

Q.—Le froid m'irrite la figure. Pourriez-vous me donner une recette pour y remédier? MONIQUE.

R.—Vous ferez des lotions de teinture de benjoin, quelques gouttes dans l'eau tiède, chaque matin. Et chaque soir, au

coucher, vous étendrez sur le visage le mélange suivant :

Vaseline boriquée	10 gr.
Teinture de benjoin	1 gr.
Glycérine	3 gr.
Essence de citron	1 goutte

Faites préparer cette ordonnance dans une pharmacie. Laissez sécher sans essuyer.

Q.—Pourriez-vous me donner une bonne recette, une recette simple surtout, pour éclaircir le teint ? JE VOUDRAIS ÊTRE BELLE.

R.—Lavez-vous la figure chaque soir avec de l'eau très chaude à laquelle vous aurez ajouté un tiers de lait chaud également. Faites les ablutions durant au moins cinq minutes.

Q.—Seriez-vous assez aimable de me donner une préparation pour adoucir l'eau du bain, une préparation qui ne me coûterait pas trop cher ? JE VOUS REMERCIE.

R.—Un mélange de soda et de racine d'iris à parties égales est une très bonne préparation pour le bain. Une poignée suffit pour un bain. Gardez ce mélange dans un pot en verre qui ferme bien.

Q.—Quel est le moyen de faire disparaître des points noirs sur le nez ? UNE AMIE DE FRANCINE.

R.—Massez le nez avec du cold-crém après avoir fait des ablutions à l'eau très chaude pour ouvrir les pores de la peau. Pressez ensuite les points noirs avec les ongles.

Q.—Voulez-vous me dire si le velours est bien porté cet hiver ? ELÉGANTE.

R.—Oui, le velours est très porté cet hiver. On l'utilise pour chapeaux, robes d'après-midi et de soir. Les bourses et souliers de velours sont aussi forts à la mode.

Q.—Les grands chapeaux sont-ils à la mode en ce moment ? EVE.

R.—Les chapeaux sont plutôt petits. Ils sont ainsi plus commodes et plus seyants avec le col de fourrure.

POURQUOI CERTAINS GENS DEVIENNENT-ILS CHAUVES ?

La principale des raisons pour lesquelles tant de gens deviennent chauves, c'est probablement qu'ils ne laissent pas leurs cheveux accomplir leurs fonctions naturelles. Les coiffures s'opposent à une bonne aération du cuir chevelu, et le cheveu est intoxiqué, tout comme le seraient des plantes que l'on maintiendrait dans une serre chaude dont on ne renouvelerait jamais l'air. Tous nos vêtements, d'ailleurs, devraient être suffisamment lâches pour permettre une aération aisée, et devraient aussi être fabriqués d'un tissu qui permettrait à l'air de les traverser. On ne peut dire cela que de bien peu de chapeaux ou de casquettes. Une autre raison pour laquelle les chapeaux nuisent aux cheveux, c'est qu'ils épousent strictement la forme de la tête, et compriment ainsi les vaisseaux qui amènent au cuir chevelu le sang dont les cheveux tirent leur nourriture. Ainsi donc, en comprimant les artères, un chapeau affame les cheveux et, en comprimant les veines, il fait obstacle au retour du sang vers le cœur; il s'ensuit que le cuir chevelu est rempli de sang épuisé.

Voilà les raisons principales pour lesquelles tant d'hommes civilisés sont chauves. Une fois que les cheveux ont disparu, on s'aperçoit qu'on est obligé alors de porter un chapeau pour se protéger la tête contre les rayons solaires. Le chapeau, d'abord inutile, détruit les cheveux, et, une fois les cheveux détruits, il devient indispensable. Les femmes ont une tendance à la calvitie bien moindre que les hommes et la raison en est probablement, d'une part, que leurs chapeaux ne font pas autant obstacle à la bonne aération du cuir chevelu, et, d'autre part, que ces chapeaux étant retenus à la chevelure de manière plus ou moins fixe, au lieu d'être enfoncés sur la tête, ne nuisent pas à la bonne circulation du sang à travers le cuir chevelu.

JOUETS EN POMMES DE PIN

Aucun n'est plus économique, puisqu'on en trouve les matériaux au jardin ou dans le bois voisin.

Prenez donc une bonne provision de pommes de pin de différentes grosseurs, afin de les adapter aux dimensions de l'oiseau que vous voulez faire, puis achetez quelques boules de bois, des moules à bouton ou des perles, de grosseurs différentes également. Découpez une planchette le plus mince que vous pourrez en cercles de la grandeur d'une piastre américaine (cela constituera nos socles); un peu de fort fil de fer, de minces baguettes rondes et de la colle forte.

Voilà tout notre matériel en main. Voulez-vous faire un ibis? Prenez une pomme



de moyenne grosseur, et une boule proportionnée pour faire la tête. C'est à vous de vous représenter assez exactement les proportions de l'oiseau afin que la tête soit en rapport avec le corps. Dans un des trous de la boule, entrez en forçant une mince ba-



guette pour faire le bec, qui devra également être proportionné au reste; taillez-la en pointe, afin d'obtenir un bec très effilé et très long.

Fixez la tête sur la pomme en la collant.

Prenez six tiges de fil de fer dont la longueur sera double du corps de l'oiseau plus un demi-pouce.

Pour chaque patte, il vous faudra trois tiges, que vous tordrez en longueur jusqu'à un demi-pouce du bout. Vous entrez le bout tordu dans le bras du corps de l'oiseau. Puis, à l'autre extrémité, vous recourbez à angle droit et écartez le fil de fer, de façon à former les pattes, ce qui vous dispense de mettre un pied en bois. Si vous le préférez, clouez les pattes sur une rondelle de bois, au moyen d'une ou deux pointes posées à cheval, à la courbure du fil de fer.

Prenez un pot de peinture, colorez le corps en rose tendre, le bec en blanc, la tête

rose avec des yeux noirs, les pattes noires également, laissez sécher: voilà l'oiseau terminé.

Si vous désirez faire un canard, les proportions et la couleur changeront, mais non la manière de procéder. Pour le même corps, il faudra de toutes petites pattes courtes, une grosse tête, et un bec large et plat.

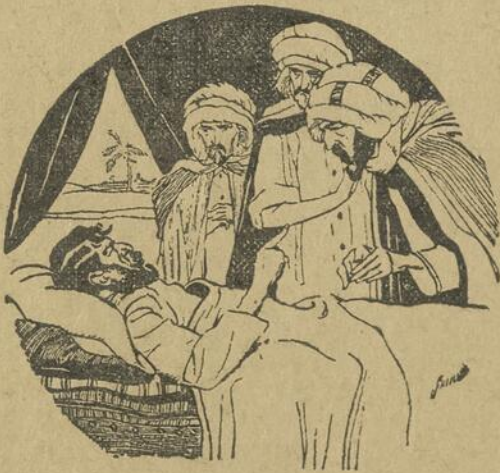
Le petit poussin aura une tête presque aussi grosse que le corps, un tout petit bec fin, des pattes grêles, et sera peint en jaune serin.

Pour les fêtes de Noël, ces jouets amusants, économiques, permettront de donner à chaque tout petit un gentil souvenir qui le divertira longtemps.

REBUS ET DEVINETTES

LES CHEVAUX DU CHEIK

Un cheik d'Arabie, sentant sa mort prochaine, rassembla ses fils autour de lui et leur distribua son troupeau de chevaux de la manière suivante: A l'aîné, la moitié du troupeau; au cadet, le quart et au benja-



min, un cinquième. Aussitôt après avoir enterré leur père avec tous les hommages dus à son rang, les trois fils réclamèrent leur part d'héritage. Etant donné que le troupeau se composait de 19 chevaux, nombre indivisible par 2, 4 ou 5, ils ne parvinrent pas à s'entendre et en appelèrent à un cadî qui partagea les bêtes à la satisfaction des trois. Comment s'y prit-il? Essayez de faire ce calcul. Et ne recourez à la solution ci-dessous qu'après l'a-

voir bien cherchée. Si vous la trouvez, faites-en la preuve.

Le cadî prêta un cheval aux trois frères, ce qui porta à vingt le nombre des chevaux à partager. L'aîné en prit la moitié, ou dix; le cadet, un quart, ou cinq et le benjamin, un cinquième, ou quatre, soit en tout 19 chevaux. Le cheval restant fut rendu au cadî.

NE REPONDEZ PAS TROP VITE

Deux hommes, A et B, sont chacun dans une chaloupe. Un câble de 50 pieds de longueur s'étend de chaque homme à

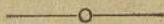


un quai. Le câble de A est fixé à un poteau du quai, tandis que le câble de B est tenu par un troisième personnage, C, lequel se tient sur le quai. A et B tirent à eux le câble avec force égale. Qui arrive le premier

au quai, de A ou de B? Si vous n'arrivez pas à trouver la solution, vous la trouverez ci-dessous.

A et B arrivent en même temps. C tire sur B avec une force égale au tirant que

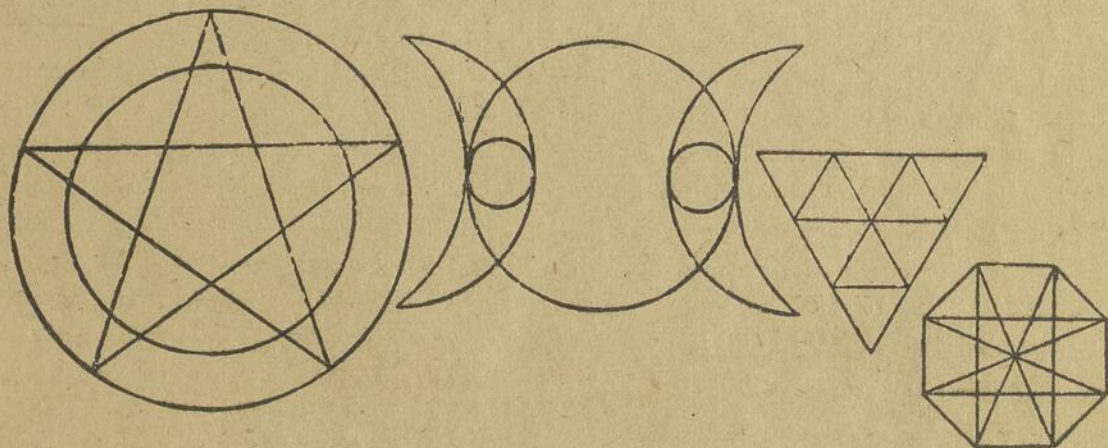
le poteau exerce sur A. Cette démonstration est une application de la troisième loi du mouvement de Newton, laquelle dit que chaque action provoque une réaction égale.



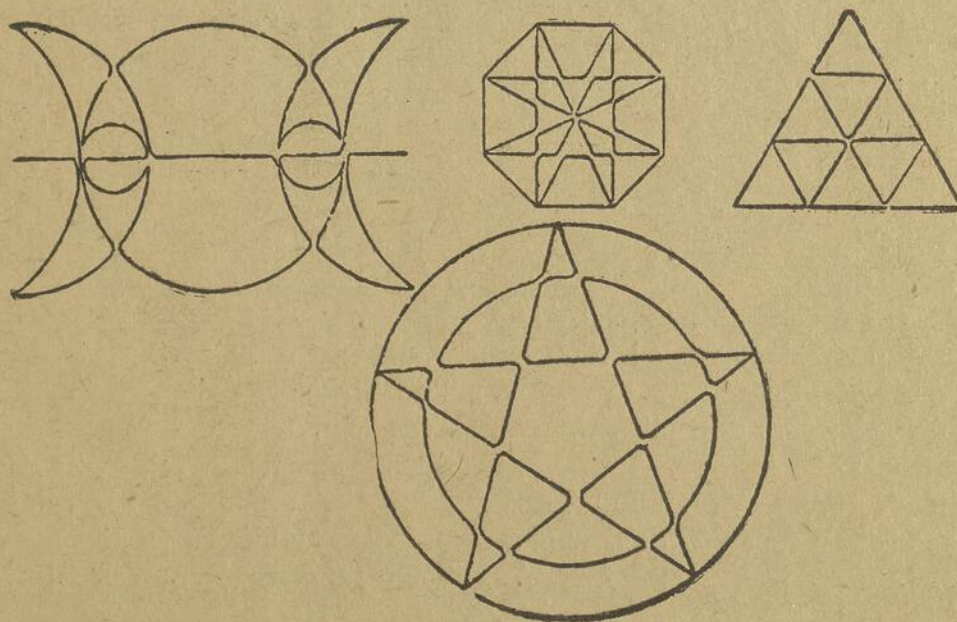
UN PETIT EXERCICE DE PATIENCE

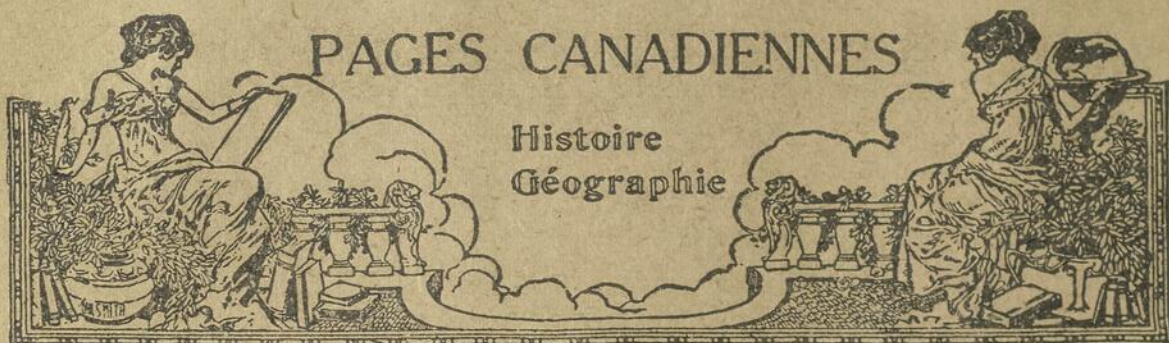


Dessinez chacune des quatre figures ci-dessous sans soulever votre crayon du papier ou croiser une ligne.



Voici comment vous devez procéder:





MOUVEMENTS DE LA POPULATION CANADIENNE-FRANÇAISE

En 1921, la population de la province de Québec représentait 26.87% de la population totale du Canada, un peu plus que le quart; l'Ontario 33% exactement.

La province de Québec, de 1871 à 1921, soit dans l'espace de cinquante ans, a augmenté de 1,169,000 habitants, c'est-à-dire qu'elle a plus que doublé.

Le comté électoral le plus peuplé est celui de Québec-Est : 17,422 habitants par mille carré.

Depuis 1911, la population urbaine excède la population rurale.

Origine de la population de la province de Québec, en 1921:

Française: 1,889,000,	80%	de la population tot.
Anglaise: 196,000,	8.5%	" " "
Irlandaise: 94,000,	4.1%	" " "
Écossaise: 63,000,	2.9%	" " "
Autres: 63,000,	4.5%	" " "

Sexes

Hommes....	941,000
Femmes....	947,000

En 1921, on comptait à Montréal, 390,000 Canadiens-français, sur 618,000 habitants, et 42,800 Juifs.

La proportion des Canadiens-français est donc de 64%.

Le Canada compte 2,452,000 Canadiens-français, soit les 24% de la population totale.

L'Ontario : 248,000 Canadiens-français. Les Provinces de l'Ouest, 113,000.

Mariages dans la province de Québec: En 1920, 21,857. En 1925, 17,427.

Naissances dans la province de Québec: Depuis 1920, elles fluctuent entre 80,000 et 81,000 par année, et les décès autour de 33,000.

Le coefficient de natalité, depuis 1901, varie entre 32 et 33 pour mille.

La mortalité diminue de 19.10 pour mille en 1901 à 12.21 en 1925.

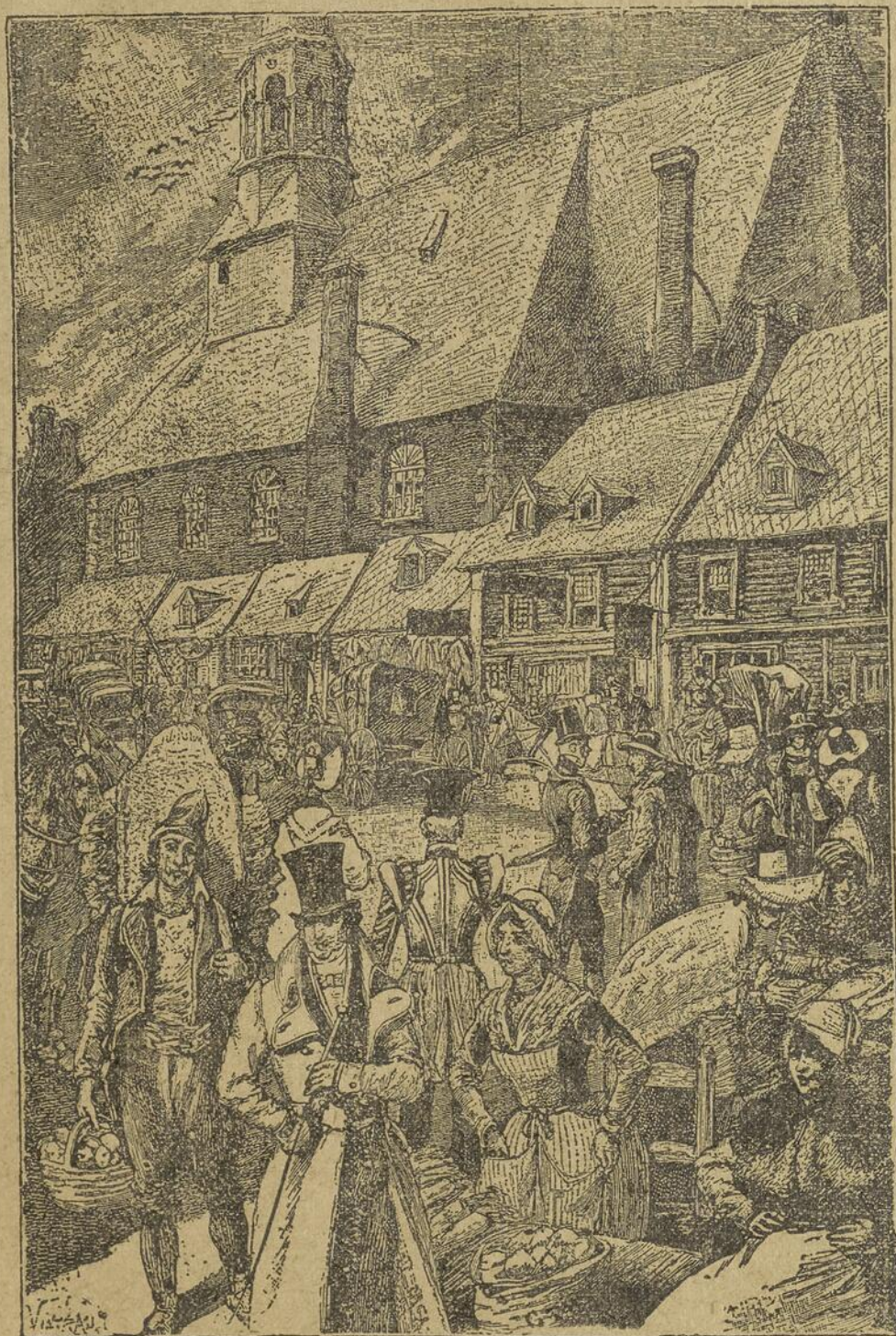
Voici les divers comtés où les naissances sont les plus élevées par 10,000 habitants: Abitibi: 527. Lac St-Jean: 466. Saguenay: 450. La ville où l'on compte le plus de naissances est la Tuque: 577 par 10,000 habitants. Mais, d'autre part, voici les décès: Sorel: 168 par 10,000 habitants. Joliette: 152. Québec et le Nouveau-Brunswick viennent en tête pour les décès: 122 et 123 par 10,000 habitants.

H. F. R.

—o—

CYRANO DE BERGERAC ET LE CANADA

Sait-on que la ville de Québec a eu l'honneur d'être choisie comme point de départ de Cyrano de Bergerac pour son voyage imaginaire aux États de la Lune. L'histoire comique de la Lune dont la première publication reconnue remonte à 1650 fut composée vers 1648 ou 49,



Le Marché Bonsecours de Montréal en 1837

Nous relevons ces curieux passages dans l'œuvre de Cyrano, édition Garnier. L'auteur se munit de flacons remplis de rosée, attachés autour de lui, et les exposant aux rayons du soleil s'enlève dans les airs et

après une série d'aventures retombe sur la terre en pays inconnu.

Il faut croire qu'à cette époque la population de la colonie était aussi friande de liqueurs que ses descendants, car Cyrano

rencontre d'abord une compagnie de soldats tambour battant qui en le voyant lui disent: "Est-ce que nos vaisseaux sont arrivés? et pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles?"

Cyrano apprend à son arrivée à Kébec qu'il est bien en France—mais en la Nouvelle. Il a une longue discussion avec le Vice-Roi sur la philosophie cartésienne.

C'est une veille de la St-Jean (alors qu'on discutait au Fort pour savoir si l'on donnerait des secours aux Sauvages contre les Iroquois) que Cyrano va derrière le "coupeau d'une petite montagne" et y érige une merveilleuse machine à voler. Mais ayant mal pris ses mesures il "culbute rudement dans la vallée". Rentré chez lui "tout froissé" il s'oingt de moëlle de boeuf, retourne chercher sa machine que des soldats ont apportée au Fort et à laquelle ils attachent quantité de fusées pour faire un "dragon de feu". Cyrano retrouve enfin sa machine au milieu de la Place de Kébec, comme on y mettait le feu.

Voici comment il raconte son ascension — accidentelle d'ailleurs — dans la Lune.

"La douleur de rencontrer l'oeuvre de mes mains en si grand péril, me transporta tellement que je courus saisir le bras du soldat qui y mettait le feu, je lui arrachai sa mèche, et me jetai tout furieux (et on sait quel était le tempérament de ce bouteur!) dans ma machine pour briser l'artifice dont elle était entourée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je mis les deux pieds, que me voilà enlevé dans la nue."

C'est la fin du passage de l'oeuvre de Cyrano relatif au Canada—il est assez considérable, couvrant 10 pages.

H. F. R.

—o—

Regarde tout livre qui te dégoûtera du monde, qui te laissera découragé, sans force pour l'action et sans ardeur pour l'honnêteté, comme un mauvais livre; prends soin de t'en détourner.

LA POLICE DE NAPOLEON

On a parlé dernièrement, à propos des déplacements d'une personnalité importante, des précautions prises par la police, non seulement pour veiller sur sa sécurité, mais pour ne rien ignorer de ses faits et gestes. Ce sont des procédés qui choquent parfois; ils ont pourtant leur utilité et, sous tous les régimes, on a su s'en servir, autrefois plus encore qu'aujourd'hui.

C'est ainsi que Stendhal, dans ses notes sur Napoléon Ier, cite cette anecdote:

Un général de ses amis voulait donner un dîner de vingt couverts chez Véry, l'un des restaurateurs du Palais-Royal alors en renom.

Véry reçoit les ordres du général, puis lui dit:

—Vous savez, sans doute, mon général, que je suis obligé d'aviser la police de votre dîner, afin qu'elle y ait quelqu'un pour entendre ce qui se dira à table.

Le général est fort étonné et très fâché de cette marque de défiance. Le soir, ayant trouvé Fouché à un conseil chez l'Empereur, il lui reproche son indiscretion.

—Il est fort, déclare-t-il, que je ne puisse donner un dîner de vingt personnes sans y devoir admettre un de vos gens!

Le ministre de la police s'excuse tout en maintenant sa prétention. Et comme le général s'emporte:

—Voyons votre liste! lui dit-il.

Le général remet la liste à Fouché qui, presque aussitôt, la lui rend, en lui disant:

—Merci! Il n'est pas besoin que vous invitiez d'inconnu.

Or, les vingt invités étaient tous de grands personnages. Parmi eux, il y en avait au moins un d'affilié à la police.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LA MODE A PARIS

On commence à se lasser des lignes éternellement droites et des robes à plis. La ligne d'ensemble des nouvelles toilettes féminines est plus souple et plus sinueuse. On refait des volants en forme de godets, des jupes de longueurs inégales. La taille se place aussi bien aux hanches qu'à une hauteur presque anatomique, selon les maisons et les modèles. On voit beaucoup plus de costumes tailleur à blouse rentrant dans la jupe. La manie du pull-over continue. Mais ceux-ci sont très travaillée, voire même rebrodés et rehaussés de métal. Les jerseys sévissent de plus en plus, mais ils se féminisent et s'ornent de dessins, d'impressions, de bouclettes et de broderies. Il semble que nous revenions un peu à une ère de féminité et de fanfreluches, peut-être due à cette vague de romantisme qui a passé ce printemps sur la France, et qui perçait avec netteté dans beaucoup de collections. Les robes de style ne sont pas mortes, bien au contraire. Elles ne sont même plus l'apanage presque exclusif de



Un col vénitien comme garniture à cette robe en velours Georgette.

Mme Lanvin, car beaucoup de couturiers lancent pour le soir des tissus un peu rai-

des: gros taffetas, faille, satin d'ameublement qui, traités avec des gros noeuds, nous rappellent irrésistiblement les robes de nos grand'mères.

Les manteaux sont toujours droits, mais risquent souvent un godet devant ou sur le côté qui leur donne une note un peu pratique. Quelquefois, ce godet est en fourrure ou bordé de fourrure. Les robes sont presque toutes de fourrure.

Les robes sont presque toutes très travaillées; plis nombreux et variés, godets, volants, bandes de tissus contrariés, noeuds



Cette robe du soir en crêpe blanc est relevée de perles de cristal et d'argent, en volants étroits et plats, et d'un jabot de dentelles blanches



Rose Ibis est l'une des nuances favorites de Jean Patou. Il en fait ici une robe d'après-midi en crêpe marocain, plissée abondamment.

et garnitures. Pour le soir on est beaucoup moins au flou, à la moire et le velours chiffon connaît une nouvelle faveur. Il est évident que le bleu est à la baisse et le



Deux robes pour le soir créées par Drecolli. A gauche, un modèle de velours noir dont la jupe est plus basse à l'arrière qu'à l'avant. A droite, une robe de crêpe marocain noir avec draperie de crêpe rose.



Chapeau forme bandeau pour cheveux courts.

beige à la hausse. C'est inévitable, puisque nous ne voyions que du bleu partout depuis trois saisons. Tous les tons de beige, brun, marron, nègre, havane, sont très employés aussi bien pour les modèles élégants que pour le sport. Quant aux chapeaux, ils sont très jolis. Il y a bien longtemps que les modistes n'ont connu cette

liberté d'imagination. On voit de tout, des bérêts, des casques, des capelines, des turbans, etc.; pourvu que la tête reste petite, toutes les réminiscences, toutes les divagations sont permises et même recherchées. Il faut cependant noter la vogue extraordinaire des toques.

MEFIEZ-VOUS DES JARRETIERES
TROP SERREES

nir ses bas, porter des jarretières très élastiques. Mais aujourd'hui que la jambe tout

La mode est à l'hygiène, aux robes courtes et droites, pas gênantes et laissant aux femmes une grande liberté de mouvement. On a supprimé les corsets et divers autres appareils des plus nuisibles, mais on n'a pas encore suffisamment songé aux



jarretières trop serrées. Il n'est rien de tel pour déformer une jambe, un genou, et provoquer des varices, ou la dilatation variqueuse des veines.

Quand les robes étaient plus longues et que les genoux ne se voyaient jamais, cela n'avait guère d'importance que le haut d'un bas fut plissé. On pouvait, pour te-



Cette mante des plus coquettes est signée Yvonne Carrette. Le contraste entre le collet châle et la bande de renard noir est des mieux venus. La mante est en velours coupé et doublée de georgette de même nuance.



De gauche à droite: Un modèle Halo, un petit chapeau de feutre avec ornements de fourrure, un chapeau de feutre inspiré du casque d'aviateur.

entière est découverte, c'est devenu un problème que de tenir ses jambes sans un pli.

Evidemment, on serre la jarretière et le bas tient mieux. Mais c'est une solution dangereuse. Les varices, amenées par des jarretières trop serrées, ne sont pas seulement funestes; elles peuvent même se voir à travers des bas de chiffon. Il y a bien la jarretière qui est fixée d'un côté à un côté du bas et de l'autre au corset. C'est là la seule jarretière recommandable. Mais comment la faire tenir, maintenant que les femmes ne portent plus de corset? Voilà les femmes dans une position bien embarrassante. Car tous les autres genres de jarretières offrent des dangers, qu'on les porte au-dessus ou au-dessous du genou, ou roulées dans le bas.

Il faudra, à tout prix, trouver une jarretière susceptible de remplacer la seule recommandable, celle qu'on fixe au bas et au corset. Car il n'existe pas de remède aux varices. Une fois les veines dilatées, c'est pour toujours. C'est surtout dans les jambes et les cuisses que les veines se dilatent ainsi. Tout ce qui fait obstacle au retour du sang des veines—telles que des jarretières—est susceptible de provoquer semblable dilatation.

UTILISATION DES CITRONS

Je ne vous parlerai pas des mets qui se trouvent fort bien d'être relevés d'un jus de citron: ceci n'est pas de ma compétence. Et nul n'ignore que l'on guérit les maux de gorge en suçant des tranches de citron; les rhumes, en prenant des boissons chaudes agrémentées de citron, et que l'on prévient les engelures en frottant ses doigts... mais ceci n'est point de saison. Savez-vous que le jus de cet excellent fruit enlève les taches de rouille sur le linge?

Vous prenez le jus d'un citron dans une cuiller d'argent, vous faites chauffer au-dessus d'une petite lampe; vous lavez la tache dans le liquide chaud... elle disparaît promptement.

Il peut aussi nettoyer les éponges. Vous posez votre éponge dans une cuvette et pressez au-dessus le jus d'un citron. Puis vous coupez votre fruit et le placez dans la cuvette auprès de l'éponge. Arrosez le tout d'eau bouillante. Vingt-quatre heures après rincez à l'eau fraîche.

Votre éponge sera nettoyée sans être brûlée.

LES ANIMAUX SAUVAGES

LE GORILLE

Peu de voyageurs, après du Chaïllu, ont pu parler du gorille d'après leurs propres observations; il faut, en effet, passer de longs mois à la côte d'Afrique, et dans les parties les plus malsaines, pour arriver à pouvoir étudier cet animal dans les vastes solitudes où il se cache. Six mois de séjour à Loango et Mayamba, sur la côte du Congo, à la suite de mon voyage au Niger, me permettront d'ajouter quelques traits personnels aux observations de mes devanciers.

Il n'est pas juste de dire que le gorille ne se construit pas de cabanes de feuillage, et qu'il vit d'une façon tout à fait nomade.

Le gorille adulte qui n'est pas encore accouplé, ou le vieux mâle qui n'a plus de compagne, mènent, il est vrai, une vie vagabonde, errant à l'aventure au gré de leurs désirs ou de leur faim, mais celui qui vit avec sa femelle se construit parfaitement un abri, où cette dernière repose avec son petit, pendant que le mâle, couché au sommet de l'appentis de feuillage, qui a presque toujours un arbre pour support, veille en grignotant quelques racines, quelques ananas sauvages, à ce que rien ne vienne troubler la tranquillité des siens.

Il est un fait d'une vérité absolue, c'est que le jeune gorille tette huit à neuf mois, et qu'il a besoin, pendant une année au moins, des soins tout spéciaux de sa mère; il ne commence à bien marcher qu'à cet âge, n'est très agile qu'à trois ou quatre ans, et n'acquiert son entier développement que très tard, de dix à douze ans, d'après les récits de tous les nègres de l'in-

térieur, qui n'ont jamais varié sur ce point.

Le gorille vit par couple, et sa principale occupation est d'élever ses petits.

Dès qu'un petit est sevré, marche, commence à manger, la femelle ne tarde pas à en mettre un autre au monde, et ce sont de nouveaux soins pour elle, et qui constituent au ménage une vie plutôt sédentaire qu'une existence vagabonde.

Parmi toutes les raisons qui me portent à croire que le gorille doit se construire des abris, il en est une qui pour moi les prime toutes: c'est ce que j'ai vu, dans les forêts de Malimba, un gorille que nous avons surpris à la chasse, s'élançant d'un toit de feuillage sur le sol, en poussant des cris perçants, faire sortir de son refuge sa femelle et son petit, et protéger leur retraite, en nous faisant tête avec des rugissements affreux. Dans cette situation, il se battait la poitrine avec une telle force, que nous l'entendions résonner comme si l'horrible bête eût frappé sur une caisse vide. La question des aliments est enfantine; une lieue carrée de forêt équatoriale nourrirait plusieurs centaines de gorilles, car ils mangent toutes les graines, toutes les herbes d'une nature non vénéneuse, et font leurs délices du fruit et du feuillage de *l'iloëis guineensis* si commun dans ces contrées.

Les ananas et la canne à sucre sauvage, ainsi qu'une foule d'autres plantes et arbustes dont ils sont très friands, poussent avec une telle abondance partout, qu'en vérité le gorille n'a pas besoin d'être nomade pour récolter sa nourriture.

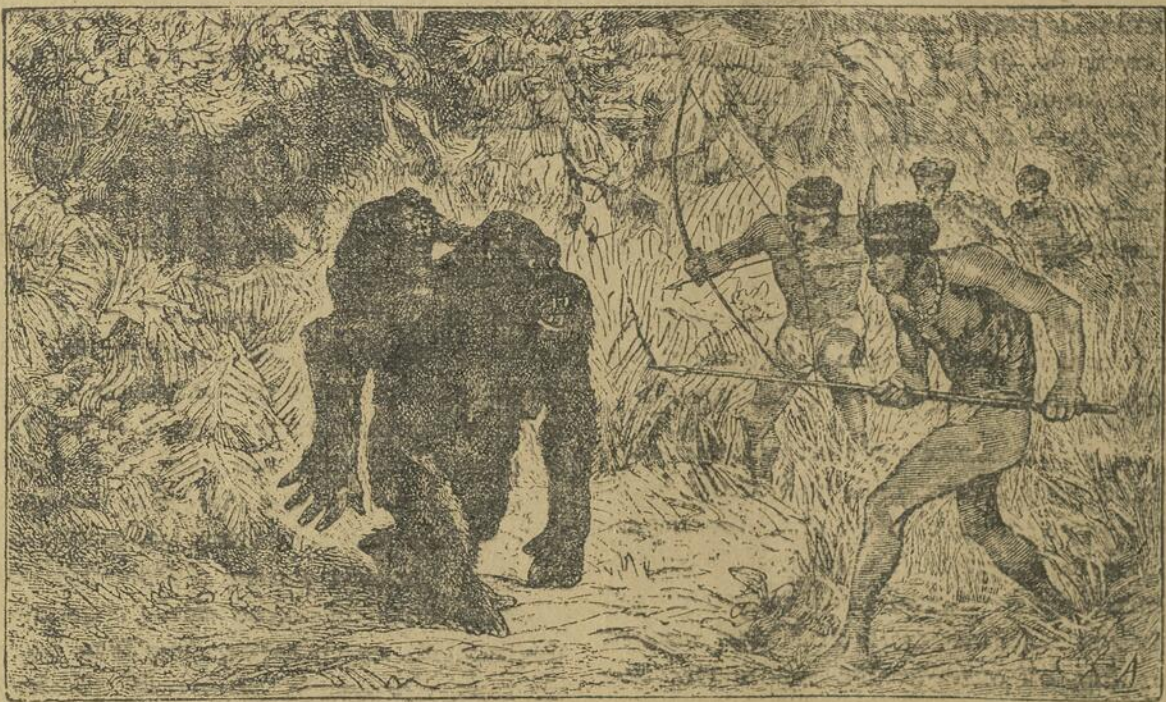
Dans les lieux où il vit, le gorille est exposé à rencontrer, à chaque pas, le tigre, le léopard, la panthère, quelquefois le lion,

quoique plus rarement; sa terrible mâchoire, capable de broyer l'épaule d'un lion comme un simple morceau de biscuit, est, avec les griffes de ses mains et de ses pieds, son moyen de défense le plus énergique. Quant à ne pas se précipiter sur les noirs ou autres voyageurs, qui viennent inopinément à passer près de son repaire, c'est là une affirmation contraire non seulement à tout ce que les indigènes qui vivent sous la même latitude que lui m'ont raconté, mais encore à la simple logique.

de pied de là, chaque homme atteint tombe pour ne plus se relever.

Fort heureusement, le gorille meurt aussi facilement qu'un homme: une seule balle en pleine poitrine, et il tombe la face contre terre en agitant ses grands bras écartés, et en poussant des cris mêlée de râles et de soupirs, qui produisent un singulier effet sur ceux qui les entendent. A cette suprême minute de la mort, la terrible bête rend des sons qui ont quelque chose d'humain.

Une scène charmante que je n'ai con-



Les noirs en viennent facilement à bout avec une lance.

La femelle du gorille n'a ni la force ni le courage du mâle; des noirs en sont facilement venus à bout avec une lance, ou un simple couteau de chasse; elle ne se défend que lorsqu'elle est prise, entourée, et, tout en mordant et cherchant à user de ses griffes, elle pousse des cris perçants. Si la quête de la nourriture n'a pas trop éloigné le mâle, de terribles rugissements se font entendre, et le gorille se précipite comme un ouragan. Un coup de griffes d'ici, un coup

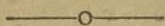
templée qu'une fois, est celle qu'offre le spectacle d'une mère, suivie de deux de ses petits, un déjà fort et vigoureux, l'autre commençant à marcher. Je ne sais pas de tableau plus aimable ni plus frais: le plus âgé appelle son jeune frère et l'engage à partager ses ébats; le plus jeune veut essayer quelques gambades; vains efforts, il tremblote sur ses petites jambes; la mère l'encourage de la voix et du geste, le relève tendrement à chacune de ses chutes, et finit

par le prendre dans ses bras, entre lesquels le petit se couche et s'endort.

À ce moment-là, il ne faudrait rien avoir au coeur pour presser la détente de son arme, et changer en un champ de carnage cette clairière émaillée de fleurs, dans laquelle s'ébattent les animaux les plus rapprochés de l'homme, dans la nature, par la forme physique.

D'après les indigènes, certains gorilles sont hantés par l'esprit de certains nègres morts. Il y en a qui, par ressouvenance de leur vie passée, s'ennuient de l'existence solitaire qu'ils mènent dans les bois, car ces gorilles N'chabouns, c'est-à-dire possédés, n'ont aucune fréquentation avec les autres; ils viennent alors rôder la nuit autour des villages, et malheur aux négresses que le hasard leur fait rencontrer: ils s'élancent sur elles et les entraînent au plus épais de la forêt. Au dire des nègres dont l'imagination ne connaît point d'obstacle, les pauvres femmes sont obligées de servir d'esclaves à ces affreuses bêtes; toute la journée, elles pillent le millet, égrènent le maïs et rapent la cassave, pour préparer les repas des N'chabouns, car ces messieurs préfèrent de beaucoup la nourriture dont ils faisaient usage avant leur transformation, aux herbes et aux fruits sauvages qu'ils rencontrent dans la forêt.

Toute prisonnière qui tente de s'évader est immédiatement mise en pièces; c'est pour cela, affirment les conteurs indigènes avec une imperturbable assurance, qu'on n'en a jamais vu revenir une seule.



Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

* * *

La promptitude à croire le mal, sans l'avoir assez examiné, est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables, et l'on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

MORT AU PANTALON!

Au pantalon masculin, s'entend... Et quel est son crime, à ce malheureux? Il est inesthétique. Du moins, c'est M. Maurice de Waleffe qui l'accable sous cette terrible accusation.

Notre confrère n'aime pas "ce double cylindre d'étoffe qui semble fait pour cacher des défauts anatomiques", ces deux sacs flasques ou raidis par un coup de fer. Il dit fort joliment que le triomphe de la jupe courte a révélé chez nos compagnes une cheville, un mollet, un genou inconnus et charmants. Et il voudrait que les hommes, s'émancipant à leur tour, abandonnassent le pantalon pour la culotte. A eux les bas de sport de laine bariolée pour le jour, les bas de soie noire pour le soir. Voilà qui mettrait un peu de variété dans notre costume.

Il fut un temps où la culotte fut très mal portée chez nous (il n'est pas question ici de démêlés conjugaux): c'est au lendemain de la Révolution. Le peuple avait adopté le pantalon, et Napoléon lui-même l'avait imposé à ses troupes. Quand les émigrés revinrent, on les trouva fort ridicules avec leurs culottes. Aujourd'hui, c'est le pantalon qui est ridicule. La roue tourne.

Il est permis de penser que le condamné aura encore de beaux jours. La mode masculine est moins aventureuse que la mode féminine. Les hommes maugréent contre leur faux col, mais il le gardent. Ils se plaignent de leur pantalon, mais ils ne le lâcheront pas. Et si, par hasard, ils revenaient à la culotte, suisses, huissiers et laquais de cour, valets de grande maison, ordonnateurs de pompes funèbres, chasseurs, escrimeurs et cyclistes, exigeraient le pantalon, afin de se distinguer du commun.

COMMENT RECONNAITRE LE CARACTERE D'UNE PERSONNE A SA MANIERE D'USER SES CHAUSSURES

1—Eraflez-vous vos chaussures à la pointe?

C'est que vous n'êtes pas strictement honnête vis-à-vis vous-même ou votre prochain.

2—Usez-vous vos talons à l'extérieur?

Dans ce cas, vous êtes honnête, enclin à la paresse, généreux et charitable, rêveur.

Si vous marchez ainsi sur la pointe des pieds, c'est que vous êtes soupçonneux, ou encore curieux.

5—Usez-vous vos talons à plat avant vos semelles?

Vous êtes dans ce cas un homme résolu, entêté même et ne se laissant pas, comme on dit, marcher sur les pieds.



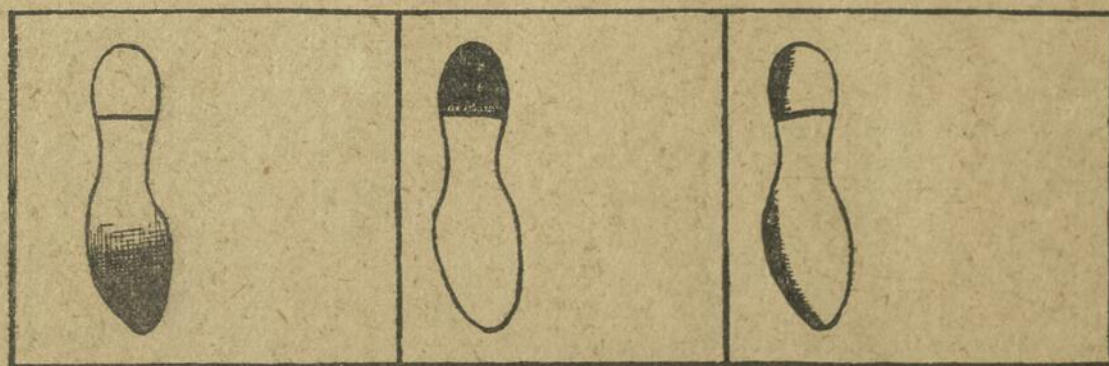
3—Usez-vous vos talons à l'intérieur?

C'est bien dommage, car cela indique que vous êtes cupide, avare, hypocrite et impopulaire.

4—Usez-vous vos semelles bien avant que vos talons soient usés?

6—Usez-vous les bords extérieurs de vos chaussures du talon à la pointe des pieds?

C'est là un signe que vous êtes timide, enclin à tout approuver, indécis et irrésolu.





UN ROMAN COMPLET

LA FAIM ET LA SOIF

Par MARY FLORAN

I

Il faisait un aveuglant soleil lorsque André de Chateaublon arriva au château de Bloicy, chez la marquise de Vauteur, sa tante par alliance. Le break, qui était allé le chercher à la gare, s'arrêta devant le peron de la seigneuriale demeure. André en gravit à la hâte les marches, tout titubant de chaleur et de lumière, ébloui par cette immense façade blanche, dont les pierres impitoyables semblaient incandescentes sous les rayons brûlants de ce midi d'août.

Mais, dès que la porte de la grande galerie vitrée qui courait tout le long de l'habitation se fut ouverte, une sensation de bien-être et de fraîcheur le prit, dans l'ombre des grands stores épais, sur les dalles froides et diaprées d'un pavé de mosaïques. Elle s'accrut encore quand le domestique qui l'introduisait le fit pénétrer dans un petit salon, dont les fenêtres, s'ouvrant du côté opposé, sur le parc, laissaient voir les perspectives reposantes de beaux arbres séculaires, sous lesquels se devinait le miroitement d'un étang où nageait, abandonnée à cette heure, une petite barque aux couleurs vives. Dans un coin de l'appartement, spécialement encombré de bibelots élégants, madame de Vauteur était assise.

— Bonjour, beau neveu! fit-elle se levant pour aller au-devant du voyageur.

— Ma chère tante.

Et, avec une courtoisie charmante, le jeune homme, s'inclinant, porta respectueusement à ses lèvres la main de la jolie vieille femme qu'était madame de Vauteur.

— N'êtes-vous pas torréfié par cette température? continua-t-elle; voyager en pleine chaleur dans cette saison, voilà bien

l'inconséquence de votre âge, mon cher enfant; n'en avez-vous pas souffert, au moins?

— Un peu, ma tante, si peu qu'il n'y paraît déjà plus, juste assez pour trouver encore ce salon plus hospitalier, et plus charmant que de coutume, si c'est possible.

— Voilà qui est gentiment répondre à une gronderie; aussi, tenez-moi dès à présent pour désarmée. Je suis si contente, mon cher André, que vous soyez venu me tenir compagnie dans l'extrême solitude où je me trouve actuellement, que je me suis promis de ne pas vous faire de morale du tout. Etes-vous tranquille?

— Ni plus ni moins qu'auparavant; passant par votre bouche, la morale ne m'effraie pas ma tante.

— Allons, bon! il me semble que nous ne sommes pas trop rouillé, en Bretagne, sous le rapport de l'à-propos; car vous en revenez, de votre vieux castel, racontez-moi donc votre voyage?

Et, fermant à demi ses grands yeux clairs, si jeunes sous sa chevelure dont la poudre accentuait la blancheur de neige, madame de Vauteur se renversa sur un fauteuil, croisa ses mains fines sur son livre ouvert, observant son neveu, sans en avoir l'air, avec cette fine clairvoyance qui se lisait dans l'ironie douce de son sourire et l'expression spirituelle de toute son aimable physionomie.

Lui ne semblait nullement gêné par cet examen dont il n'était pas, connaissant bien sa tante, sans s'apercevoir. Physiquement, il n'avait certes pas à le redouter. C'était un superbe garçon de vingt-huit ans, brun, aux traits réguliers, avec un profil bourbonien prononcé qui lui donnait

l'air aristocratique ; les yeux vifs, pétillaient d'esprit et de bonne humeur ; le teint clair, respirait la santé. Il était grand, bien découplé, une aisance toute particulière l'eût fait bientôt remarquer, et il avait cette désinvolture un peu crâne et charmante de l'officier en civil, qu'on ne saurait définir, mais qui fait, de suite, deviner l'habitude de l'uniforme.

André de Chateaublon, en effet, était lieutenant de chasseurs à cheval, actuellement en garnison à Melun.

Comme sa tante le lui demandait, il lui raconta son voyage en Bretagne, où il était retourné quelques jours, dans le vieux domaine de sa famille, inhabité maintenant, car le jeune homme était orphelin. Sa mère, unique soeur de M. de Vauteur, morte quatre ans auparavant, l'avait laissé seul dans la vie ; heureusement, il était déjà d'âge et de taille à se défendre contre elle. C'était un vaillant, un résolu et un joyeux surtout, don inestimable pour supporter la bonne et la mauvaise fortune et celle d'André n'avait pas toujours été couleur de rose. Sa mère était riche, son père peut-être un peu moins, mais, en tout cas, leurs avoirs réunis, montaient à un chiffre respectable. Par malheur, ce chiffre, M. Arthur de Chateaublon ne l'avait pas trouvé assez élevé, il avait voulu l'augmenter, et s'était lancé dans des spéculations financières qui avaient englouti tout son patrimoine et celui de sa femme. Elle ignorait, comme tout le monde, l'état des affaires de son mari ; à sa mort prématurée, une liquidation désastreuse le lui révéla. Ce fut pour elle une catastrophe dont elle ne se releva point ; le coup mortel lui fut porté le jour où, se croyant, sinon riche, du moins dans une grande aisance, elle se réveilla ruinée, et vit son fils, son cher André, la joie et l'orgueil de sa vie, absolument pauvre. Lui, prit la chose plus courageusement, et même, avec un peu de l'insouciance d'une jeunesse qui sait pouvoir se suffire. Il se préoccupa uniquement et très généreusement d'atténuer à sa mère cette secousse dont il redoutait le funeste résultat, et consacra à cela, sans qu'elle s'en doutât, ses dernières ressources. Obligée de quitter Paris, où elle avait passé sa vie, elle se retira dans son petit château de Bretagne, vrai nid de hiboux, disait André en riant. Là, son fils fit de son mieux pour lui adoucir,

autant qu'il était en son pouvoir, une existence déjà si changée, ne regardant pas au sacrifice qu'il s'imposait pour cela, et ne semblant pas prévoir que, le peu de fortune qui lui restait, une fois englouti, sa position et celle de sa mère deviendraient plus difficiles. On eût pu croire qu'il avait eu la prescience de l'avenir, car l'effort qu'il fit ne fut pas de longue durée. Sa pauvre mère, frappée en plein coeur par cette désillusion terrible, ne lui survécut que trois ans.

C'était une sorte de pèlerinage qu'André, chaque année, faisait, pendant son congé d'automne, au tombeau de sa mère et aux lieux témoins de ses derniers moments. Aussi, en en parlant à madame de Vauteur, eut-il un accent un peu triste et presque attendri qui contrastait avec le ton enjoué, spirituel et légèrement railleur de sa conversation.

Madame de Vauteur l'observait toujours.

— Vous ne vous décidez pas à vendre Rochedur ? fit-elle, lorsqu'il eut fini le récit de son séjour là-bas.

— Non, dit André sérieusement, je ne m'y décide pas ; d'abord, j'aime ce vieux castel, tout détérioré et délabré qu'il soit. Si j'y passais quinze jours, j'y périrais d'ennui, mais je me plais à penser qu'il m'appartient, que j'ai un toit, à moi, où reposer ma tête.

— Si vous le vendiez, vous pourriez, avec son prix, en avoir un autre ailleurs, plus dans vos goûts peut-être ?

— Si je le vendais ! Voyez-vous, ma chère tante, je ne veux pas faire près de vous le héros de roman, en paraissant tenir si fort à ce bien de famille. J'y suis attaché, c'est vrai ; mais, quelquefois, nécessité fait loi, et si la vente de ce domaine devait me fournir une somme en rapport avec la peine que j'aurais à le quitter, je laisserais saigner mon coeur, tout bonnement, et je m'en déferais. Seulement, je n'ai pas d'illusions ; je ne trouverais pas d'acquéreur. Qui consentirait à habiter ce pays perdu ; sauvage, superbe, tant que vous voudrez, mais à vingt kilomètres d'une gare de chemin de fer ? qui ? Un paysan enrichi, désireux de conclure une bonne affaire, m'en offrirait un morceau de pain ; je ne le donnerais pas pour ce prix-là. J'entends faire payer, en même temps que mon château, mes souve-

nirs et les regrets que j'aurais en m'en des-saisissant. Or, ces choses-là ne s'achètent pas, et personne ne voudra mettre la forte somme pour des tourelles en ruine et des murs dégradés que la mer vient battre les jours de tempête. Aussi, je me drape aux yeux de la galerie dans ma sentimentalité, et je garde le patrimoine de mes aïeux, faute de mieux.

—Voilà de la franchise! fit madame de Vateur; sentiment d'un côté, impossibilité de l'autre, tout est d'accord. Comme cela, je vous comprends, je vous approuve même, ce que je n'eusse peut-être pas fait autrement. Votre regretté oncle, mon mari, disait que le sentiment n'est pas à la portée de toutes les bourses: c'est dur, mais c'est vrai.

—Absolument; et comme la mienne est de plus en plus plate, il n'y trouverait pas à s'y loger.

—Comment, de plus en plus plate? Beau neveu, vous m'alarmez! auriez-vous fait des folies?

—Des folies! C'est cela, ma tante, qui, plus encore que le sentiment, n'est pas à la portée de ma bourse. Aussi, rassurez-vous, je n'en ai aucune sur la conscience; je veux dire seulement que je n'ai point fait d'économies.

—Oh! des économies, ce serait beaucoup demander à votre âge!

—Et surtout avec un revenu aussi considérable!

—Ce revenu, au fond, qu'est-il donc, André? Pardonnez-moi, j'ai beaucoup oublié, ce qui est de mon âge, à moi; pécuniairement parlant, où en êtes-vous?

—Toujours au même point, ma tante, ma solde et quinze cents francs de rente.— Je ne compte pas Rochedur, qui me coûte le peu qu'il me rapporte. Le concierge que j'y ai logé, et que je ne paie pas,— on trouve encore des domestiques à ce compte dans ce pays de Cocagne,—vit des légumes du jardin, des moissons qu'il récolte dans les pelouses défrichées du parc, il se chauffe du bois qu'il y ramasse ou de la futaie qu'il y coupe. Vous voyez, ma tante, que je ne suis pas un grand capitaliste.

—Votre petit avoir est-il bien placé au moins?

—A merveille, ma tante; valeurs de tout repos, placements de père de famille: obli-

gations de chemins de fer et rente française.

—C'est sûr, il est vrai, mais cela donne bien peu. Vous pourriez peut-être, avec de bons conseils, faire rapporter davantage à votre fortune et par là arriver à des économies qui l'augmenteraient.

—Oh! que non, ma tante, je n'essayerai pas cela, je suis payé pour avoir peur des entreprises, même de celles dites à coup sûr. L'Union générale et "tutti quanti" ont pris à mon père près de dix-huit cent mille francs, je trouve que c'est assez payer sa quote-part à la spéculation moderne et française. Si mon pauvre père — que je n'accuse pas, grand Dieu! car je n'ai jamais suspecté l'excellence de ses intentions,— n'avait pas eu ce rêve constant de s'enrichir, je n'en serais pas aujourd'hui où j'en suis et, surtout ma pauvre mère ne serait pas morte dans une quasi misère dont tous mes efforts et mes désirs n'ont pu suffisamment lui atténuer l'amertume pour l'empêcher d'en périr de chagrin.

—Vous avez pourtant rempli ce devoir, et même au delà, André.

—Pas au delà, non: j'ai fait ce que je pouvais, ce que je devais, sans plus; par malheur, je n'ai pas réussi. C'est là le seul chagrin de ma vie; je ne reviens pas sur le passé, je me contente du présent et je regarde l'avenir.

—Et vous en augurez bien?

—Franchement, oui; j'espère, sous le rapport pécuniaire, des jours meilleurs.

—Vous êtes un officier d'avenir, on me l'a dit.

—Ah bien! si je compte là-dessus pour arriver à la fortune, fit André en riant, j'attendrai longtemps! Non, ma tante, tel n'est pas mon plan; j'ai le désir et l'espoir, non pas seulement de mourir dans la peau d'un millionnaire, mais d'y vivre.

—Et vous en connaissez le moyen?

—Oui, fit André avec une superbe confiance. Lorsque j'ai su, à la mort de mon père, la piètre situation que ses revers m'avaient faite, je ne m'y suis pas résigné, je l'ai acceptée avec soumission, mais comme passagère, et, de suite, j'ai songé à la manière d'en sortir ou de l'améliorer. J'étais sous-lieutenant, alors, il est bien connu qu'on ne s'enrichit pas dans l'armée; un instant, j'ai eu la pensée de la quitter pour prendre une position plus lucrative. Mais

laquelle? Outre que j'aime beaucoup mon métier, je ne vis pas clairement alors à quel autre je serais apte. Mes études, dirigées vers un but spécial, ne me permettaient guère d'en viser un nouveau, surtout à l'âge que j'avais. Qu'aurais-je pu faire d'avantageux sans le payer par de longues années de surnumérariat réel ou effectif, par la modicité des émoluments, et aussi par l'incertitude du succès final? Cet aléa me décida à rester au régiment et à y travailler de façon à assurer mon avancement, et même à le presser. Cela, c'était déjà un atout dans mon jeu, mais ce n'était que le sept ou le huit; heureusement, j'en possède un plus gros.

—L'as? fit la douairière, riant.

—Peut-être.

—Puis-je savoir lequel?

—Parfaitement. Oh! je ne le cache pas, un mariage riche.

—Eh! eh! l'idée n'est déjà pas si mauvaise; moderne à coup sûr, mais il faut être de son temps.

—N'est-ce pas, ma tante? * Aussi bien, voilà le raisonnement que je me suis loyalement tenu. Chacun, en ce bas monde, a son lot d'avantages et de désavantages, j'appelle cela l'actif et le passif. Voyons mon actif: j'ai vingt-huit ans, une santé de fer, un très vieux et très beau nom dont nulle tache n'a jamais terni le blason; je suis très noblement apparenté, mes relations d'amitié, aussi bien que de famille, sont aussi bonnes que brillantes, et une femme ne peut manquer d'en être flattée et charmée; j'ai un métier dont le prestige, en ces temps troublés, va grandissant; j'y suis, vous avez bien voulu le reconnaître, bien noté, et je puis espérer arriver aux grades supérieurs. Au moral, vous le savez, ma tante, car vous me connaissez bien, je ne suis ni pire ni meilleur qu'un autre; je ne me crois ni sot ni de caractère difficile; pour la vie en ménage, c'est à peu près l'essentiel... J'ai encore pour moi ma petite auréole romanesque de Breton et d'orphelin et mon vieux nid à hiboux, qui, de loin, de très loin, peut passer pour une terre. Au physique...

—Là, je vous arrête, beau neveu, fit madame de Vauteur, l'interrompant en riant, car vous allez manquer ou bien de sincérité ou bien de modestie; au physique, vous êtes bâti de façon à tourner toutes les têtes.

—Je ne demande pas mieux que de vous

croire, répondit André très rondement, aussi je ne discute pas; mais aussi j'avoue que je ne me vois pas sous un jour aussi avantageux. Enfin! j'en ai fini avec mon actif. Voyons mon passif, maintenant: une habitation croulante, ma solde, quinze cents francs de rente et le goût d'en dépenser cinquante mille par an, voilà la situation. Eh bien, je me flatte de l'espoir de rencontrer, un jour ou l'autre, une jeune fille dont l'actif représentera mon passif et dont le passif sera mon actif. Si elle consent à m'épouser, nous mêlerons les cartes et le jeu sera complet.

—Expliquez-vous, fit madame de Vauteur, tout amusée, c'est un "sac" que vous cherchez. N'est-ce pas ainsi que l'on dit à présent?

—C'est bien ainsi, en effet, mais je veux davantage; pour ma part, il me faut un "sac" en satin rose pour le moins. Je vous scandalise, ma tante, laissez-moi m'expliquer. Je veux d'abord que ma femme soit riche. Mais je veux aussi qu'elle soit jeune, vertueuse, point sotte, et elle serait jolie, que cela n'y gâterait rien.

—Peste! comme vous y allez! Mais dans tout cela je ne vois guère le "passif".

—Le passif c'est que ce sera la fille d'un épicier en retraite ou d'un boucher enrichi qui aura fait élever sa "demoiselle" dans le pensionnat à la mode; si bien qu'il ne lui manquera plus, pour être parfaite, que d'échanger le nom de son père contre un autre, mieux d'accord avec son éducation.

—Parfaitement — Le "Gendre de M. Poirier" ou bien Le "Duc Job" — mais c'est bien vieux jeu, cette combinaison, mon cher enfant, pensez-vous qu'elle puisse réussir?

—Oui, mais il faut se presser, elle est à sa dernière heure. Il y a tant de blasons à redorer que les héritières n'y suffisent plus; j'espère, pourtant, qu'il en restera encore bien une pour moi.

—Vous plaisantez de tout! et le sentiment, qu'en faites-vous en tout cela?

—Ne sommes-nous pas convenus tout à l'heure qu'il n'est pas dans mes moyens? D'abord, j'aimerai ma femme, vous pouvez en être sûre, je suis décidé d'avance à être un excellent mari.

—Encore faudra-t-il qu'elle vous plaise?

—Elle me plaira; toutes les femmes ont côté par lequel elles peuvent plaire, il s'agit

de savoir le découvrir et d'y attacher si exclusivement son attention qu'elle ne puisse plus être attirée que secondairement par d'autres points moins avantageux. Lorsqu'on le veut, il est impossible de ne pas s'éprendre d'une femme qu'on est décidé à aimer.

—Voilà une théorie, fit la douairière, souriant, je vous la passe après tant d'autres; mais, dites-moi, puisque vous êtes fixé sur le chemin que vous entendez faire prendre à votre vie, comment avoir attendu si tard pour vous y engager?

—Pourquoi? Pour avoir en main toutes les chances possibles d'arriver à mon but. Un sous-lieutenant se marier, cela se voit, mais guère; un lieutenant, c'est plus présentable; un capitaine l'est tout à fait; or je ne le serai que dans un mois.

—Alors, pour allez vous mettre en campagne.

—Dès mon retour au régiment; je me suis accordé encore le répit de ce mois de congé, que vous avez bien voulu m'inviter à passer avec vous; mais, avec son expiration, commenceront mes recherches.

—Comptez-vous les faire seul?

—Oh non! je réclamerai le concours des personnes qui voudront bien s'intéresser à moi, le vôtre, ma tante.

—C'est que je ne suis guère compétente, mon pauvre ami.

—C'est-à-dire que vous n'avez pas, dans vos relations, de familles comme celles où je chercherai ma femme; mais vous savez, ma tante, si vous trouviez mieux, quelque jeune fille de bonne famille, assez riche et assez généreuse pour être désintéressée, je ne me ferais pas prier. Je ne tiens pas autrement à l'épicière ou à la bouchère...

—Mauvais plaisant! vous trahissez votre ambition. Au moins, puisque d'avance, vous avez tout si bien réglé, avez-vous fixé le chiffre de la dot de votre femme?

—Non, cela dépendra des charmes et des mérites qui lui seront adjoints, je jugerai d'après le total, répondit André en riant.

—Sérieusement, ma tante, dit-il peu après, puis-je espérer que vous m'aidez?

—En tant que je le pourrai, assurément, mon cher enfant; seulement, je vous le répète, je puis fort peu de choses. Jeanne serait plus à même, elle qui connaît tant de monde, de vous prêter appui.

—Je compte bien le lui demander.— Mais, à propos, comment va-t-elle, ma chère cousine, elle, son mari, ses enfants? Je n'ai pas encore eu le temps de m'en informer.

—Tous à merveille. Ils sont encore à Dieppe, qui est très gai cette année, paraît-il. Pourtant, ma fille m'écrivait hier qu'ils partiraient d'ici à quinze jours. Ce sera mon tour, alors, j'espère, et j'en serai doublement bien aise pour vous, mon pauvre André, qui n'allez pas vous amuser ici, seul avec une vieille femme comme moi!...

—Voilà un point sur lequel je ne suis pas inquiet, ma tante, répondit le jeune homme très sincèrement.

Pour toute réponse, elle lui sourit d'un sourire charmant de condescendance résignée, mais non convaincue.

II

Le temps ne semblait vraiment pas long à André de Chateaublon. Il avait d'abord un de ces heureux caractères, toujours joyeux, qui se plaisent partout, s'accommodent de tout; de plus, il aimait à la fois la compagnie et le confort et, à Bloicy, il était, sous ce rapport, servi à souhait. Enfin, s'il n'avait pour toute compagnie que celle d'une vieille femme, comme la douairière s'intitulait elle-même, non sans coquetterie, c'était celle d'une personne dont l'esprit charmant avait su la sauver de la décadence de l'âge et la laisser encore, sinon séduisante, du moins si agréable que bien des hommes préféreraient sa conversation à celle de femmes plus jeunes.

Madame de Vauteur avait environ soixante ans; veuve du frère aîné de la mère d'André, sa fille unique, Jeanne de Vauteur, mariée depuis quinze ans au richissime comte d'Azas, l'avait rendue grand-mère de deux gentils enfants. Elle partageait sa vie entre sa terre de Bloicy, où elle passait l'été, et Paris, où contre tout usage, elle rentrait de fort bonne heure. Elle vivait un peu à l'écart du grand tourbillon où était entraînée sa fille, mondaine à outrance et, l'y n't été avant elle, quoique avec moins d'acharnement, elle semblait avoir pris sa retraite. Mais, malgré les apparences, elle s'était conservé un noyau de relations très compact, — d'autant plus charmant qu'il était plus choisi, — qui, à Paris, l'entourait

beaucoup, et, lorsqu'elle était dans ses terres, n'attendait qu'un signe pour venir la rejoindre. Car, non seulement elle était aimable et plaisait à tout le monde, mais elle avait le secret de rendre son hospitalité charmante.

C'était, en même temps qu'une femme très distinguée, une femme très pratique. Sa maison était supérieurement ordonnée, ce qui lui permettait de la tenir sur un pied, en apparence au-dessus de sa fortune, bien que, déjà, elle fût considérable.

Aucun des raffinements d'un luxe de bon goût n'y était ignoré, et tout cela prenait, sous la main et la direction savante de la douairière, une allure discrète qui en rendait la jouissance plus accessible et plus délicate. André n'y était pas insensible, il aimait le bien, le beau; à vrai dire, il y avait été habitué et avait mené toute son enfance, et même toute sa jeunesse, la vie élégante dans ce qu'elle a de plus agréable. Ce n'était qu'à la mort de son père qu'il avait connu autre chose. Ainsi qu'il l'avait avoué à sa tante, s'il avait accepté passivement cette nouvelle situation, c'est parce qu'il ne la considérait que comme transitoire, et, lorsqu'il se retrouvait dans son ancien milieu, il était aussi heureux et à l'aise que le poisson dans l'eau.

C'était son état présent, chez sa tante, et il eût parfaitement suffi à son bonheur, sans les distractions que l'aimable femme cherchait à lui procurer. Elle avait mis ses chevaux à sa disposition, pour, s'il le voulait, parcourir le pays; lui avait donné carte blanche pour accepter toutes les invitations qui pourraient lui être faites dans les environs fort peuplés de voisinage, et même pour lui amener les amis qu'il y pourrait trouver. Depuis deux jours qu'il était là, André n'avait profité d'aucune de ces autorisations, s'endormant en un far niente très doux.

Un matin, vers onze heures, avant le déjeuner, il lisait au salon, près de sa tante, à qui l'on venait d'apporter son courrier, lorsqu'un sursaut de celle-ci attira son attention.

—Par exemple, c'est un peu fort! disait-elle.

Et, devant l'air étonné et interrogateur de son neveu, reprenant déjà son sourire, madame de Vauteur poursuivit:

—Mon cher André, je m'inquiétais de la solitude à deux à laquelle vous vous étiez condamné, par charité pour moi, mais voici du renfort qui m'arrive pour vousdi straire. Ma belle-soeur de Lacourselle m'écrit qu'elle débarque ce soir, à la gare de Bloicy.

—Vous ne l'attendiez pas? fit André très indifférent.

—Pas le moins du monde; je l'avais invitée à venir passer un bout d'été chez moi, ne précisant aucune date; elle avait accepté de même; elle m'écrit que, si je suis libre de la recevoir en ce moment, elle arrivera aujourd'hui; elle ajoute que, sans réponse, elle se mettra en route; or sa lettre, qui aurait dû me parvenir avant-hier, m'est seulement remise à présent, c'est fort contrariant.

—En effet.

—Bah! reprit l'aimable femme, revenant à cet heureux tour d'esprit qui était le fond de son caractère et lui faisait prendre le bon côté des choses; après tout, si j'avais eu la facilité de lui répondre, je l'eusse fait affirmativement, et l'on a bien le temps d'ici ce soir de préparer l'appartement de ces dames. J'ai été un peu surprise, mais en y réfléchissant, je ne suis pas contrariée. Quant à vous, André, vous allez trouver à qui parler.

—Laquelle est-ce de mesdames, vos belles-soeurs? fit André, qui n'était pas très renseigné sur la famille de sa tante.

—La femme, je devrais plutôt dire la veuve de mon frère Léopold, qui est mort depuis six ans. Oh! ce n'est pas celle que je préfère... je la vois assez souvent à Paris, qu'elle habite aussi, il le faut bien ainsi, mais elle ne m'est pas très sympathique.

—Ah! répondit André, plus poli qu'intéressé par cette conversation...

—Seulement, poursuivit madame de Vauteur, elle a une fille charmante.

—Ah! fit encore André, sur un autre ton cette fois.

—Oui, charmante, absolument; jolie comme un ange, spirituelle comme un démon, une vraie petite merveille que cette mignonne Gisèle.

Et, sans s'apercevoir de l'impression que ces éloges éveillaient en celui qu'elle appelait son beau neveu, madame de Vauteur

le quitta pour donner des ordres en vue de l'arrivée qu'on venait de lui annoncer.

Elle laissa André tout rêveur. Cette jeune fille qui surgissait ainsi inopinément, juste au milieu où il était résolu à mettre à exécution ses projets de mariage, n'était-ce point la Providence qui la lui envoyait? Jeune, jolie, spirituelle, avait dit madame de Vauteur; elle n'avait pas parlé de sa fortune, mais, comment n'eût-elle pas été riche, puisque sa tante la soeur de son père l'était? Et André, tirillant sa longue moustache, se demanda, non sans un sourire, s'il n'allait pas être obligé de perdre le dernier mois de bon temps qu'il s'était accordé et de suite se mettre en frais pour conquérir son héritière. Puis cette idée le fit rire de lui-même. Est-ce que, rangé dans la catégorie des "à marier" il allait, entrant dans la peau de son personnage, devenir en même temps imaginatif et sentimental, tressaillir à tous les noms de jeunes filles que l'on prononcerait devant lui, et s'émouvoir rien qu'à l'éloge de leurs charmes. Il ne se voyait pas bien, lui, le joyeux insouciant, dans ce rôle; et, à la pensée qu'il le jouerait, sa gaîté naturelle vint chasser ses réflexions. Pourtant, quand cinq heures approchèrent, il monta s'habiller pour le dîner, car, si madame de Vauteur dispensait son neveu, dans leur intimité, de l'habit noir, il n'en faisait pas moins, chaque soir, un peu de toilette. Ce jour-là, il lui vint l'idée d'étrenner un smoking tout neuf qui lui allait particulièrement bien. Au fait, qui savait l'avenir?

Ainsi équipé, il descendit rejoindre sa tante, qui travaillait dans la galerie, à une interminable tapisserie.

—Que vous voilà joli, mon neveu! remarqua-t-elle avec une pointe d'ironie.

—N'est-ce pas? ma tante.

—Et pour qui cette recherche?

—Pour vous, ma chère tante, pour vous seule.

—Comment! pour moi? eh bien! alors, hier?

—Pour ne pas vous humilier devant vos hôtes, ma tante, pour que vous n'ayez pas à rougir de votre neveu.

—Que vous savez bien arranger les choses! fit la douairière souriant et menaçant André du doigt.

Elle n'allait pas s'en tenir là, mias une voiture entraînait dans la cour d'honneur ;

c'était le landau de la douairière, ramenant de la gare madame et mademoiselle de Lacourselle. Lorsqu'il s'arrêta au perron, André laissa sa tante s'avancer seule au devant des visiteuses et, prenant une revue, la feuilleta d'un air dégagé; mais, sournoisement, il s'approcha de la fenêtre et plongea au dehors un oeil curieux.

Il vit d'abord sortir de la voiture, aidée par le valet de pied, une femme d'environ cinquante ans dont les cheveux prenaient cette teinte jaunâtre que revêtent certaines blondes avant de tourner au gris. Sa toilette, très modeste, étant de bon goût, et, sous la fatigue évidente du teint, ses traits corrects disaient qu'elle avait dû être jolie. Elle serra avec un empressement un peu affecté la main de madame de Vauteur, dont la lèvre se relevait d'un coin en un petit pli ironique qui lui était familier, mais pour ceux qui la connaissaient bien ne présageait rien de bon. André remarquait cette scène en observateur lorsque son attention fut détournée par la jeune fille qui, derrière sa mère, se précipitait en bas de la voiture.

—Mâtin! murmura-t-il.

Mademoiselle de Lacourselle avait vingt-deux ans; elle était petite, mignonne de formes, sans être grêle, ses cheveux bruns frisaient naturellement autour de son visage mutin, délicieusement grêle, ses cheveux bruns frisaient naturellement éclairé par des yeux superbes, et égayé par le sourire perpétuel d'une bouche ravissante de dessin, de nuance et de forme; ses petites dents blanches et aiguës, éclatantes dans la pulpe rouge des gencives, semblaient toutes prêtes à mordre et, à examiner la malice de l'expression de la jeune fille, on eût pu avoir peur, si la douceur pénétrante du regard n'était venue vous assurer.

Telle quelle, c'était bien,—madame de Vauteur avait dit le mot, — une petite merveille que cette jolie créature, et du premier regard elle produisit sur André une vive impression. C'était à son tour d'embrasser sa tante, elle le fit avec le naturel qui avait manqué à l'accolade de madame de Lacourselle, et André remarqua, voyant leurs deux visages l'un près de l'autre, que le même sourire, un peu moqueur peut-être, mais très fin et spirituel, qui restait un des charmes de madame de Vauteur, relevait aussi la lèvre rose de mademoiselle de Lacourselle: la tante et la nièce se ressem-

blaient. Ce n'était pas pour déplaire à André, car il aimait beaucoup la douairière, et c'était très sincèrement qu'il lui disait, quelquefois, qu'elle était trop jolie pour son âge, et que cela n'était pas permis de voler ainsi les jeunes.

Elle n'avait rien pris à mademoiselle de Lacourselle et, lorsque celle-ci, derrière elle et sa mère, pénétra dans la galerie, le jeune officier, la contemplant de plus près, la trouva encore plus jolie.

Elle le considéra d'un petit air surpris et un peu fier qui lui allait à ravir.

Madame de Vauteur, de suite, présenta son neveu.

—Votre neveu? ma tante, fit étourdiment la jeune fille, tandis que sa mère saluait avec une dignité un peu empruntée; mon cousin, alors?

Et elle lui tendit la main.

Charmé de cette spontanéité, André la prit:

—Je bénéficie de votre erreur, mademoiselle, répondit-il, mais je ne me crois pas le droit de la prolonger: je n'ai point l'honneur d'être votre parent; à peine votre alliée.

—Comment? fit la jeune fille étonnée, vous êtes le neveu de ma tante...

—Ma chère Gisèle, interrompit madame de Vauteur, souriant avec indulgence à cette irréflexion, André est le neveu de mon mari; comprenez-vous, à présent? Il tient à moi par les Vauteur, vous par les Lacourselle.

—Dieu! s'écria la jeune fille, rougissant subitement, quelle bêtise je viens de dire! Pardonnez-moi, ma tante, et vous, monsieur, ne me jugez pas là-dessus, je vous en prie; vous me croiriez encore plus sotté que je ne suis. J'espère me réhabiliter à vos yeux.

—Cela ne sera pas difficile, mademoiselle, répondit André tout à fait subjugué par ce joli ton déluré, et modeste pourtant à force de simplicité, qui allait si bien à la beauté piquante de mademoiselle de Lacourselle.

Et lorsque après quelques minutes d'un entretien où gentiment elle lui fit sa part, elle s'en fut avec sa mère que sa tante voulait conduire elle-même à son appartement, André se prit à murmurer:

—Si elle avait seulement vingt mille francs de rente, celle-là!...

Le dîner ramena ces dames. Gisèle avait échangé son costume de voyage contre une petite toilette de mousseline rose serrée à la taille par un ruban de moire—une robe de rien du tout, mais qui lui allait à merveille. —On aurait dit que la plaisante erreur de la jeune fille et les quelques mots, qu'en arrivant elle avait échangés à ce sujet avec André, avaient déterminé le ton de leurs relations et de leurs entretiens, car, se retrouvant, ils continuèrent tacitement, leur joyeux marivaudage. Gisèle avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles, de cet esprit gai, alerte, pétillant, plein d'à-propos, malicieux sans méchanceté, et piquant sans perfidie, qui est le plus agréable de tous; André se plaisait à l'émoustiller et s'amusa beaucoup des réparties de la jeune fille qui, elle-même, semblait le trouver fort à son goût.

Madame de Vauteur ne disait rien, mais, parfois, son sourire, si doucement railleur, relevait un coin de sa bouche quand elle regardait les jeunes gens; et, lorsque après le dîner, presque naturellement, tant leur sympathie mutuelle les attirait l'un vers l'autre, ils s'isolèrent près d'une fenêtre ouverte, admirant de loin le parc, le beau parc que le crépuscule noyait d'ombre, madame de Vauteur, qui ne prêtait aux discours que sa belle-soeur lui tenait à mi-voix qu'une attention fort limitée, prit sa face-à-main en écaille, et profitant d'un moment où André et Gisèle, animés à causer, ne s'en apercevaient pas, elle les examina très attentivement. Puis elle hocha la tête en un geste de regret, laissa retomber son lorgnon, et se retourna vers sa belle-soeur, décidée, semblait-il, à écouter un peu mieux ses confidences qui, pourtant, ne devaient guère l'intéresser, à en juger par le léger bâillement qu'elle étouffa dans les dentelles de son mouchoir.

Lorsque, vers onze heures, les voyageurs prirent congé de madame de Vauteur, elle les laissa monter seules et André ayant fait, lui aussi, un mouvement de retraite, elle le retint d'un geste. Soumis, il se rassit et attendit que sa tante lui expliquât pourquoi elle le gardait près d'elle ce soir-là.

Dès que la porte se fût refermée sur madame et mademoiselle de Lacourselle, elle commença:

—Eh bien, André, comment trouvez-vous ma petite nièce!

—Délicieuse, ma tante, répondit celui-ci, à qui cette simple question ouvrait tout un horizon.

—C'est ce qu'il m'a semblé, aussi j'ai voulu vous prévenir, tout de suite; les jeunes gens, même ceux qui se disent les plus sages et se croient les plus forts, s'emballent si vite!

—Eh bien, ma tante?

—Eh bien, mon cher enfant, vous voulez épouser une femme riche, m'avez-vous dit: or Gisèle n'a pas un sou vaillant.

—Ah! fit André tout déçu, vraiment?

—Absolument rien, je vous en réponds.

—C'est dommage! dit le jeune homme avec un soupir fort plaisant.

Cette philosophie fit rire madame de Vauteur.

—L'heureux caractère que vous avez, mon neveu, de prendre ainsi même une désillusion, car c'en est une, avouez-le?

—Oui, fit André gaîment, c'en est une; je trouve la petite personne charmante et je ne me figurais pas que votre nièce pût être pauvre. Des catastrophes comme celle dont j'ai été victime ne se voient heureusement pas tous les jours.

—Je vais vous expliquer tout cela; vous n'avez pas sommeil?

—Près de vous, ma tante?

—Voyez-moi l'enjôleur! pour se faire la main il courtise toutes les femmes, même les vieilles! Allons, écoutez-moi sérieusement. Vous savez, ou vous ne savez pas, que j'avais deux frères et deux soeurs. Ces dernières, la comtesse de Broment et madame de Chamade habitent, la première, le Perche, l'autre, le Pas-de-Calais. L'aîné de la famille, Paul, est fixé en Touraine, dans la propriété de nos parents: mon second frère, Léopold, que j'ai eu le malheur de perdre, était le père de Gisèle. Je ne sais si je vous étonnerai en vous disant que la fortune de ma famille était loin d'être considérable, vingt mille francs de rente partagés entre nous cinq, vous le voyez, chaque lot n'était pas gros. J'eus, pour ma part, comme marraine, une bonne fée de ce monde, une amie de ma mère, vers mes vingt ans, me légua toute sa fortune: ce château et soixante-dix mille francs de rente. J'ai épousé M. de Vauteur, qui en avait une soixantaine, comme votre pauvre mère; vous voyez que ce n'est pas la misère. Aucun de mes frères ou soeurs n'avait donc de

fortune, mais nous avons été élevés dans un milieu très simple, et personne n'en a, je crois, souffert. Paul s'est marié assez richement, mon beau-frère de Broment est colonel et a de plus, une certaine situation pécuniaire. La moins favorisée sous ce rapport est ma soeur de Chamade,—mais c'est peut-être la plus heureuse. Mon frère Léopold était un charmant garçon, plein d'imagination, d'esprit, de sensibilité et de coeur. Vous dire que l'excès même de ses qualités ne l'entraîna pas à quelques erreurs, ce serait trop m'avancer, mais, enfin, il n'en commit qu'une irréparable: son mariage. Il était militaire, comme vous; un jour, dans une de ses garnisons, il rencontra mademoiselle Mathilde Divas, fille d'un fonctionnaire honorable, sans fortune. Elle était alors très belle; mon frère, malgré ses trente-cinq ans, s'en éprit comme un collégien et l'épousa. Tous, nous désapprouvâmes cette union: Léopold, avec son nom, sa tournure, son réel mérite, son grade et son petit avoir, pouvait prétendre aux meilleurs parties. Celui-là était détestable; mademoiselle Thivas comptait vingt-huit ans et n'avait pour elle que sa beauté et une éducation très soignée, bien au-dessus de sa condition, mais qui avait eu le mauvais côté de lui donner des goûts et des habitudes dispendieuses. Tant que mon frère vécut, ses appointements lui permirent d'équilibrer son budget, tout en menant une existence assez large. Mais sa mort jeta ma belle-soeur, non seulement dans un grand chagrin, car il faut lui rendre cette justice, elle aimait son mari,—mais encore dans un cruel embarras. Elle est venue, je ne sais pourquoi, s'installer à Paris, sous prétexte que la grande ville est le seul pays de ceux qui n'en ont pas; elle y vit avec sa fille, dans un modeste appartement, au quatrième, fort petitement, quoique avec dignité. Son père et sa mère vivent toujours et je pense qu'elle ne dispose, à présent, que de cinq mille francs de rente; il lui en reviendra peut-être bien encore mille après ses parents, au plus, car elle a trois frères et trois soeurs; en tout cas, vous voyez d'ici la situation; si Gisèle se marie maintenant, et que sa mère lui donne deux mille francs de dot; et si un jour, elle a cinq mille francs de revenus, ce sera le bout du monde. Ce n'est donc pas votre affaire.

—Assurément non.

—D'autant plus que, je vous le confie, je crois que sa mère a fait pour elle le rêve que, de votre côté, vous avez formé, d'un mariage riche.

—Je ne saurais l'en blâmer.

—Enfin, vous voilà au courant; il était de mon devoir de vous y mettre, gardez-moi le secret et, maintenant, bonsoir, beau neveu.

III

André avait dit vrai à sa tante; la pauvreté de Gisèle était pour lui la désillusion d'un rêve, court, mais qui pourtant l'avait bercé une heure du charme de son illusion. Il s'agissait de ne plus considérer mademoiselle de Lacourselle comme une fiancée possible, et cela lui était aisé. Quant à ne plus voir, en elle, la jolie fille dont la grâce spirituelle le ravissait, c'eût été plus difficile et, du reste, rien ne s'opposait à ce qu'il continuât à l'admirer sous ce point de vue spécial. Leur connaissance ne devait pas avoir, de lendemain, c'était parfaitement chose convenue pour lui et, sans doute aussi pour elle, d'après ce qu'il savait des projets de sa mère. Il se garderait donc bien de s'attacher à Gisèle, et il était trop homme de coeur et d'honneur pour chercher non plus à s'en faire aimer; mais, puisque le hasard les rapprochait, que, pendant un mois, ils devaient vivre côte à côte, André se promit de profiter de tout ce qu'il lui était permis de demander à cette séduisante enfant, et qu'elle même pouvait seulement lui accorder: une joyeuse et aimable camaraderie, dans laquelle il apporterait tout son désir de lui être agréable, et elle, tout le charme de son esprit et de sa gaîté. L'essentiel était que les bases de cette intimité affectueuse fussent assez bien posées pour qu'il n'y eût aucun équivoque. André était décidé à les établir nettement telles à la première occasion et, en attendant, le ton de leur conversation et de leur attitude de la veille lui semblant absolument propre à ses projets, il ne crut pouvoir mieux faire que de s'y tenir. Gisèle, du reste, l'y aida, car, lorsqu'il entra au salon, peu avant le déjeuner, elle lui tendit, quand il la salua, son adorable petite main, idéale de forme et de blancheur, et lui dit avec une sorte de

familiarité qui excluait toute idée de pose et même de coquetterie:

—Bonjour, monsieur André, avez-vous fait une bonne promenade, ce matin? De ma fenêtre, je vous ai vu, dès l'aube, vous enfoncer dans le parc.

—Vraiment, mademoiselle, répondit-il, vous ne m'avez pas vu longtemps, sans doute?

—Oh! non! deux minutes à peine, pendant que vous traversiez, là-bas, près de l'étang, l'avenue de sapins.

—Tant mieux! répartit André, riant très malicieusement, car j'eusse été rempli de confusion si vous aviez été témoin de mon équipée, pour laquelle j'avais choisi une heure aussi matinale que possible, afin qu'elle passât inaperçue.

—Une équipée? interrogea Gisèle, curieuse.

—Mon Dieu, oui! ce n'est pas le prévert qui m'a tenté, mais bien cette belle eau claire et fraîche qui, maintenant, miroite là-bas au soleil. En un mot, et tout prosaïquement, mademoiselle, conclut André, je suis allé prendre un bain dans l'étang.

Gisèle rougit un peu à cette réponse, et madame de Vauteur, voyant son embarras, reprit gaîment:

—Vous nous scandalisez, mon neveu, et pour un peu, je serai obligé de faire murer mes fenêtres de ce côté; aviez-vous un costume, au moins?

—Le plus correct du monde, ma tante.

—A la bonne heure.

—On peut se baigner dans votre étang, ma chère? demanda madame de Lacourselle.

—Assurément; il est alimenté par des sources et se jette dans la rivière; aussi l'eau, qui en est constamment renouvelée, est-elle saine et agréable. Si le coeur t'en dit, Gisèle, ajouta moqueusement madame de Vauteur, avec un maître nageur comme celui-là, fit-elle, désignant André, tu pourras en essayer.

—Je ne demande pas mieux, dit étourdiment la jeune fille, déjà ravie de cette distraction d'un nouveau genre.

Mais sa mère ne l'entendit pas ainsi.

—Je ne donne pas ma permission, dit-elle d'un ton un peu affecté qui semblait lui être accoutumé; je ne doute pas du talent de M. de Chateaublon en fait de natation; mais, dans l'eau, je ne confie ma fille à personne.

Et, sans voir qu'André et sa tante se rencontraient dans un sourire commun à cette réponse :

—Vous excuserez, monsieur, fit-elle, en s'adressant au jeune homme, les appréhensions, exagérées, peut-être, de la tendresse maternelle.

—Je les respecte, madame, riposta André.

—Allons, fit madame de Vauteur, console-toi, Gisèle; si tu n'as pas le droit de te baigner, tu canoteras, j'ai une petite barquette toute neuve et, comme alors, ce sera sur l'eau, et non dans l'eau, ta mère te confiera bien à mon neveu. Nous lui ferons jurer, sur l'honneur, avant de partir, à lui qui est un grand nageur devant l'Éternel, de te repêcher, si votre embarcation coule, et de te ramener saine et sauve. Comme cela, vous consentez, n'est-ce pas, Mathilde?

—Assurément, ma chère; je vous le répète, j'ai toute confiance en M. de Chateaublon, ajouta-t-elle en lui adressant son plus gracieux sourire.

Et, pendant le déjeuner, comme pendant jeune homme une amabilité si marquée, la promenade qui suivit, elle témoigna au approuvant tous ses dires, le flattant discrètement, et éclatant de rire à chacune de ses saillies que, deux ou trois fois, madame de Vauteur la considéra à la dérobée, très attentivement, et avec son sourire du coin de la bouche. Décidément, elle n'avait pas assez fait pour dégager sa responsabilité en avertissant André de la pauvreté de Gisèle, elle n'avait encore accompli que la moitié de sa tâche. Dans la journée, André et Gisèle s'avisèrent de jouer une partie de croquet devant le château; pendant ce temps, madame de Vauteur vint s'asseoir près de sa belle-soeur, sur un banc un peu écarté et lui parla longuement.

Au dîner, André s'aperçut avec stupeur que madame de Lacourselle était toute refroidie à son égard; elle le contredit plusieurs fois carrément, et eut, après certaines plaisanteries, de fort bon goût pourtant, qu'il crut pouvoir se permettre un silence désapprobateur qui le déconcerta un peu. Il avait beau se creuser la tête, il ne pouvait s'expliquer un revirement si subit. Il en eût eu l'explication s'il avait pu entendre, le soir, la conversation de la mère et de la fille.

Elles étaient remontées dans leurs chambres, qui se communiquaient; Gisèle, à demi déshabillée, nattait pour la nuit ses longs cheveux noirs qui, de la chaise basse où, devant l'armoire à glace, elle était assise, traînaient presque sur le sol.

—Comment trouves-tu M. de Chateaublon? lui demanda sa mère, venant se placer en face d'elle.

—Charmant, répondit franchement Gisèle.

—Moi aussi; mais, tu sais, ce n'est pas ce qu'il nous faut.

—Ah!

—Pas du tout de fortune, ma chère.

Gisèle lâcha le démêloir blanc qui mordait ses cheveux épais de ses dents espacées.

—Est-ce possible?

—C'est absolument certain; trouvant ce jeune homme installé ici, je m'étais demandé si ta tante, qui sait mon légitime désir de te marier, n'avait pas voulu ménager quelque entrevue. Elle ne savait pas, il est vrai, le jour exact de notre arrivée, mais devait prévoir l'époque de notre visite. M. de Chateaublon, au premier abord, m'a paru tourné comme le gendre de mes rêves, aussi j'ai voulu m'assurer s'il avait autant de fond que d'apparence, et j'ai interrogé ma belle-soeur.

—Qui vous a appris?

—Que son beau neveu, comme elle l'appelle, est pauvre comme Job.

—Est-ce croyable? le fils de la soeur de M. de Vauteur, qui passait pour immensément riche.

—Oui, mais M. de Chateaublon, le père, a tout mangé, tout. Il ne reste à ce pauvre jeune homme qu'une petite terre perdue en Bretagne, qui ne rapporte rien, quinze cents francs de rente et sa solde. C'est là son passé, son présent, son avenir. Moins encore que toi, par conséquent.

—Ah! fit Gisèle, qui, ayant achevé de natter ses cheveux, lia l'extrémité des lourdes tresses avec un bout de faveur rose, et, sans s'en douter, répétant l'expression que la révélation de sa propre situation avait inspirée à André:

—C'est dommage! fit-elle.

—Oui, riposta vivement sa mère dont la prudence maternelle avait été mise en éveil par le regret de cette exclamation; c'est dommage assurément; mais j'espère, ma chère enfant, que tu es trop raisonnable

pour oublier toutes les leçons que je t'ai données et t'éprendre de ce jeune homme.

—M'éprendre de M. de Chateaublon ! interrompit Gisèle, avec un éclat de rire ; ah ! ma chère maman, vous pouvez être entièrement, absolument tranquille ; non, non, je ne m'attacherai pas à ce jeune homme, j'ai trop présent à l'esprit tout ce que vous m'avez appris de la vie, et ce que l'expérience de mes vingt ans, surtout, m'en a enseigné. J'en ai assez, de cette pauvreté, la plus terrible de toutes, qui doit se cacher comme une honte, et qui impose, pour sauver les apparences, des sacrifices de tout instant. J'en ai assez de cette contrainte, de ces mensonges, que dicte l'orgueil et qu'excuse la fierté ; de ces privations sans cesse renouvelées, d'un superflu qui, dans notre position devient nécessaire. Ce n'est rien encore d'être sans fortune, lorsque votre entourage, vos amis sont dans une situation égale à la vôtre ; mais seules pauvres dans une famille riche, cela vous crée des besoins sans nombre, des souffrances d'amour-propre mille fois répétées. Non, je n'en veux plus de cette misère en robe de soie, qui m'est un lourd fardeau et, puisque le moyen d'y échapper est de faire un riche mariage, tous mes efforts tendront vers ce but, rien ne viendra m'en détourner, pas même un gentil garçon comme M. de Chateaublon.

—À la bonne heure, fit madame de La-courselle rassérénée, voilà comme j'aime t'entendre raisonner ; le roman, vois-tu, mon enfant, il n'en faut pas dans la vie, cela ne sert qu'à la troubler ou à la gêner... Soyons pratique, c'est peut-être le secret du bonheur.

—Ou celui de savoir s'en passer, répliqua Gisèle toujours souriante ; qu'importe s'il suffit à vous rendre heureux !

—C'est l'essentiel, assurément. Allons ! bonsoir, ma chérie. Après cette grave conversation, il ne me reste plus qu'à te laisser dormir, et sans rêves d'aucune sorte.

—Ah ! mais si, par exemple, fit Gisèle, je vais rêver à la partie de canotage que ma tante m'a promise avec M. de Chateaublon pour rameur et, au besoin, pour sauveteur ; car, vous savez, maman, ce n'est point parce qu'il n'est pas, pour moi, un époux que je vais lui faire grise mine, à ce garçon.

—Certainement, non ; seulement, puisque nous devons passer ensemble tout un

mois, ne serait-il pas plus prudent d'éviter toute équivoque par une petite allusion à tes prétentions pour l'avenir ? Car, enfin, il m'a paru te trouver fort à son goût, et il se pourrait que, même sachant ta situation pécuniaire—que ta tante n'a pas manqué de lui apprendre,—il fasse fausse route. Au demeurant, comme je te le disais, tu es plutôt un peu plus riche que lui et, à l'âge de M. de Chateaublon, la passion a bien vite dicté un désintéressement dont, plus tard, on se mord cruellement les pouces.

—Je vous comprends, chère mère ; il faut avertir M. de Chateaublon et couper dans son germe tout malentendu. Laissez-moi faire, je m'en charge ; dans ma bouche, la chose n'aura pas la gravité que votre organe lui donnerait ; dès qu'une occasion favorable se présentera, j'en profiterai pour l'édifier sur mes ambitions.

Ces ambitions, dont mademoiselle La-courselle parlait avec tant de désinvolture, pouvaient sembler étranges, étant données ses vingt ans, la somme d'illusion que toutes les jeunes filles possèdent à cet âge, et la part que, dans leur vie, elles font au rêve. Si Gisèle était autre, ce n'était point elle qu'il en fallait accuser, mais bien plutôt l'influence qui, jusqu'à présent, l'avait dirigée.

Physiquement, elle était le vrai portrait de son père, et l'eût été non moins fidèlement au moral, sans l'éducation qu'elle avait reçue. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, sa mère s'était effrayée de reconnaître en elle la puissance d'imagination, l'enthousiasme irréfléchi, la sensibilité affinée, la générosité ardente de son mari. Elle avait vu de près les dangers de ces qualités, lorsque la raison et le jugement ne viennent pas les régir et les régler, et entendait en préserver sa fille.

Seulement, dans son zèle, elle exagéra le but, tout en croyant l'atteindre à peine. Elle chercha à étouffer la flamme de toutes les aspirations élevées de Gisèle, lui prêcha l'amour de l'argent, lui montrant toutes les jouissances qu'il peut donner ; lui apprenant à faire bon marché de ses sentiments intimes devant la nécessité, à ne considérer son cœur que comme un encombrant bagage dans le chemin de la vie, et dont il ne faut tenir aucun compte. Elle s'efforça, comme elle le disait, de la rendre

“pratique”, ce qui était, pour elle, le “nec plus ultra” de la perfection.

Par bonheur, elle n’y réussit qu’à moitié, elle ne changea rien à l’heureuse nature de Gisèle, mais étendit dessus comme une couche de glacis qui, tout en la cachant presque absolument, la laissait intacte au-dessous. Par moment et par endroit, le vernis s’écaillait et Gisèle n’en semblait que plus charmante, mais, vite, sa mère s’ingéniait alors à réparer le dommage, à boucher le trou, et sa fille persistait, sinon à être, du moins à paraître à peu près telle qu’elle le désirait.

Agissant de la sorte, madame de Lacourselle avait la meilleure intention, elle adorait Gisèle et cherchait à lui préparer un bonheur à sa mode à elle. Pour cela, elle la voulait riche. La fortune était peut-être la seule chose qui eût manqué à sa vie, et, comme elle avait plus souffert de sa privation que joui des compensations, immenses, pourtant, qui lui avaient été données, elle voulait l’assurer à son enfant.

Madame de Lacourselle était excellemment bonne, amis, dès sa jeunesse, l’ambition l’avait mordue au cœur. C’était le fruit de l’éducation exceptionnellement brillante que, grâce à sa parenté avec la supérieure d’un des pensionnats les plus aristocratiques de Paris, son père avait pu lui faire donner; et aussi le résultat des amitiés de jeunes filles qu’elle avait nouées dans ce couvent. Le jour où Mathilde Thivas avait eu conscience de sa beauté, si elle s’en était réjouie, cela avait été surtout en songeant que cette puissance-là lui permettrait d’acquérir les deux qui lui manquaient encore: celles de la position sociale et de la fortune. Mais son rêve ambitieux s’était en partie écroulé de lui-même le jour où elle avait rencontré Léopold de Lacourselle. Elle n’avait pas su résister au charme de son affection ni au prestige de l’alliance qui s’offrait à elle. Elle crut toutes ses exigences réalisées le jour où elle monta à l’autel, obé et aimée ! Elle en oublia qu’il lui manquait encore d’être riche!

Ses illusions furent de courte durée. Si, dans son entourage, elle avait, par son mariage, gravi subitement quelques échelons dans la société, sa belle-famille n’en jugea pas ainsi et, pour elle, la jeune épousée resta d’autant plus une parvenue que sa si-

tuation pécuniaire ne venait pas excuser l’obscurité de son extraction. Si elle eût apporté à son mari quelques centaines de mille francs, on ne se fût pas inquiété de sa naissance. Pauvre, on considéra que, l’épousant, Léopold de Lacourselle avait fait une mésalliance.

Cela fut très dur à sa femme; elle n’en dit rien, pourtant, cacha ses révoltes et son dépit secret, l’orgueil lui était venu de ne pas s’avouer humiliée. Elle se refusa à comprendre les allusions plus ou moins blessantes, les impolites peu ou pas déguisées qui, les premiers temps de son mariage ne lui furent pas ménagées. Ainsi, elle en atténuait la portée aux yeux du monde et à ceux de son mari, ce qui était déjà une grande adresse. Le comble en fut sa bienveillance voulue, et extrême; son amabilité immuable, son humeur invariablement serene. Elle désarma, de la sorte, les gens les moins bien disposés à son égard, s’attacha ceux qu’aucune prévention n’indisposait contre elle et parvint, peu à peu, à se faire accepter de toutes les relations de famille et d’amitié de son mari, et même sincèrement aimer de quelques-unes.

Mais elle n’en était pas arrivée là sans bien des combats intimes, des souffrances ignorées d’amour-propre, de longues difficultés, patiemment vaincues. Elle avait connu, aussi, des heures pénibles, d’angoissants soucis d’argent, des situations compliquées, inextricables; elle voulait épargner tout cela à sa fille. Gisèle possédait la beauté, la position sociale, il ne lui manquait que la fortune. Sa mère n’avait trouvé, pour la lui apporter, qu’un riche mariage et l’y préparait de son mieux, cherchant, d’avance, à la prémunir contre tout entrainement du cœur, comme celui auquel elle avait cédé, ne rendant pas justice à la somme de bonheur qu’elle lui avait due et qui était, peut-être, en ce monde où rien n’est complet, tout ce qu’il est permis d’attendre des joies de la vie.

IV

Cette occasion de s’éclairer sur leurs intentions réciproques, qu’André et Gisèle cherchaient sans s’en douter, simultanément, ne se fit point attendre.

Le lendemain matin, l’heure du facteur, si importante à la campagne, réunissait

tout le monde au salon, lorsque madame de Vauteur, qui lisait son courrier, comme toujours fort chargé, eut une exclamation :

—Voilà une nouvelle!

Et se tournant vers sa belle-soeur :

—Figurez-vous, Mathilde, que ma sœur de Chamade m'écrit pour m'annoncer le mariage de sa fille Marcelle.

—Ah! fit madame de Lacourselle, tout intéressée; tu entends, Gisèle, ta cousine Marcelle se marie.

—Avec qui? répliqua la jeune fille, dont la sympathique curiosité était mise en éveil, se rapprochant de sa tante.

—Avec... avec... je ne lis pas bien, cette chère Cécile écrit si mal! avec M. d'Ulis, il me semble. Vois un peu Gisèle, avec tes fins yeux de vingt ans, au bas de cette page.

—D'Ulis, oui, ma tante, c'est bien cela.

—Connaissez-vous ce monsieur? ma chère, demanda madame de Lacourselle.

—Nullement, et ce nom pas davantage.

—D'Ulis, fit André, s'avançant à son tour, il y a un officier qui s'appelle ainsi dans mon arme: serait-ce lui?

—Peut-être, dit madame de Vauteur, attendez, je n'ai pas fini ma lettre.

Et ayant repris sa face-à-main, l'aimable femme lut à haute-voix :

"Marcelle se marie selon son coeur, et nous n'avons pu que ratifier un choix que nous approuvions. La famille de M. d'Ulis habite le Pas-de-Calais et nous est bien connue. Nous avons vu le jeune homme, lui-même, très souvent depuis deux ans, chez des amis communs, où il venait pendant ses congés; car notre futur gendre est militaire, lieutenant de chasseurs à cheval et actuellement en garnison à Paris.

—C'est cela, interrompit André, c'est bien lui, Philippe d'Ulis.

—Vous le connaissez! exclama Gisèle, ah! dites-moi, comment est-il?

—Je ne le connais guère, car il y a longtemps que je ne l'ai vu; mais, à l'école, il était charmant garçon.

—Charmant garçon, c'est bien vague, observa Gisèle; voyons, monsieur André, précisez, est-il beau?

—Très joli homme; blond, taille moyenne, yeux bleus, teint frais, moustaches blondes, dents blanches, front haut, menton carré; signes particuliers: porte un monocle... Etes-vous contente cette fois,

mademoiselle, et ne voilà-t-il pas un signalement de passe-port?

—Je n'ai rien à y reprendre, fit Gisèle riant; donnez-moi un portrait moral aussi précis, je vous tiendrai quitte et me déclarerai satisfaite.

—Au moral, il m'est plus difficile de le dépeindre, fit André; je le crois intelligent, très bon camarade, d'excellente conduite et d'humeur très joyeuse; hors cela, je n'oserais vraiment rien en dire, de peur de me tromper.

—Au demeurant, interrogea encore Gisèle, le prenez-vous pour un homme séduisant? Car, lorsque je pense que Marcelle s'en est éprise...

—Je le tiens pour très séduisant; un peu sentimental, mais ce n'est pas pour déplaire aux jeunes filles.

—Surtout à ma cousine, car elle est, elle-même, pas mal romanesque, la chère Marcelle.

—Et de la fortune, demanda à son tour madame de Lacourselle, cet officier en a-t-il?

—Pour cela, non, je ne le crois pas, répondit André.

—Quoi? exclama madame de Lacourselle, il n'aurait rien, mais rien du tout.

—Je ne dis pas cela, mais son père et sa mère vivent tous deux et il m'a dit lui-même, un jour, que sa dot serait bien minime.

—Mais alors, comment vont-ils faire! s'écria madame de Lacourselle, levant les bras au ciel, Marcelle doit avoir très peu de revenus, n'est-ce pas, Léonie?

—Fort peu, assurément, répondit madame de Vauteur, légèrement narquoise. M. de Chamade n'était pas riche, ma sœur a fait un mariage d'amour. Il est probable qu'elle s'en est bien trouvée, puisqu'elle laisse sa fille recommencer.

—Oui, répliqua madame de Lacourselle d'un air entendu; mais autrefois, les exigences n'étaient pas si grandes qu'à présent et l'imprudence—car c'en est une de se mettre en ménage avec de faibles ressources—était moins grave. Combien pourront-ils donc réunir, ces jeunes gens?

—Eh! fit madame de Vauteur, si ma sœur de Chamade donne à sa fille plus que la dot réglementaire, ce sera le bout du monde.

—Deux mille francs de rente, alors, au plus?

—Oui, les appointements d'un lieutenant; combien, André?

—Oh! pas lourd, deux mille huit cents francs!

—Mettons, fit madame de Lacourselle, qui était décidément fort sur les chiffres, que le jeune homme en ait autant de sa famille; total, six ou sept; mais c'est la misère!

—C'est peut-être le bonheur! dit André goguenard.

—Ah! bien, merci de ce bonheur-là! fit Gisèle, intervenant; c'est moi qui n'en voudrais pas! Car, soyez-en assuré, il ne sera ni complet ni durable. Comment avoir le cœur et l'esprit contents, avec les transe perpétuelles que vous cause l'équilibre instable de votre budget? Et comment être heureux lorsqu'on n'a pas un louis devant soi, lorsqu'il faut se refuser plus que le superflu, se priver de toutes les jouissances légitimes que donne, non la fortune, mais l'aisance? Il ne faut pas seulement renoncer au monde, aux réunions, à tout ce qui fait le charme et l'agrément de la vie, il faut se résigner à mille petits sacrifices quotidiens, qui ne semblent rien, et qui, pourtant, deviennent immenses à force d'être répétés. Oh! fit la jeune fille, éclatant de son rire perlé, je la vois d'ici, ma pauvre Marcelle, avec sa vieille robe, toujours la même, rajeunie à chaque saison, qu'elle portera immuablement hiver ou été, faute de pouvoir s'en acheter une autre! Il me semble que je la rencontre, pataugeant, avec ses bottines éculées, dans la rue, un jour de mauvais temps, ne pouvant s'offrir une voiture, et économisant même l'omnibus. Je devine son pauvre intérieur, mal tenu, par suite d'un service insuffisant, ou bien je l'aperçois, pour y remédier, brochant ses meubles et balayant son salon. Le menu de son dîner, je le connais d'avance: le bouilli, l'unique et avantageux bouilli. Il est convenu qu'elle ne sortira pas, qu'elle n'ira ni dans le monde, ni au théâtre, qu'elle fera peu ou point de visites, mais ce qui, en dehors de tout cela, peut encore rendre chez soi la vie meilleure lui sera aussi refusé: lire, où trouvera-t-elle le moyen d'acheter les romans en vogue, de s'abonner aux journaux? Peindre, faire de la musique, ce sont des arts qui, lorsqu'on

ne les cultive pas pour vivre, ne sont pas permis à ceux qui ont peine à vivre. Travailler à ces jolis ouvrages d'agrément qui sont le talent de certaines femmes? Ah bien oui! elle aura mieux à faire à surveiller son pot-au-feu et à raccommo-der les bas de ses enfants!

—Vous n'êtes pas amie de la médiocrité, pour ne pas dire plus, mademoiselle? fit André souriant à cette boutade.

—Oh non! dit Gisèle tout à fait montée, et s'exaltant à ses propres paroles; et notez bien que j'en parle par expérience; je sais ce que c'est que la pauvreté, je ne dis pas à ce point, bien que ma dot ne doive guère, je crois, excéder celle de ma cousine; mais enfin, moi aussi, j'ai porté de vieilles robes, marché dans la boue, fait ma chambre, mangé du bouilli et raccommo-qué mes bas, et c'est pourquoi je dis que si l'on peut, si l'on doit même se résigner à cette situation, lorsqu'elle vous est imposée par le passé et les circonstances, je ne comprends pas que, de gaieté de cœur, on aille la prolonger et l'aggraver, par un mariage avec un homme sans fortune.

—Alors vous approuvez les mariages d'argent? dit André, qui riait toujours un peu sous cape.

—Oui, fit Gisèle avec sa juvénile audace, je les approuve. Je ne dis pas que je raisonnerais de même si ma position était autre, mais, telle qu'elle est, j'y suis bien décidée, je me marierai richement, ou je ne me marierai pas.

André eut, en entendant ces mots, une sensation pénible qui ne dura qu'une seconde. Au demeurant, que faisait cette jeune fille, sinon exprimer des théories qui étaient les siennes? Et cependant, énoncées ainsi brutalement, par cette jolie bouche fraîche, mieux faite pour les paroles de tendresse que pour les calculs arides d'une ambition toute matérielle, elles lui causèrent une sorte de malaise.

—Gisèle est une petite personne pratique, ajouta madame de Lacourselle, craignant que sa fille ne fût allée trop loin et cherchant à plaisanter, pour atténuer la portée de ses paroles. Dieu veuille que son vœu puisse se réaliser sans des concessions auxquelles, j'en suis sûre, sa délicatesse se refuserait.

—Oh! des concessions, reprit Gisèle, qui n'avait pas compris, je suis d'avance rési-

gnée à en faire, en échange de celles qu'exige ma pauvreté, mais le moins possible.

—Et lesquelles te seront plus faciles? demanda à sa nièce madame de Vauteur, que tout ceci semblait amuser beaucoup; quelles qualités exigeras-tu d'abord de ton mari?

—La première, je vous l'ai dit, ma tante, c'est qu'il soit riche, oh! fort riche... Comme disait mon père, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre!

—Et après?

—Après, qu'il soit noble, ou tout au moins de bonne famille, qu'il soit bien élevé, intelligent, de bon caractère; jeune, beau; je vous dis tout cela par ordre de préférence.

—Alors, fit André, qui avait dominé sa première impression et repris toute sa bonne humeur, la beauté vient en dernier. C'est fort inutile d'être joli garçon si l'on n'a pas cent mille francs de rente?

—Absolument, répliqua Gisèle en riant, à mes yeux, du moins.

—Ce n'est pas la peine, non plus, lorsqu'on est aussi bien doué de par dame Fortune, de songer à se marier en ses jeunes années, il est permis d'attendre l'heure des rhumatismes et des cheveux blancs, on est sûr de trouver quand même bon accueil auprès des jeunes et jolies filles.

—Assurément, fit encore Gisèle, surtout auprès de celles qui ont la vocation d'être garde-malades.

—Il est aussi admis qu'on peut être grincheux, emporté, avare, jaloux?

—Oh! fit Gisèle, vous allez bien loin, et j'espère ne pas pousser aussi loin les concessions.

—Mais enfin, s'il le fallait!

—Cela dépendrait des compensations.

—Allons, fit André, un peu amer malgré lui, je vois, mademoiselle, que votre éducation est parfaite de tous points, selon la méthode "fin de siècle".

Et remarquant que cette riposte un peu dure, détonnant avec le tour joyeux et plaisant de l'entretien, avait amené un nuage sur le front de Gisèle, il reprit vivement:

—Je vous raille, dit-il, ou plutôt je semble vous railler; j'ai tort, car mes idées et mes projets sont identiquement pareils aux vôtres. Moi aussi je suis sans fortune, à moi aussi cette pauvreté pèse, surtout en perspective de l'avenir, et, comme vous, je suis résolu à en sortir. Ma carrière ne m'en

donnera pas assez le rapide moyen, c'est au mariage que je le demanderai.

Et, sans voir l'impression de surprise pénible qui se répandit sur les traits mobiles de Gisèle, il poursuivit:

—Oui, je rêve, s'il est permis d'appliquer ce mot à la plus prosaïque réalité, je rêve d'épouser une riche héritière. Seulement, je suis moins humble que vous, mademoiselle Gisèle, je n'entends faire le sacrifice ni de la jeunesse, ni du cœur, ni de l'esprit; à peine celui de la beauté! Par exemple, je suis d'avance résolu à ne point regarder du tout à la naissance, du moment que l'honorabilité est sauve, et fort peu à l'éducation: une femme, surtout jeune, se forme si vite! Mais tout cela à condition d'un million, pour le moins; à son défaut, je reste garçon.

—Voilà deux professions de foi nettement échangées, fit observer madame de Vauteur, et qui font, mes chers enfants, honneur à votre sincérité; elles ne peuvent aussi que vous rapprocher; lorsqu'on a des idées si pareilles, on doit s'entendre à merveille. Vous devriez même conclure un pacte qui aiderait à la réalisation de vos projets. Toi, Gisèle, chercher dans ta mémoire et tes amies de couvent une héritière pour André, et vous, André, découvrir dans vos camarades ou vos chefs—puisque l'âge ne l'effraie pas—un millionnaire et le présenter à Gisèle.

—Je ne demande pas mieux, fit le jeune homme riant; signons-nous, mademoiselle Gisèle?

—Soit! fit-elle avec une gaîté un peu forcée.

—Comment? reprit-il.

—Holà... mon beau neveu, en tapant dans la main, c'est tout ce que je vous permets, fit madame de Vauteur, dont la lèvre se retroussait de plus en plus sur ses dents restées blanches.

Gisèle tendit sa menotte fraîche aux ongles rosés.

André y mit la sienne.

—Conclu, fit-il.

—Conclu, répéta-t-elle.

—Quel jeu! dit madame de Lacourselle, c'est vous qui l'avez conseillé, Léonie, et pourtant nous ne savons pas si vous approuvez les idées de ces deux jeunes gens?

—Euh! répondit l'aimable femme, l'argent c'est bien, c'est beau, c'est sage, mais

de mon temps, à leur âge, on croyait, peut-être à tort, qu'il y avait quelque chose de mieux.

V

Si André, devant la déclaration des idées et des projets de Gisèle, avait eu une sensation désagréable, quoique passagère, la désillusion, grâce à l'avertissement de sa tante, n'y entraînait pour rien.

Il n'en avait pas été de même de la jeune fille. Certes, elle non plus ne songeait pas à épouser André, mais elle avait admis très volontiers la possibilité, que sa mère lui avait fait entrevoir, qu'il s'épût d'elle et la recherchât. Jamais on ne l'avait demandée en mariage, cela lui eût fait plaisir de l'être, au moins une fois, même pour n'aboutir qu'à un refus; et, bien décidée à repousser les prétentions d'André, elle n'aurait pas été femme si, admettant qu'elles fussent réelles, elles lui eussent déplu. Elle eut donc une légère déception en constatant que sa mère s'était trompée et que, même si elle plaisait à André, jamais il ne penserait à l'épouser. Un instant, dans l'aveuglement qui nous cache la poutre de notre oeil, elle l'accusa d'être vil et intéressé, puis elle s'aperçut, à son tour, car elle était de bonne foi, qu'il faisait le même raisonnement qu'elle-même, et cela la fit sourire; c'était décidément une des conséquences de la pauvreté...

Bientôt consolée de son petit mécompte, elle en vint, avec André, à cette aimable camaraderie, exempte de toute arrière-pensée, si difficile et si rare pour un homme et une femme de leur âge et que les circonstances ne favorisaient pas seulement, mais, en quelque sorte, leur imposaient. Si bien que ce fut entre eux un commerce charmant.

Huit jours s'étaient déjà passés depuis l'arrivée de madame et de mademoiselle de Lacourselle, huit jours qui avaient paru bien courts à André, dans le joli train de vie qui s'était organisé à Bloicy pour lui, entre ces deux femmes intelligentes et aimables toutes deux, quoique différemment, et cette belle fleur de jeunesse qui lui réjouissait le regard et l'esprit, lorsque sa tante lui annonça qu'il allait être modifié: le comte et la comtesse d'Azas arrivaient.

Du jour où l'on en eut la certitude, ce fut dans le château un branle-bas général.

Bien qu'il fût sur un grand pied, on accentuait encore la note d'élégance et du confort lorsque madame d'Azas devait venir. Elle était accoutumée à un luxe sans pareil, et madame de Vauteur avait le secret et excusable orgueil que sa fille se trouvât, chez elle, au même niveau qu'en sa propre maison. Gisèle souriait un peu lorsqu'elle rencontrait, dans les escaliers et les corridors, les domestiques affairés, le plumeau ou le balai en main, empressés à arranger l'appartement de madame la comtesse; lorsqu'elle voyait, de loin, le cocher passer la revue la plus minutieuse de ses équipages et de ses harnais, et, lorsque, par hasard, elle entendait un bout des longues conférences que sa tante avait avec sa cuisinière.

Quand elle était avec André, en ces circonstances-là, un mot spirituel ou piquant venait trahir son impression et il en riait avec elle.

—Vous rappelez-vous le conte de la princesse? lui dit-elle un jour qu'ils croisaient, dans le vestibule, un domestique chargé d'un matelas; il y avait trois pois dans sa laiterie, et ne put dormir, car elle était de race; il ne s'agit pas qu'il en arrive autant à "madame la comtesse".

Une autre fois elle appela le jeune officier.

—Aimez-vous les écrevisses? lui dit-elle mystérieusement; réjouissez-vous, on en aura deux fois la semaine, pendant un mois! "Madame la comtesse" les aime beaucoup, et vraiment on ne peut la condamner au seul et modeste ordinaire de Bloicy, pensez donc! un potage, une entrée, un rôti, un plat froid, sans compter les légumes ni l'entremets, il y a de quoi mourir de faim!

—Nous sommes loin du "bouilli", remarqua André.

—Trop loin!

—Vous n'approuvez pas tout cela, alors?

—Soyons sincères, fit Gisèle, je le raille parce que je l'envie. Si j'étais à même d'en faire autant, je n'y manquerais pas.

Et elle se sauva en riant.

Quelques jours après, en jouant au croquet avec André, poursuivant sa boule dans un massif de rosiers, elle accrocha sa robe, une charmante petite toilette de percale à fleurs.

—Bon, s'écria-t-elle, je me suis mise en pièces!

—Ce n'est pas réparable, fit André considérant l'immense accroc, à travers lequel se devinait le jupon rose à volants.

—Si, fit Gisèle, avec une reprise. Oh! soyez tranquille, j'en sais faire, seulement ce ne sera pas bien joli, et voyez-vous cette confusion de paraître devant ma cousine d'Azas avec une robe reprisée!

—Tu ne la mettras plus, intervint vivement madame de Lacourselle, c'est fini, je n'ai pas envie que tu aies l'air de la femme de chambre de Jeanne.

—Alors, demanda André, vous allez faire plus de toilette quand madame d'Azas sera là?

—Il le faut bien, répondit Gisèle ingénuement; que penserait-elle de moi, sans cela; je lui ferais honte; c'est bien assez d'être la parente pauvre, il faut tâcher de ne pas le paraître.

—Et cela nous entraîne à bien des dépenses, gémit madame de Lacourselle; enfin c'est une nécessité!

Le lendemain, vers cinq heures, le landau amenait au perron le comte, la comtesse d'Azas et leurs enfants, et un break suivait avec les gens de service. Car ils ne voyageaient pas sans leur personnel.

Lorsque madame d'Azas pénétra dans le salon, André, qui ne l'avait pas vue depuis deux ans, dut reconnaître qu'elle était fort changée.

Rien ne fane et ne fatigue les femmes comme la vie mondaine. La comtesse d'Azas n'avait, du reste, jamais été jolie: grande, brune, forte, les traits accentués, elle ressemblait à son père et ne rappelait en rien son exquise mère, si fine, si gracieuse, si délicate. Elle avait pour elle une incontestable distinction, un grand air qui s'imposait, mais toute expression était bannie de son visage froid et altier, et son regard un peu dur, joint au sourire rare et dédaigneux des lèvres pincées, ne lui donnait pas un abord sympathique. Sa façon d'être ne détruisait pas la première impression qu'elle causait. Lorsqu'elle vit, en entrant, sa tante, sa cousine et André, elle se dirigea vers la première sans le moindre entrain.

—Bonjour, ma tante, vous allez bien? fit-elle légèrement comme si elle l'avait quittée la veille.

Et s'adressant à Gisèle:

—Bonjour, mon enfant.

M. de Chateaublon, lui, eut la faveur d'un sourire.

—André, bonjour, il y a bien longtemps que je ne vous ai vu.

Puis elle alla s'asseoir sur un fauteuil d'un air lassé; son mari, qui la suivait fut encore plus froid, mais peut-être plus correctement poli.

Il alla saluer madame et mademoiselle de Lacourselle d'un petit coup de tête sec et très bas, qui leur présenta la perspective nette de sa calvitie, tendit la main à André et s'en fut dans l'autre coin du salon.

Le comte René Douchet d'Azas avait quarante-cinq ans: de taille moyenne, assez fort, il n'approchait pas de la distinction de la comtesse; une certaine lourdeur de membres, la vulgarité des attaches, des traits épais, dévoilaient des origines plébéiennes que son titre et son nom n'expliquaient pas. Pour en savoir le secret il eût fallu remonter deux générations plus haut. Les d'Azas s'appelaient alors Douchet, tout court. Un des leurs était officier de l'Empire, l'autre, à l'heure où la France se relevait à peine des inoubliables désastres de la Révolution, s'était mis dans les affaires, il était banquier. Les années qui suivirent furent lucratives pour la maison de banque récemment formée; celui qui la dirigeait était un homme de résolution et de coup d'oeil, il ne tarda pas à réaliser une fortune considérable. Son fils, qui lui succéda, l'augmenta encore; lui était un ambitieux, la considération que donne l'argent ne lui suffisait pas, il avait acheté le domaine d'une famille déchue et presque éteinte, dont la dernière survivante se défaisait pour assurer, par une rente viagère, la paix de ses vieux jours. Il l'avait, il faut bien le dire, royalement payé, mais avec la terre il avait conquis un nom et il obtint la permission de le joindre au sien. Le titre vint plus tard, moyennant finance; une petite cour d'Allemagne en fournit le parchemin très en règle. M. Douchet d'Azas ne le porta pas malgré son orgueil; cette dignité subitement venue l'effarouchait, et il avait peur que ce titre succédant si promptement à son récent anoblissement, ne mit pas les rieurs de son côté; mais il le légua à son fils René, qui ne se fit pas faute d'en user.

Ce jeune homme, unique rejeton de la famille des Douchet, avait hérité de leur

immense fortune, mais non pas de leur puissance intellectuelle. Son esprit, comme sa personne, était fort ordinaire; et il tendait toutes ses facultés vers un but unique qui n'était pas pour les développer: devenir un homme à la mode, de ceux devant qui toutes les portes s'ouvrent, qui compte "tout Paris" dans ses relations et les éblouit par son "chic" et son luxe. De maison de banque il n'était déjà plus trace; mais grâce à son souvenir, le comte René avait dans le monde de la finance ses entrées tout assurées; le monde artistique n'est pas bien fermé pour ceux qui ont une clef d'or; le monde politique non plus, hélas! Seul, le noble faubourg se tenait encore sur la réserve, surpris par ce comte tout frais élu dans lequel il ne reconnaissait pas un des siens. Pourtant, les amis que M. Douchet d'Azas avait pu se faire au cercle, aux courses, par son affabilité et par sa bourse, et qui appartenaient à la fine fleur de la noblesse française, amenèrent peu à peu leur compagnon chez eux. Il y fit très bonne figure, car, s'il n'était pas distingué, il était bien élevé, et il se trouva avoir un pied dans la société où sa vanité désirait son admission. Cela ne lui suffit pas, il comprit bientôt qu'il ne serait jamais de ce monde-là, s'il n'arrivait à en faire partie intégrante, au moins par son mariage. Aussi se décida-t-il à chercher sa femme de l'autre côté de l'eau.

Il l'eut bientôt choisie: ayant rencontré plusieurs fois mademoiselle de Vauteur au bal, il fut frappé de son profil élégant et fier, de sa distinction souveraine, et estima que ce serait bien là une comtesse d'Azas à faire prendre son titre au sérieux.

Une fois son dévolu jeté sur elle, il manœuvra habilement pour s'en approcher, y parvint, et, deux mois après, la demandait en mariage.

Jeanne de Vauteur était naturellement une fille froide et positive. Allant beaucoup, avec sa mère, dans un monde très riche et très élégant, elle avait contracté non seulement des habitudes, mais des appétits de luxe que sa position lui permettait à peine de satisfaire entièrement. Son mariage avec M. René d'Azas devait lui en donner les moyens; ce fut la première séduction que le jeune homme opéra sur sa pensée. Il était physiquement et moralement comme tout le monde; Jeanne n'en demandait pas

d'avantage, et le comparant avec ses qualités et défauts, aux autres hommes qui l'avaient recherchée, elle en vint facilement à conclure, qu'à son point de vue personnel, c'était le plus avantageux des partis qui se fussent présentés à elle. Elle le dit à ses parents; M. de Vauteur, qui était un homme d'argent, accueillit favorablement l'idée d'avoir un beau-fils quinze ou seize fois millionnaire. Madame de Vauteur hocha la tête, ce n'était pas le gendre de ses rêves, mais sa pénétration lui fit comprendre que, plus que tout autre, il était à même de donner à sa fille ce que celle-ci appelait le bonheur, et ne mit aucune opposition à ses projets. Deux mois plus tard, en une cérémonie exceptionnellement brillante, dont tout Paris parla huit jours, le comte René d'Azas épousa Jeanne de Vauteur.

La suite des événements tint ce qu'ils avaient promis. La comtesse d'Azas réalisa pleinement ce que son mari attendait d'elle, pas une porte ne resta fermée devant elle. De Douchet il ne fut plus question, et le comte René eut bientôt la joie de faire partie du groupe le plus select de Paris. Pour y tenir le rang qu'on lui avait accordé, il ne recula devant aucuns frais, l'élégance raffinée de la haute vie n'eut plus de secrets pour lui, et, par là même, le vœu de sa jeune femme fut, lui aussi, rempli. Elle avait ce qu'elle avait désiré, un train princier, une situation incontestée dans le monde à la mode, et toutes les jouissances que peuvent procurer le luxe et la vanité. D'amour, de vie à deux, elle n'en avait pas demandé à son mari, qui ne s'était pas montré, sur ce point, plus exigeant qu'elle; ils n'étaient pas plus l'un que l'autre de complexion sentimentale. Ils s'entendaient fort bien, ayant des goûts semblables, et n'ayant jamais été, ni l'un ni l'autre, au fond de leur être moral, qui était plus dissemblable: la tentation ne leur était pas venue de le faire, tout occupés qu'ils étaient par la superficie de la vie. Ils passaient, au demeurant, pour un bon ménage; Jeanne de Vauteur était une honnête femme et le comte René un gentleman accompli, absolument correct. Bien des gens les enviaient, car tout semblait leur sourire: ils avaient deux enfants, souhait de roi, garçon et fille. La fille était l'aînée, elle rappelait son père en mieux, et, à dix-huit ans, serait jolie sans doute; le fils était un

Vauteur, le portrait de son aïeul maternel. Son père le trouvait distingué et s'en enorgueillissait ; à cela près, il ne s'en occupait plus que de sa fille, et la comtesse l'imitait. Ils avaient confié leurs enfants à un précepteur et à une institutrice, se déchargeant sur eux du soin de leur éducation, à laquelle leur vie mondaine ne leur permettait pas de participer. Le garçon était au collège maintenant, mais le précepteur revenait pour les vacances ; quant à la fillette, son institutrice la menait aux cours lorsqu'on était à Paris, et se proposait d'en faire une lauréate de l'Hôtel de Ville, ce qui est très bien porté, trouvait encore M. d'Azas, quand on a deux ou trois cent mille francs de rente. En attendant, c'était une petite personne parfaitement insupportable, à laquelle, malgré ses treize ans, il ne restait plus trace de la simplicité de son âge, et qui, orgueilleuse à l'excès, faisait, pour toutes choses, preuve d'un dédain dont son inexpérience lui cachait le ridicule et la sottise, qui ne semblaient pas voir non plus ses parents ni son institutrice.

Descendue de voiture derrière sa mère, c'est à peine si elle avait embrassé sa charmante grand'mère, et, lorsqu'au salon, la comtesse lui enjoignit d'aller souhaiter le bonjour à sa tante de Lacourselle, on put voir se peindre sur ses traits, à l'enfantine mobilité, une sorte de pitié méprisante, qui prouvait clairement les sentiments qu'on avait, sans doute, chez elle, à l'égard des "parentes pauvres".

Madame de Lacourselle, ou bien ne saisissait pas ces nuances, ou bien avait la tactique de les laisser passer inaperçues ; il n'en était pas de même de Gisèle, et André remarqua qu'un éclair s'alluma dans ses yeux noirs, lorsque Suzanne de Vauteur vint, par ordre, la saluer d'un petit coup de tête très bref.

— Bonjour, petite, lui répondit-elle d'un ton narquois, insistant sur l'épithète ; comme vous voilà grande depuis quelques mois !

— Aussi à Paris on ne m'appelle plus "petite", répliqua d'un air très froissé mademoiselle de Vauteur.

— C'est qu'on ne regarde qu'à votre taille, reprit vivement Gisèle.

La petite fille ne saisit pas l'allusion, mais André, qui s'était rapproché de Gisèle, lui dit à demi-voix :

— Vous perdez vos peines, elle ne vous a pas comprise.

— Qu'importe ! cela soulage parfois de déverser sa bile ; cette "petite" m'agace avec ses airs importants.

— Bonne maman, disait à ce même moment le jeune Pierre d'Azas, le potache de dix ans, j'ai amené mon "vélo", et je vais épater les bonnes gens d'ici par le train dont je cours ; Terront ne va pas plus vite, vous savez ?

— Ah ! fit madame de Vauteur souriante, et c'est cela qu'on t'apprend au collège, mon enfant ?

— Ah ! non, par exemple, on m'enseigne des choses bassinantes qui ne me serviront de rien dans la vie, tandis que le "vélo", c'est le cheval de l'avenir !

Et, sans s'apercevoir que sa grand'mère haussait les épaules, le gamin fit une pirouette et disparut, tandis qu'André murmurait à l'oreille de Gisèle :

— Celui-là est complet.

— N'est-ce pas ? répondit la jeune fille, attendez, nous en verrons bien d'autres ; si vous n'avez jamais observé de près les d'Azas, vous ne vous doutez pas des surprises qu'ils vous réservent.

La haute vie battait son plein à Bloicy, et, depuis huit jours qu'ils y étaient installés, les d'Azas avaient bouleversé la calme et grandiose demeure. Dès le matin, on entendait piaffer, sous les fenêtres, les chevaux du comte, et les graviers de la cour d'honneur criaient sans cesse sous les roues de ses équipages. A l'intérieur, c'était le va-et-vient continuel des gens de la comtesse, qui sortait deux ou trois fois par jour, et faisait quotidiennement quatre ou cinq toilettes. Puis, comme elle entendait mener partout son grand train de mondaine, dès son arrivée, elle avait fait des visites de voisinage, lancé, de la part de sa mère, quelques invitations, en avait reçu d'autres, et c'étaient sans cesse des visiteurs ou des invités attirés par le mouvement, sinon la gaieté, de cette vie élégante qui, chaque année, venait pendant deux mois révolutionner ce petit coin de province paisible.

Parmi les "environs" de Bloicy, madame d'Azas retrouvait quelques Parisiens, et c'était ceux-là qu'elle fréquentait le plus souvent et le plus volontiers, sans pourtant dédaigner les autres ; il lui fallait des rela-

tions à tout prix, et elle ne reculait devant rien pour s'en procurer.

Naturellement, les hôtes de madame de Vautour se trouvaient un peu entraînés dans le tourbillon qui était l'atmosphère habituelle de sa fille. Ils n'étaient pas de toutes les fêtes, mais le comte, qui aimait à emplir ses voitures, leur offrait souvent des promenades, et la comtesse les conviait au moins aux parties qu'elle organisait.

André, surtout, avait ses faveurs; il lui plaisait d'être accompagnée de ce beau et élégant cavalier, qui lui faisait honneur, Gisèle eut eu aussi ses bonnes grâces, n'était sa mère; mais madame d'Azas ne pouvait souffrir sa tante de Lacourselle, ses manières un peu affectées et surannées, sa personnalité trop effacée, à laquelle il fallait bien donner la droite de sa voiture, et elle rougissait de l'économie par trop visible de certains arrangements de toilette. Gisèle, c'était autre chose; un véritable objet de luxe que cette petite; un rien la parait, un bout de ruban, une fleur; un chapeau de dix francs, une robe de coton et elle était charmante; non seulement parce qu'elle était jolie, et portait tout cela à merveille, mais encore parce qu'elle avait l'art de savoir choisir ses ajustements. Oh! elle avait de la race jusqu'au bout des ongles, celle-là! M. d'Azas, qui le constatait, lui en savait gré et lui témoignait aussi par son amabilité, si bien que, souvent la comtesse faisait proposer à Gisèle de l'accompagner dans une promenade, une visite, éludant autant que possible la compagnie de madame de Lacourselle. Et celle-ci, par un raffinement d'adresse, ne comprenant ou ne voulant pas comprendre l'exclusion, disait sans qu'on l'ait consultée:

—Allez, fillette, avec votre cousine, c'est de votre âge; moi, je reste avec ma soeur de Vautour.

Et de fait, sa sœur de Vautour, ne se souciant pas toujours de l'avoir toute une journée sur les bras, prétextait quelque occupation; alors l'excellente femme se retirait dans sa chambre, ou se promenait dans le parc, heureuse de la joie de sa fille, et pénétrée aussi de jouir, par à peu près, de cette vie princière qui avait été le rêve de toute son existence. Ce n'était pas que madame d'Azas ne fréquentât et ne fît même fête à bien des femmes qui ne valaient pas madame de Lacourselle, aussi bien sous le

rapport de la distinction que sous celui de l'intelligence, mais elles étaient dans des positions de fortune à faire passer sur toutes leurs imperfections. L'argent appelle l'indulgence de certains gens, et le grief principal et inavoué de la comtesse contre sa tante, c'était sa pauvreté. Elle en était un peu honteuse; lorsqu'elle présentait à madame de Lacourselle quelque personne de ses relations parisiennes, celle-ci, souvent, se hâtait de déclarer qu'elle aussi habitait Paris. Oh! elle y vivait bien à l'écart, en son deuil de veuve; pourtant si madame X... était assez aimable pour monter jusque chez elle, le lundi, de quatre à sept heures... Ces jours-là, la comtesse l'aurait battue; et, lorsqu'on acceptait et promettait à madame de Lacourselle d'aller la voir, elle rougissait de confusion en pensant aux quatre étages que ses amies auraient à gravir pour arriver chez sa tante, et à l'escalier noir, sans tapis, qui les y conduirait!

Gisèle s'apercevait parfaitement de cette impression et, comme Figaro, elle s'empressait d'en rire pour ne pas être obligée d'en pleurer.

Un jour où elle avait été plus énervée que de coutume, par la visible contrariété de sa cousine, elle ne put s'empêcher de dire à André, qui se trouvait près d'elle:

—Il faudra que j'insinue à maman de ne pas tant multiplier ses invitations à venir nous voir; elle met Jeanne au supplice.

—Vous croyez? fit André, qui, lui aussi, s'en était aperçu.

—Si je le crois! Ici, nous faisons, dans ce cadre qui ne dépend pas de nous, assez bonne figure pour ne pas trop l'humilier; mais quelle confusion d'avoir des parentes logées où et comme nous sommes! Nous aurons peut-être bien une tasse de café à donner aux amis de madame d'Azas, mais ce sera loin du régime auquel elle les a accoutumés. Chez nous, ce ne sont pas des meubles de peluche ou de soierie claire, que nous leur offrirons, et la comparaison, loin de l'enorgueillir par la suprématie qu'elle a sur nous, la rabaissera, selon elle; la différence est trop grande.

—Quelles idées fausses! dit André, je ne m'explique pas que la fille de madame de Vautour puisse les avoir.

—Elle ne ressemble guère à sa mère et, depuis quinze ans qu'elle est mariée, son

mari a eu le temps de lui inculquer, même inconsciemment, ses sentiments. Elle s'est mise, par son mariage, dans une position légèrement difficile, et pour faire accepter partout le comte d'Azas, il a fallu qu'elle sacrifîât ce qui pouvait rabaisser sa situation. Elle l'a fait, sans hésiter, est parvenue à son but et persévère dans ses efforts pour s'y maintenir, c'est tout naturel.

—Vous trouvez cela?

—Oui, étant admise la femme et son caractère.

André ne répondit pas.

Deux jours après, madame d'Azas annonça le soir, à table, d'un ton délibéré qui masquait mal son embarras, que le lendemain elle serait sans doute en retard pour le dîner, qu'elle priaît qu'on l'excusât et que, surtout, on ne l'attendît pas.

—Où vas-tu? lui demanda sa mère; tu me l'as dit, sans doute, mais je me perds dans le programme de toutes tes fêtes.

—Je vais rajoinde la duchesse de Manien dans les bois de la Saultaie. C'est très loin, vous savez; puis il y aura un lunch, cela finira tard.

—Assurément, fit le comte, moins adroit que sa femme, la réunion doit être très nombreuse et tout à fait "select"; on dansera...

—Sur l'herbe, fit la douairière.

—Sur l'herbe, s'il fait beau, répondit la comtesse un peu contrariée de tous ces détails. Oh! une sauterie à peine.

—Comment une sauterie? riposta son mari, ne comprenant pas son intention; un bal, un vrai bal champêtre; je suis sûr que ce sera, pour ce pays, le clou de la saison; figurez-vous, ma mère, un véritable garden party, en pleine forêt, organisé en commun par toutes ces dames; elles ont rivalisé de soins pour rendre cette réunion charmante. On a installé des divertissements forains: chevaux de bois, roulettes et jeux de massacre, tirs au pistolet, etc. Tout cela dans un but de bienfaisance; il paraît qu'un pauvre petit village des environs a été presque entièrement détruit par les flammes, et il s'agit de le reconstruire. L'oeuvre est sous la haute direction de la duchesse de Manien, Jeanne est dame patronesse, je suis moi-même commissaire.

—Comment va-t-on percevoir l'impôt pour les pauvres? demanda madame de Vauteur.

—On fera payer les jeux forains, l'entrée à la salle de bal, car, en cas de pluie, on a organisé une tente. Le lunch sera gratuit, ces dames se sont entendues pour le fournir.

—Et cette fête sera publique? dit encore madame de Vauteur.

—Jamais de la vie! les dames patronesses ont fait des invitations; pour notre part, nous en avons bien lancé cinquante.

La comtesse semblait de plus en plus mal à l'aise.

—Oui, fit-elle, des personnes de Paris, il y a une station à deux pas de la forêt.

—Vous avez aussi convié tout le voisinage de Bloicy, continua son mari.

Cette fois, madame d'Azas prit le parti de ne plus répondre.

—Chateaublon, vous êtes des nôtres, fit le comte d'Azas; ce sera, je vous assure, très amusant et très curieux à voir.

—Volontiers, fit le jeune homme.

—Vous vous tiendrez prêt vers dix heures, nous demanderons à ma mère de déjeuner plus tôt, car il faut, faisant partie du comité, que nous soyons là des premiers.

Il y eut un petit silence.

Gisèle, très rouge, regardait avec attention le fond de son assiette.

—Vraiment, ma chère nièce, dit tout à coup madame de Lacourselle, vous avez le monopole des idées nouvelles et heureuses; je suis persuadée que ce garden-party de bienfaisance va être charmant.

—Ce n'est pas moi qui l'ai imaginé, ma tante, l'honneur en revient à la duchesse; elle a seulement bien voulu m'appeler au plaisir de l'aider un peu.

—Je suis persuadée que vous avez répondu à merveille à sa confiance, et que ce sera une vraie fête des yeux et de l'esprit que celle à laquelle vous conviez vos amis. Vous y allez, Léonie? continua madame de Lacourselle, s'adressant à sa belle-soeur.

—Grand Dieu, non! fit celle-ci; ces équipées-là ne sont plus de mon âge.

—Pourtant, c'est, ce me semble, une chose d'autant plus attrayante qu'on ne la reverra plus de sitôt, sans doute, dans ce pays.

Madame d'Azas, à ces mots, parut prendre une résolution subite et, les lèvres un peu plus pincées que de coutume:

—On ne peut jamais savoir, dit-elle. Je ne vous demande pas ma tante, de venir

avec nous, car, ainsi que ma mère l'a dit, tout à l'heure, ce long voyage, très fatigant, n'est pas de votre âge à toutes deux; quant à Gisèle, je ne puis pas non plus lui proposer de l'emmenner, car mes fonctions de dame patronesse ne me permettraient pas de m'occuper suffisamment d'elle pour lui servir de chapeçon.

—Je comprends parfaitement, Jeanne, fit madame de Lacourselle, qui avait pour principe de ne jamais s'étonner ni de se fâcher de rien; du reste, je n'eusse pas aimé à laisser aller ma fille sans moi. Je suis un peu une mère couveuse, et, d'un autre côté, ma santé ne m'eût sans doute pas permis cette longue course.

Gisèle ne répondit rien, mais André s'aperçut qu'elle avait envie de pleurer.

Voulant avoir le fin mot de la chose, après l'avoir aidée à servir le café, il s'approcha d'elle.

—Ainsi, fit-il, vous n'êtes pas de la partie de demain?

—Vous l'avez entendu, on ne veut pas de nous.

—Qu'en savez-vous? Il est très possible que ce que vous prenez pour un prétexte soit la vérité.

—Allons donc! D'abord, ma mère se porte à ravir, et eût parfaitement fait cette course. En admettant même que ma cousine n'ait pas voulu l'exposer à cette soi-disant fatigue, ne pouvait-elle pas m'emmenner? Elle prend bien Suzanne, je ne dois pas être plus difficile qu'elle à surveiller.

—L'institutrice ira.

—Pas du tout. Ah! laissez, je sais bien à quoi m'en tenir, on ne veut pas présenter à la duchesse, une nouvelle et flatteuse relation, les "parentes pauvres".

—Vous êtes pourtant bonne à voir.

—Il y a des gens qui le prétendent, peut-être pour me faire plaisir; mais, qui sait, si ma figure est à peu près suffisante, ma robe ne le serait peut-être pas?

—Je ne puis croire ce que vous dites.

—Vous ne pouvez pas? eh bien, vous allez voir.

Et, comme ils étaient restés un peu isolés dans le hall, près de la table où le café avait été servi, alors que les autres personnes étaient retournées au salon, Gisèle appela la petite fille:

—Suzanne!

Celle-ci vint en remuant ses longues boucles blondes d'un geste coquet et étudié.

—Vous allez demain au bois de la Saulnaie? lui dit Gisèle.

—Bien sûr! j'ai pour cela une robe toute neuve, que maman m'a commandée chez Honnet, comme la sienne.

—Alors, votre mère va se faire très belle?

—Oh! oui, papa a dit qu'il fallait qu'elle fût la plus élégante, et tout le monde sera en grande toilette.

—Vous le savez d'avance?

—Oui, fit la fillette d'un air capable, j'en ai entendu parler; c'est pour cela qu'on ne vous a pas invitée, cousine Gisèle; maman avait peur que vous ne fussiez pas assez bien habillée.

—Que vous disais-je? fit Gisèle à André.

—Oui, continua la fillette, et même maman disait hier soir qu'elle regrettait de ne pas vous avoir offert une robe, car vous auriez fait alors très bonne figure, mais elle y a pensé trop tard.

—Voilà une aumône que je n'eusse pas acceptée, murmura Gisèle entre ses dents serrées.

—Et l'enfant s'en étant allée:

—Eh bien? fit-elle à André; comprenez-vous une fois de plus pourquoi je veux être riche, riche à millions pour me venger du dédain de tous ces gens-là?...

—Oui, fit seulement André.

Le soir, Gisèle avait repris son entrain, le nuage semblait être oublié. Lorsqu'on se sépara, elle dit bas à André, lui serrant la main, et riant:

—Je souhaite que demain il pleuve à verse!

—Méchante! répondit-il, riant aussi.

Madame de Vauteur, elle, prit un instant sa fille à part:

—Ne crois-tu pas que ta tante et ta cousine soient un peu froissées que tu les élimines ainsi de la réunion de demain?

—C'est possible, ma mère, mais, que voulez-vous, je ne suis pas inféodée à elles, et il n'est pas question que, dans leur position, je les présente à la duchesse; je ne puis pas non plus leur sacrifier mon indépendance ni ma liberté d'action. Si elles se fâchent de ce que j'ai dit, tant pis, car, après tout, j'y ai mis les formes.

Le mauvais souhait de Gisèle ne fut pas réalisé; le lendemain, un soleil magnifique éclairait un ciel sans nuage. Dès le matin,

on entendit les allées et venues des domestiques affairés, le départ des voitures emmenant les provisions et les gens de service. Gisèle ne quitta pas sa chambre et obtint de sa mère qu'elle en fit autant. Leur appartement étant au-dessus de la salle à manger, elle perçut le cliquetis de la vaisselle et de l'argenterie, annonçant qu'on servait aux voyageurs le repas prématuré qu'ils avaient réclamé, puis elle vit, de sa fenêtre, avancer le grand mail-coach attelé à quatre; le comte monta sur le siège, la comtesse s'assit près de lui et les deux enfants sur la seconde banquette, les domestiques entrèrent à l'intérieur de la voiture, et l'on partit.

—Et M. de Chateaublon? exclama Gisèle.

—Il sera monté à cheval, dit sa mère, pour laisser des places libres dans la voiture; j'ai entendu dire que l'on devait prendre les d'Harpagal, à cinq kilomètres d'ici.

Malgré tout, Gisèle, descendant pour le déjeuner, était un peu songeuse; mais, entrant au salon, elle eut un sursaut d'étonnement en trouvant, près de sa tante, André.

—Vous! dit-elle.

Il sourit, et ce fut madame de Vauteur qui répondit:

—Voyez-moi ce grand benêt qui se mêle d'avoir la migraine, et ne peut partir!

—Que voulez-vous, ma tante? répondit le jeune homme, c'est une maladie de jolie femme, que vous avez bien dû connaître, et qui s'est trompée d'adresse en tombant sur ma tête... Si je l'ai épargnée à une de vous, je n'aurai pas à m'en plaindre.

—Pauvre bouc émissaire! fit moqueusement madame de Vauteur; allons, donnez-moi le bras pour me conduire à table, car vous ne vous y assiérez pas, sans doute; une tasse de thé fera mieux votre affaire?

—Mon Dieu, ma tante, je le prendrai, comme vous, après le déjeuner, si vous le permettez, le mal de tête ne me coupe pas souvent l'appétit.

La marquise ne répondit pas, mais eut son petit sourire de travers, plusieurs fois pendant le repas, en voyant avec quel entrain André y faisait honneur, tout en dévisant gaîment avec Gisèle, dont la mauvaise humeur avait disparu comme par enchantement.

Lorsqu'on fut revenu au salon, la jeune fille s'approcha de l'officier.

—Comment allez-vous? lui dit-elle.

—À merveille, mais, ne le dites pas, mon smoking n'était pas assez frais pour la duchesse!

VI

Il était plus de minuit lorsque les d'Azas rentrèrent au château; naturellement, personne autre que les gens de service ne les avait attendus, et on ne les revit, le lendemain, qu'au déjeuner.

—Eh bien? fit la première madame de Vauteur, lorsqu'elle vit entrer sa fille au salon, et la journée d'hier?

—Superbe! ma mère, répondit la comtesse, encore sous l'impression évidente d'un succès, superbe! un monde fou, un temps magnifique, un entrain sans pareil, une fête des plus réussies.

—Et votre fille a bien eu sa part de ce mérite, ma mère, fit M. d'Azas; tout ce dont elle s'est spécialement occupée a réussi à merveille, elle a été très entourée, très complimentée.

—Cela ne m'étonne pas, dit madame de Lacourselle toujours aimable.

Mais la comtesse ne sembla pas prendre garde à cette interruption, elle regardait André et paraissait étonnée de son silence.

—Et votre migraine? lui demanda-t-elle, le regardant fixement.

—Finie, ma cousine, je vous remercie, cette vilaine maladie ne résiste pas, chez moi, à une bonne nuit.

—En tout cas, elle vous est venue mal à propos, poursuivit madame d'Azas, car je pense que vous eussiez passé avec nous une bonne journée; et, ajouta-t-elle avec une intention marquée, j'eusse pu, là-bas, vous faire faire quelques connaissances, utiles pour un avenir auquel il sera peut-être bientôt temps que vous pensiez.

—Ma cousine, fit André plaisamment, vous me retournez le fer dans la plaie, j'en ai assez de mes regrets, ne les augmentez pas!

La comtesse n'insista pas, mais jeta un regard singulier à Gisèle, qui, à la réplique de M. de Chateaublon, n'avait pas su réprimer un sourire.

On se mit à table.

—Je propose, dit le comte, faisant le bon prince, pour dédommager les person-

nes qui n'ont pu assister hier à la fête, un déjeuner, ces jours-ci, au bois de Messin ; une réunion intime, nous irions en famille, mais on pourrait inviter aussi les de Chastel et les Brandis, qu'en dites-vous, Jeanne ?

—C'est à examiner, fit celle-ci froidement.

—Et vous, ma mère ? demanda, à madame de Vauteur, le comte, qui cherchait une approbation à tout prix.

—Je trouve, mon ami, que vous avez une idée extrêmement ingénieuse, répondit la douairière avec son fin et énigmatique sourire.

Ce fut madame de Lacourselle qui, sans en avoir été priée, fournit l'assentiment vainement quemandé.

—Quelle aimable pensée et quel bon projet ! fit-elle, Gisèle sera enchantée ; n'est-ce pas mignonne ?

—Attendez, ma mère, dit celle-ci un peu nerveuse, avant de vous réjouir pour moi, que nous sachions si je serai conviée à cette partie-là.

Madame d'Azas sentit la pointe.

—On l'organisera pour vous, Gisèle, fit-elle.

—Vraiment, ma cousine, tant de bonté me confond, répondit la jeune fille très gaîment ; alors je fais comme maman, je me réjouis tout de suite.

Lorsqu'on fut sorti de table, André s'approcha de Gisèle et, à demi-voix, lui dit :

—A ce déjeuner projeté, vous irez ?

—Oui, fit Gisèle : j'ai bon caractère, allez, le caractère d'un caniche à qui l'on refuse l'aile de poulet qu'il voit sur la table, qui fait un peu la grimace, mais qui, lorsqu'on lui jette l'os à ronger, se hâte de le saisir, et s'en va très content.

—Pauvre fille ! fit André, touché malgré lui de cette résignation joyeuse à une situation cruelle pour l'amour-propre.

—Bah ! répondit-elle, ne me plaignez pas, et surtout ne me louez pas ; si j'accepte tout cela, c'est avec la pensée que cela n'aura qu'un temps ; j'aurai ma revanche, une fois ou l'autre.

Comme chaque jour, à cette heure-là, on se sépara, chacun s'en fut de son côté, à ses affaires ou à ses distractions. Gisèle, qui s'amusait à pêcher à la ligne, emmena vers l'étang Suzanne, qui s'était prise pour

elle d'une passion subite ; madame de Lacourselle les accompagna, suivie de l'institutrice, avec laquelle, faute de mieux, elle se prit à causer. Pierre alla, avec son précepteur, acquitter un pensum récolté le matin même ; le comte monta chez lui.

André suivit Gisèle et Suzanne, et la comtesse resta seule au salon avec sa mère.

Renversé dans un fauteuil près de la fenêtre, elle regardait nonchalamment les promeneurs s'éloigner, tout en jouant distraitement avec les rubans de sa robe d'intérieur.

—Dites donc, ma mère, fit-elle tout à coup, que vous a semblé hier cette migraine d'André ?

—Un prétexte pour ne point aller à la Saultaie, répondit madame de Vauteur.

—Ou bien pour rester avec Gisèle et faire cause commune avec elle ? précisa la comtesse.

—Peut-être bien.

—Comment ! vous en admettez la possibilité aussi froidement ; je vous croyais, pour votre neveu, des projets ambitieux ?

—C'est-à-dire qu'il m'a demandé de l'aider dans les siens.

—Et c'est là où ils se bornent, à épouser cette petite Gisèle, qui est charmante, il est vrai, mais qui n'a pas un sou vaillant.

—Je crois qu'il n'y songe pas et qu'il vise plus haut.

—Pourtant, il lui fait la cour, voyons, cela crève les yeux.

—Si elle avait cinquante mille francs de rente, oui, on pourrait dire qu'il lui fait la cour ; mais dans sa situation actuelle, qu'il connaît, ce n'est même pas un flirt, rien que de la camaraderie.

—Qu'en savez-vous ?

—Ce qu'il m'a appris de ses intentions, et ce que Gisèle lui a dit des siennes, un jour, devant moi. Ils sont pauvres l'un et l'autre ; l'un et l'autre en souffrent secrètement, et demanderont au mariage la fortune, ils ne s'en cachent pas.

—Il serait raisonnable d'agir ainsi, fit madame d'Azas, mais auront-ils la sagesse de le faire ? Ils semblent peu sérieux. Enfin, il faut espérer que, si jamais ils avaient la folle idée de s'épouser, ma tante de Lacourselle, qui sait ce que c'est que la gêne et la privation, aurait l'énergie de s'opposer à cette union que, dans leurs positions, an-

noncerait de la démence; ce serait le mariage de la faim et de la soif!

—Hélas! oui, fit madame de Vauteur; mais, c'est dommage, car ils sont bien gentils tous deux et se conviendraient à merveille.

Par hasard, André, ayant oublié des hameçons, était revenu les chercher dans la véranda attenante au salon. Sa tante et sa cousine ne l'avaient ni vu ni entendu rentrer, et, sans le chercher ni le vouloir, il surprit presque toute leur conversation.

Elle l'amusa beaucoup; elle était vraiment bonne, le cousin d'Azas, de s'inquiéter de lui au point de s'occuper de son sort; mais elle était bien naïve aussi de croire comme qu'un homme comme lui se condamnerait de gaieté de coeur, et pour toute la vie à une pauvreté dont, après avoir connu autre chose, il en avait fait l'expérience.

Epouser Gisèle! il n'y pensait pas plus qu'elle n'y pensait elle-même! et c'était tout dire! Aussi se promit-il, pour la faire rire, de lui raconter tout ce qu'il avait entendu. Lorsqu'il revint auprès d'elle, elle était debout au bord de l'eau et Suzanne, à côté d'elle, tenait une longue canne à pêche.

—Arrivez, cousin André, lui cria de loin la fillette, j'ai failli prendre une carpe, le fil de mon hameçon s'est cassé et je l'ai perdu!

—En voilà de rechange, répondit le jeune homme, qui se mit en devoir de réparer le désastre, mais, dites un peu, Suzanne, votre carpe, c'était un goujon?

—Si l'on peut dire! répliqua l'enfant, un poisson gros comme ça! fit-elle montrant toute la longueur de son bras.

—C'était peut-être une anguille, dit Gisèle, riant; je ne crois pas qu'il y ait de carpes ici.

—Je vous demande pardon, reprit Suzanne, toute rouge de dépit d'avoir été contredite; hier encore papa disait au jeune duc de Manien que les pièces d'eau de Bloicy étaient fort poissonneuses, qu'il y avait des carpes superbes; et même le duc lui a répondu: "Vous n'avez rien à envier à Fontainebleau, alors."

Gisèle et André échangèrent un sourire; ils savaient que le comte aimait beaucoup à exalter le mérite de tout ce qui lui appartenait, à lui ou sa famille, et même, par-

fois, à l'exagérer, ce qui faisait un peu rire à ses dépens.

Ils continuèrent à pêcher; Suzanne, qui parlait et bougeait sans cesse, ne réussissait pas à attirer le moindre fretin. Découragée, elle s'en fut, de guerre lasse, s'asseoir auprès de madame de Lacourselle et de son institutrice qui, à quelques pas de là, travaillaient sous les grands arbres. Gisèle et André restèrent seuls sur le bord de l'eau.

—Savez-vous, dit le jeune officier, que je viens de me rendre coupable d'une grande et involontaire indiscretion?

—Comment cela?

Mot pour mot, il lui raconta ce qui s'était passé.

Cela fit beaucoup rire Gisèle, de son joli rire clair et gai. L'idée de la faim et de la soif l'amusa particulièrement.

—Je sais que cela se dit, fit-elle gaiement, mais je ne me vois pas bien représentant la maigre faim, pâle, décharnée, aux longues dents jaunes!

Et elle découvrait dans son sourire, qui creusait des fossettes au milieu de ses joues pleines et fraîches, les perles de sa bouche rose.

—Préférez-vous être la soif? lui dit André.

—Non, c'est plus masculin. La soif, c'est vous.

—Heureusement, ajouta-t-elle après un temps, que ma tante a rassuré Jeanne sur notre sort et nos intentions; sans cela, voyez quelle sottise situation nous feraient ses conjectures?

—Oui, répondit André, mais vous pouvez être tranquille avec la façon dont madame de Vauteur a répondu à sa fille, il n'y a plus d'équivoque possible.

Deux jours plus tard, tous les hôtes de Bloicy étaient réunis au salon: chacun relisait son courrier; madame d'Azas retournait d'une main nonchalante des échantillons qu'elle venait de recevoir et dans lesquels elle devait choisir sa toilette pour la noce de Marcelle de Chamade.

—Tu ne m'as pas l'air, lui dit sa mère, de faire tes préparatifs avec beaucoup d'entrain?

—Oh! je n'en ai pas le moindre, répondit la comtesse; c'est parce qu'il le faut, sans cela, je n'assisterais pas à cette cérémonie.

—Ma cousine n'aime pas les mariages faméliques, remarqua André, jetant à Gisèle un coup d'oeil d'intelligence.

—C'est très vrai, riposta madame d'Azas, mais comment le savez-vous?

—Par hasard, répondit-il évasivement, et je suis de votre avis.

A ce moment, la tête de M. d'Azas émergea de son "Figaro", qu'il lisait consciencieusement de la première ligne à la dernière.

—André, dit-il, ne devez-vous pas passer capitaine?

—J'en attends la nouvelle tous les jours.

—Eh bien! mon cher, j'ai le plaisir de vous l'apprendre, vous êtes nommé au 6e chasseurs, en garnison à Paris.

—Quelle veine! fit le jeune homme tout joyeux, prenant le journal des mains du comte.

Et, ayant vérifié son dire:

—C'est très exact, comment se fait-il que je n'en sois pas encore avisé? Sans doute parce qu'on ne sait où me trouver, depuis mon départ en permission. Qu'importe, la chose est certaine et m'est fort agréable, le 6e est un régiment très bien composé, j'y ai de bons amis, tenez, entre autres d'Ulis, le fiancé de votre cousine, mademoiselle Gisèle.

—Et puis Paris pour garnison, dit madame d'Azas, c'est charmant.

—Assurément, fit André.

—Recevez tous mes compliments pour votre nouveau grade, monsieur de Chateaublon, fit solennellement madame de Lacourselle.

—Mais c'est vrai, au fait, nous ne le congratulons pas ce capitaine, dit le comte d'Azas. Mon cher, fit-il, s'avançant près de lui et lui tendant la main, croyez à mes plus sincères félicitations.

—Moi de même, fit la comtesse, allongeant de loin ses doigts chargés de bagues étincelantes à André, qui se leva pour les prendre.

—Venez par ici, mon beau neveu, que je vous en dise autant, réclama, de son coin, madame de Vateur.

—Soyez tranquille, ma tante, je fais le tour du salon, répondit joyeusement André.

Arrivé devant Gisèle:

—Et vous, fit-il, vous ne me dites rien?

—Ingrat, répondit-elle en riant, m'accuser quand je me mets l'esprit à la torture pour vous tourner un joli compliment; je n'ai pas l'habitude d'improvisation de ce genre.

—Alors, je vous en fais grâce, répondit-il gaîment, et je vous tiens quitte pour la bonne intention.

Elle le remercia d'un signe de tête, et, comme il allait s'éloigner, le retint du regard.

—Nous nous verrons à Paris, j'espère?

André, qui n'y avait pas pensé, eut un sursaut.

—C'est vrai, fit-il tout épanoui, oh! sûrement.

—Vous n'y songiez pas, ce n'est point aimable!

—Excusez-moi, ne vous ayant rencontrée qu'ici, le fait que vous habitez Paris m'échappe un peu parfois; mais lorsque je vous y aurai revue, il n'en sera plus ainsi. Quand y retournerez-vous?

—D'ici un mois, sitôt le mariage de ma cousine Marcelle.

—J'y serai installé auparavant, et dès que je vous saurai là, ma première visite sera pour vous.

—Monsieur de Chateaublon, fit madame de Lacourselle, on me trouve tous les lundis de cinq à sept.

Et comme André s'inclinait:

—Bon! fit Gisèle à demi-voix, ça c'est le jour, la réception, la cérémonie, vous n'y manquerez pas, une fois de temps à autre, pour faire plaisir à maman; mais, pour moi, vous viendrez un moment en passant, dans notre intimité, le soir, l'après-midi, quand vous voudrez en souvenir de Bloicy et de notre alliance.

—De grand coeur, fit André, comptez-y.

VII

Quinze jours après, André quittait Bloicy; sa permission expirée, il allait entrer en possession de son nouveau grade, et s'installer dans sa nouvelle garnison. Il prit congé de sa tante et des d'Azas avec de chaleureuses promesses de revoir prochain et de relations fréquentes, puisque les circonstances le rapprochaient d'eux tous; mais l'"à bientôt" qu'il échangea avec Gisèle fut le souhait de réunion dont la réalisation lui tenait le plus au coeur. Elle lui

plaisait de plus en plus, la charmante fille, si spirituelle, si gaie, si originale; non qu'il ne lui trouvât que des qualités, mais elle avait tellement la franchise de ses défauts que cela les atténuait. Et ce qui le charmait plus que tout encore, c'était cette sympathie sans arrière-pensée qui les unissait. Il se trouvait, vis-à-vis de Gisèle, plus à l'aise qu'il ne l'avait jamais été avec aucune femme; affranchi de la préoccupation de lui plaire, ne cherchant pas à s'en faire aimer, il se montrait à elle absolument tel qu'il était, sans farder ses sentiments ni son être moral, avec la confiance et la liberté qu'il eût éprouvées en face d'un camarade. Mais il trouvait dans son commerce avec elle plus d'attraits qu'en une liaison d'homme, car elle y apportait toute la délicatesse ingénieuse de son sexe, toutes les finesses et les expansions charmantes des amitiés de femme. C'était pour André, une impression neuve et exquise de pénétrer cette âme chaste de jeune fille. Il avait justement conscience d'y lire à livre ouvert; très subtil quant aux impressions, il les sentait plus qu'il ne les raisonnait, et c'est ainsi qu'il jugeait, en toute vérité, que Gisèle agissait envers lui avec autant de simplicité et de détachement qu'il faisait à son endroit. Elle, non plus, ne cherchait pas à le subjuguier ni à se l'attacher, elle avait trouvé une agréable amitié, venant derrière une sympathie de premier abord, et elle avait tendu la main vers elle, heureuse d'un intimité dont étaient bannies les éternelles rivalités féminines, les secrètes jalousies, engendrant d'un côté la malveillance bien cachée, de l'autre la défiance non dissimulée, et elle s'abandonnait à son charme en toute sécurité.

Lorsque André arriva à Paris, ses premiers moments furent pour son installation, aussi bien au régiment que dans son modeste appartement de garçon, mais cela ne demanda que quelques jours. Les nombreuses distractions que la capitale, même en cette saison d'été, offre à tout homme jeune et aimant le plaisir, vinrent au devant de lui, mais il ne répondit pas à leur appel: sous sa frivolité, ce n'était pas un puritain, mais c'était un sage. Dans les heures inévitables de désespoir qui suivent toujours un changement de vie, d'habitudes ou de lieux, il se surprit, un jour, à passer rue de Fleurus pour voir, de

loin, l'appartement que Gisèle habitait. Il le reconnut aisément, au quatrième d'une grande maison qu'elle lui avait indiquée. Les fenêtres en étaient closes; cela ne lui causa aucun étonnement, mais éveilla en lui un léger regret. Lorsqu'elle seraient rouvertes, avec quel grand plaisir il viendrait, dans cet intérieur qui, avec Gisèle, ne pouvait manquer d'être charmant, passer ces soirées dont il ne savait que faire, n'aimant pas le café, guère le cercle, les théâtres étant fermés, et, du reste, inaccessibles d'une façon suivie à sa bourse toujours plate. Insensiblement, il prit le parti, après son dîner, d'aller presque chaque soir jusqu'au Luxembourg fumer un cigare; il passait par la rue de Fleurus et regardait instinctivement les fenêtres de Gisèle toujours fermées.

Un matin, au quartier, il entendit dire que le lieutenant d'Ulis s'était marié la veille; plusieurs de ses amis au régiment avaient assisté à la cérémonie et, en étant revenus, en parlaient à leurs camarades. Charmante, la mariée, une grande brune, mince, fine, distinguée; pas précisément jolie, si l'on veut: mais une grâce exquise dans sa longue robe blanche, puis si visiblement heureuse, si attachée à son fiancé!

—Un vrai mariage d'amour, conclut le capitaine Brivard, cela faisait du bien de voir leur bonheur. On a beau dire, on n'inventera jamais rien de mieux que cela.

—Vous devenez sentimental, mon capitaine, fit le vicomte de Cassepied, un sous-lieutenant tout frais émoulu de Saumur; moi, il y a quelque chose que j'ai en plus de plaisir à regarder que la félicité des époux, c'était la demoiselle d'honneur; était-elle assez jolie?

—Ça, c'était le clou de la fête, riposta un autre officier.

André s'était rapproché:

—Vous l'appellez, cette jeune fille? fit-il.

—Mademoiselle de Lacourselle, dit le sous-lieutenant; il n'y en a pas deux comme cela, à Paris, vous savez.

André souriait sous cape; sa première pensée avait été de celer sa connaissance avec sa petite amie, car il craignait qu'elle ne fût mal interprétée; puis, la réflexion vint lui démontrer que, comme elle ne pouvait manquer un jour ou l'autre d'être révélée, il était encore plus maladroit et périlleux d'en faire mystère.

—Je la connais, fit-il d'un ton qui affectait l'indifférence, c'est la nièce de ma tante de Vauteur, chez laquelle je l'ai rencontrée cet automne.

—Et vous en parlez avec ce calme? fit M. de Cassepied, c'est donc que les trois galons nuisent à l'enthousiasme!

—C'est-à-dire qu'ils révèlent un âge où l'on ne s'emballe plus comme au vôtre, fit André riant; je trouve mademoiselle de Lacourselle charmante, mais, c'est peut-être parce que je l'ai vue plus longtemps, et que la durée atténue les impressions, elle ne m'a pas donné le coup de foudre, comme à vous.

—Oh! Cassepied! firent les autres officiers en riant, il s'éprend de toutes les femmes qu'il voit!

L'arrivée du colonel les sépara, mais, tout en écoutant le rapport, André calcula que Gisèle lui avait dit qu'elle rentrerait à Paris sitôt après le mariage de sa cousine, et, le soir, il passa un peu plus tôt que de coutume, rue de Fleurus. Cette fois les persiennes étaient ouvertes, les fenêtres aussi, et il aperçut le bonnet blanc d'une bonne qui lui sembla raccrocher des tentures; il n'y put tenir et entra chez la concierge.

—Madame de Lacourselle? demanda-t-il.

—Madame de Lacourselle n'est pas rentrée, Monsieur, répondit la bonne femme, sa domestique est arrivée aujourd'hui, on l'attend demain.

Le lendemain, André se fit une raison pour ne pas passer rue de Fleurus; il n'aurait su résister au désir d'entrer; mais, le surlendemain, il fit toilette, et, à quatre heures, ayant gravi quatre étages dans un grand escalier un peu noir et sans tapis, il sonna à l'appartement des dames de Lacourselle.

Une jeune bonne, mise avec une simplicité très correcte, vint ouvrir.

—Madame de Lacourselle est sortie, monsieur, répondit-elle à sa question.

Un peu déçu, André chercha ses cartes, mais, par malice, il décrocha son sabre, qui, heurtant ses éperons, fit, en retombant à terre, un cliquetis formidable; car il s'était mis en uniforme pour le plaisir enfantin de se montrer à Gisèle sous un jour nouveau. Ce stratagème lui réussit: au bruit de ses armes une porte s'ouvrit et Gisèle passa sa tête riieuse et ébouriffée par l'entre-baille-

ment. Reconnaisant André, elle eut un cri de joie sincère, et, se montrant tout à fait, lui tendit les deux mains.

—Je m'en doutais, dit-elle, que c'était vous, les officiers sont rares, qui sonnent à notre porte. Heureusement que j'étais là! on vous renvoyait bel et bien. Céline, dit-elle à la domestique, regardez bien ce Monsieur, vous le recevrez toujours, toujours, vous m'entendez!

Et s'effaçant:

—Entrez, fit-elle, s'adressant à André, entrez maman va être furieuse, nous ne sommes pas en toilette, ni notre appartement non plus, mais ce n'est pas un mal que vous nous preniez ainsi sur le vif, cela rompra la glace et établira notre intimité pour toujours. On ne craindra pas de vous laisser voir, ce avec quoi vous aurez déjà fait connaissance.

Et elle introduisit André dans une pièce carrée, haute, mais obscure, avec sa seule fenêtre donnant sur une cour sombre, et dont l'ameublement disait assez clairement sa destination de salle à manger; puis, de là, elle le fit entrer dans un appartement, charmant, celui-là, qui faisait le coin de la rue de Fleurus et de la rue Madame, et acquérait une gaité extrême de ses trois fenêtres, disposées en rotonde, qui prenaient jour sur les deux rues.

André eut l'impression d'ensemble d'un mobilier peu luxueux, mais d'un goût parfait.

—Que c'est gentil ici! dit-il spontanément.

—Attendez, fit Gisèle, ce sera mieux dans quelques jours, quand j'aurai achevé de déballer mes bibelots, qu'à chaque absence je serre soigneusement, et repris mes plantes vertes à la bonne femme qui me les garde en pension. Asseyez-vous, je vais chercher maman.

Elle s'envola avec sa gaité et sa légèreté d'oiseau, et André, tout épanoui de la cordialité franche de cet accueil, accentuant encore cette note de camaraderie qui lui était aussi douce que précieuse, se mit à murmurer:

—Quelle charmante fille!

Elle revint peu après, riant.

—Chut! fit-elle, mettant un doigt sur ses lèvres; maman ne se décidera jamais à paraître devant vous en peignoir, ce serait, paraît-il, tout à fait incorrect, prenez donc

patience, elle passe une robe. Elle est déjà bien assez confuse que je me sois montrée faite de la sorte, ajouta-t-elle rajustant la ceinture qui unissait sa petite blouse de flanelle rose à une jupe grise un peu défraîchie. Mais bah! ce n'est pas ma toilette que vous venez voir, n'est-il pas vrai?

Et gaîment, elle se mit à babiller, racontant le mariage de sa cousine, ses impressions sur elle, sur son mari.

—Très gentil, vous savez, M. d'Ulis, tout à fait comme vous me l'avez dépeint, un vrai héros de roman. Quel dommage qu'il ait si peu de fortune! Car, enfin, comment vont-ils s'en tirer et ici, à Paris, où la vie est si difficile... Nous allons les voir à l'oeuvre... Dieu veuille qu'ils en viennent à bout!

Sur ces entrefaites, madame de Lacourselle entra, vêtue d'une robe noire fort élégante qu'André se rappela lui avoir vue à Bloicy.

—Mon cher Monsieur, fit-elle, s'avançant au devant du jeune homme et lui serrant la main avec une véritable effusion, que je suis charmée de vous voir, mais que je suis désolée de vous recevoir dans un taudis pareil, au milieu de ce désordre, de ces caisses que nous n'avons pas eu le temps de défaire, de ces housses que nous n'avons pas encore ôtées, de cette poussière, de ces araignées!

Et madame de Lacourselle, étendant les bras vers tous ces sujets de désolation qui n'existaient que dans son imagination, André ne put réprimer un sourire.

—Quelle opinion vous allez remporter de notre appartement, de notre intérieur, continua-t-elle, surtout le voyant si mal arrangé et revenant de Bloicy!... Voilà ce que c'est, voyez-vous, avec des ressources limitées, on rentre de voyage, on n'a pas sous la main une équipe de serviteurs pour faire disparaître les traces inévitables d'une absence un peu prolongée, et l'on offre aux yeux de ses visiteurs un spectacle comme celui-ci. Mais, revenez un peu plus tard, lundi par exemple, et nous tâcherons de vous faire oublier cette première et détestable impression, qui pourrait éloigner de notre demeure le cher neveu de ma soeur de Vauteur, ce dont nous ne nous consolerions pas.

Malgré le sourire que tout ce verbiage avait amené sur ses lèvres, André ne put s'empêcher de rendre justice au tact parfait

de la dernière allusion, et y répondit sérieusement.

—Je ne vois rien de tout ce que vous me dépeignez sous des couleurs si noires, madame, et rien de ce qui pourrait me retenir loin d'une maison où je reçois un accueil si cordial qu'il me rappelle celui de ma tante de Vauteur, à laquelle je le dois.

Gisèle eut sa lèvre relevée subitement en ce petit sourire de coin qui la faisait ressembler à sa spirituelle tante.

—C'est bien entendu, semblait-il dire, c'est le neveu de ma tante que nous accueillons.

Et ses jolis yeux doux et rieurs ajoutaient:

—Mais c'est aussi un charmant camarade que j'aime fort.

André pénétra parfaitement l'expression de sa physionomie si mobile et si parlante et, sans insister, se mit à causer avec son entrain accoutumé. Une heure passa vite et, lorsque la sonnerie d'un joli cartel Louis XV, appendu au mur, vint l'avertir qu'elle était écoulée, il eut un sursaut d'étonnement sincère et se leva.

—A lundi, n'oubliez pas, fit Gisèle, c'est le jour de maman et vous devez bien à son amour-propre cette réparation, après l'avoir surprise comme aujourd'hui!

—Oui, monsieur André, fit madame de Lacourselle, je tiens à réhabiliter à vos yeux le pauvre petit coin que nous habitons; seulement, je vous préviens que vous nous trouverez seules, sans doute, car nous n'aurons pas eu le temps de faire nos visites de retour et il n'y a presque personne à Paris encore.

—C'est évident, fit Gisèle, souriant à l'innocente manie de sa mère, ce ne sera pas encore complet, mais ce sera mieux; à lundi donc.

C'était deux jours à attendre; André n'eut garde de manquer au rendez-vous qui lui avait été donné; à vrai dire, ce fut surtout par condescendance qu'il s'y rendit, il ne se souciait qu'à demi, si madame de Lacourselle avait quelques visiteurs, de lui voir leur faire les honneurs de sa personne. Ce qu'il aimait et recherchait près d'elle, c'était surtout Gisèle, et il préférait trouver la jeune fille seule, qu'au milieu des banalités de ses relations.

Il se rendit pourtant de bonne grâce rue de Fleurus, d'abord parce qu'il avait ce

tour d'esprit heureux qui fait accepter allègrement les corvées qui vous réservent, pour plus tard, la compensation d'un plaisir, ensuite parce qu'il se fiait aux raisons que madame de Lacourselle lui avait données pour trouver son salon à peu près vide, sinon tout à fait.

Mais il avait compté sans les relations de ces dames, assez étendues pour qu'il y en ait en tout temps quelqu'une à Paris, et, déjà surpris lorsque, s'arrêtant à la porte du salon, il entendit le bruit de plusieurs voix, il le fut bien plus, quand étant ouverte, elle lui montra l'appartement plein de monde.

Gisèle n'avait pas trop dit à André en lui promettant mieux qu'à sa première visite; il n'eût su détailler ce qui était changé, mais il trouvait au salon un aspect plus élégant et toujours d'aussi bon goût. Des draperies de peluche de teintes diverses s'attachaient au mur et s'épinglaient de photographies, mille petits bibelots d'or ou de jolie fantaisie couraient sur la cheminée ou les tables, de grands rubans de couleur tranchée retenaient aux fauteuils des coussins ou des broderies originales, les dentelles des abat-jour surmontant les grandes lampes semblaient d'immenses et fantastiques fleurs écloses au milieu des magnifiques plantes vertes qui leur tenaient compagnie dans les encoignures. A un angle de la pièce était servie, très correctement, la table à thé, où bouillait le samovar d'argent. Debout, près d'elle, se tenait Gisèle, entourée de ses amies. Au bruit de la porte elle se retourna et, voyant André, eut toute la figure illuminée d'un clair et joyeux sourire. Elle continua pourtant à emplir ses tasses, et lorsque le jeune homme, après avoir salué sa mère, s'avança vers elle:

— Bonjour, lui dit-elle familièrement, vous arrivez à temps pour prendre le thé avec nous.

Et, dans sa simplicité accoutumée, elle lui désigna un escabeau près de la table et lui tendit une tasse.

— Comme cela, tout de suite? fit-il gaiement.

— Tout de suite, le thé est chaud, profitez-en, il paraît qu'il fait un vilain brouillard désagréable qui sent l'hiver.

Et ainsi, sans toutes les ennuyeuses présentations qu'il redoutait, André se trouva, grâce au tact de Gisèle, de plain-pied au

milieu du petit groupe joyeux qui s'était formé autour d'elle, dans ce coin du salon, et entraîné dans une conversation très gaie dont il fit bientôt presque tous les frais. Il y avait là trois jeunes femmes et jeunes filles et deux jeunes gens; Gisèle semblait plus à l'aise avec les derniers qu'avec les premières; son absence de toute pose et de toute prétention l'exemptait de tout embarras. André remarqua, avec un désappointement secret et inexplicable, que, si les jeunes gens présents avaient avec Gisèle une toute autre attitude que la sienne, l'accablant de compliments plus ou moins discrets, elle gardait avec eux ses allures à la fois modestes et libres, dont l'illusion lui était venue un moment d'avoir le privilège.

Mais cette impression dura peu, et il s'abandonna au charme de cet intérieur hospitalier. Gisèle, chez elle, au premier rang, lui semblait encore plus charmante qu'à Bloicy, car elle était plus en lumière, et bien de celles qui n'ont à craindre le plein jour, ni au physique, ni au moral. Ses amies plurent aussi à André: c'étaient des Parisiennes pur sang, et il y en a peu qui ne soient, par quelque côté, séduisantes.

Madame de Lacourselle elle-même, qui n'amusait pas toujours André, trouva grâce; elle avait su, très adroitement, par quelques mots, le poser chez elle de façon à ce que sa présence n'y amenât aucune équivoque, et André lui savait gré de lui avoir fait, ainsi, une situation franche et nette.

Elle rayonnait, devant son salon plein de monde, sa fille en beauté et en valeur; il était aisé de voir qu'elle était contente de prendre dans l'esprit d'André une revanche sur la position effacée qu'elle avait chez madame de Vauteur et qui, si elle la subissait avec une bonne grâce qui était une habileté suprême, ne lui en était pas moins pénible. Elle-même était tout autre, avait une autorité dans le ton et le jugement, une assurance calme qu'André ne lui connaissait pas et qui, loin de la légère affectation habituelle, la transformait à son avantage.

Le jeune homme, le remarquant, admirait la force de volonté de cette femme qui savait à l'occasion imposer silence à tous ses griefs et à tous ses sentiments, dans la poursuite de l'unique but de sa vie: le bonheur de sa fille.

Au bout d'une demi-heure, il jugea convenable de prendre congé; il retourna vers Gisèle, maintenant seule, debout, près de la table à thé que tout le monde avait quittée; les jeunes gens sortaient en ce moment du salon et, presque bas, André demanda à la jeune fille:

—Votre millionnaire en est-il?

—Hélas non! fit-elle d'un petit ton piteux très amusant.

—Et la mienne! continua André, lui désignant les jeunes filles qui s'étaient rapprochées de leurs mères et de madame de Lacourselle.

—Pas davantage!

Puis, tendant la main à André, la gâtée de la jeune fille reprenant le dessus:

—Patience, fit-elle dans un sourire, ils viendront!

VIII

L'intimité d'André et des dames Lacourselle ne fit qu'augmenter avec le temps. Ils profitaient, aussi bien les uns que l'autre, de toutes les circonstances qui pouvaient les rapprocher; et le jeune officier devint le commensal assidu de la rue de Fleurus.

Gisèle l'y voyait toujours venir avec le même innocent plaisir. Le sentiment de madame de Lacourselle, à son endroit, était plus compliqué. Elle était flattée de l'attrait qui l'attirait chez elle; tout en se rendant compte que le principal était sa gentille Gisèle, elle avait conscience que le charme de son intérieur familial et de son accueil, d'une cordialité toujours égale, y entraient pour quelque chose, et cela lui était agréable. Il lui plaisait aussi d'avoir, dans son salon, à son jour, ce beau garçon décoratif, car il l'était, avec sa fière mine, son vieux nom et son esprit très moderne; il lui faisait honneur, devant ses relations. Et, en dehors de tout cela, et de toute considération mondaine, André lui était sympathique, et elle lui savait gré des bons moments que sa gâtée faisait passer à Gisèle. Le revers de la médaille—sa prudence maternelle le lui montrait—c'était le risque, presque inévitable, qu'il y a à laisser vivre dans une intimité, qu'on a beau décorer du nom de fraternelle, deux jeunes gens qui ne sont pas destinés l'un à l'autre, et ce point était gros de plusieurs périls. Le premier, le plus grave, madame de Lacour-

selle le jugeait formellement écarté par l'éducation qu'elle avait donnée à Gisèle: il n'y avait pas de danger que sa fille, très sérieuse sous son apparence de légèreté, s'éprit d'un garçon sans fortune, et Gisèle l'avait bien rassurée sur ce sujet.

Qu'André fût aussi invulnérable, madame de Lacourselle avait trop foi dans les charmes de sa fille pour l'admettre sans restriction: pourtant, il avait fait une profession de foi si nette, qu'il était inadmissible qu'il se permit un jour de l'aimer. et madame de Lacourselle croyait absolument à la puissance de la volonté sur les sentiments. Très positive, elle n'admettait pas la passion involontaire et n'y ajoutait pas foi; elle ne redoutait donc rien de fâcheux pour André lui-même de son amitié avec sa fille. Restait l'impression que pouvait produire leur liaison. Cela l'inquiétait davantage, mais elle avait pris ses mesures pour qu'elle fût bonne. A toutes ses connaissances, elle parlait de M. de Chateaublon, le neveu de sa soeur de Vauteur, un bien charmant garçon, mais tout à fait sans fortune; elle l'avait connu à Bloicy, et, comme sa belle-soeur le lui avait recommandé, elle le recevait souvent. Aux plus intimes, elle ajoutait confidentiellement: "Vous ne lui connaissiez pas une femme? ma belle-soeur voudrait le marier et m'a priée de m'en occuper; il lui faut un millionnaire, par exemple.

Ces précautions laissaient absolument hors soupçons cette intimité qui, sans renseignements préalables, eût pu paraître singulière; et son ton même, qui était toujours celui d'une franche camaraderie, corroborait trop bien le dire de madame de Lacourselle pour qu'on pensât le mettre en doute.

André venait au vu et au su de tout le monde deux ou trois fois la semaine dans la maison, sans que l'on songeât à s'en étonner. Il était assidu au jour, mais, réalisant le rêve de son arrivée à Paris, bien souvent, le soir, il arrivait, sans être attendu, pour causer une heure ou deux sous la lampe où travaillaient Gisèle et sa mère, tout heureux de cette image d'une vie de famille qu'il ne connaissait plus.

Un jour de novembre, vers quatre heures, il entra en passant.

—Mademoiselle Gisèle, dit-il, je viens tout exprès pour vous annoncer une nou-

velle, une bonne, celle de l'arrivée de votre cousine; j'ai aperçu d'Ulis ce matin au quartier.

—Ah! tant mieux, fit Gisèle, sincèrement contente, nous allons la voir tout prochainement, alors.

—Oh! prochainement, dit sa mère, tu oublies, mon enfant, ses nouveaux devoirs; il va falloir qu'elle s'installe, et, avec l'extrême modicité des ressources que nous lui connaissons, ce sera long et difficile, elle n'est pas là de faire des visites!

—Des visites de cérémonie, peut-être, fit Gisèle; mais elle trouvera toujours un moment pour venir jusqu'ici, nous sommes trop liées pour qu'elle me néglige, et elle est aussi trop affectueuse pour le faire.

Et, de fait, comme si, de suite, les événements eussent voulu donner raison à Gisèle, le timbre de la porte d'entrée retentit. A travers les cloisons minces, on entendit le colloque animé de la bonne avec une personne qui voulait être reçue à tout prix; elle y parvint, car, peu après, une grande jeune femme, très distinguée d'aspect, malgré la simplicité extrême de sa toilette, entra, suivie d'un homme qu'André reconnut justement pour son camarade d'Ulis.

Elle s'approcha de madame de Lacourselle, et, avec une amabilité parfaite:

—Ma tante, fit-elle, j'ai forcé la consigne; pardonnez-moi, je sais que je suis dans mon tort et que ce n'est pas votre jour, mais, arrivée d'avant-hier, et dans l'impossibilité de faire déjà mes visites officielles, j'ai voulu au moins, ne pas tarder à venir vous embrasser ainsi que Gisèle.

André la considérait attentivement et la trouvait charmante; moins séduisante que Gisèle, mais tout enveloppée d'une grâce douce et pénétrante. Elle n'était pas jolie à proprement parler, mais ses yeux bruns, splendides, attiraient tellement le regard qu'ils ne laissaient pas le temps de voir autre chose dans son visage, ni de constater les imperfections des traits un peu irréguliers. Elle avait surtout ce je ne sais quoi des femmes de race qui, fussent-elles vêtues d'indienne, les ferait toujours deviner.

Elle resta peu de temps, causa agréablement avec une simplicité qui plut infiniment à André. Pour lui-même, qu'elle ne connaissait pas, elle trouva quelques mots aimables.

—J'espère que vous viendrez me voir, monsieur, dit-elle; d'ici à quelques jours j'aurai une chaise à vous offrir; pour un fauteuil il faudra sans doute attendre encore un peu, car nous ne nous installerons que petit à petit, mais j'aime à croire que cela ne vous effraiera pas.

—Eh bien, fit à André, Gisèle, venant de reconduire sa cousine, comment la trouvez-vous?

—Charmante.

—N'est-ce pas? M. d'Ulis m'a encore fait meilleure impression que le jour de son mariage; il est décidément très bien.

—Et ils ont l'air bien heureux! remarqua André.

—Oui! riposta vivement la prudente madame de Lacourselle, avec un soupir très bruyant; pauvres enfants! puisse ce bonheur leur durer, il résiste rarement aux difficultés de la vie, et leur avenir m'effraie.

Le silence de Gisèle, peut-être un peu troublée par cette vision de jeune amour, ne paraissant pas suffisamment approuvateur à sa mère, celle-ci reprit:

—As-tu remarqué: elle avait sa robe bleue de l'an dernier, elle est bien démodée, surtout pour Paris.

L'hiver s'avancait et les jours froids ramenaient au fur et à mesure tous les transfuges de l'été; l'époque où madame de Vauteur réintégrait son joli appartement du boulevard Saint-Germain était arrivée et mesdames de Lacourselle attendaient, à chaque instant, la nouvelle de son retour. Elle n'était jamais pressée de les en aviser; ne sympathisant pas avec sa belle-soeur, elle la voyait le moins possible, tout en surveillant les convenances. Ce fut donc pour obéir à celles-ci qu'un lundi, elle vint rue de Fleurus. Elle ne rechigna pas devant les quatre étages, elle était trop femme d'esprit pour perdre, par la mauvaise humeur, le bénéfice des corvées qu'elle s'imposait; elle arriva donc, avec son plus aimable sourire, au milieu du groupe toujours assez compact qui emplissait le salon de madame de Lacourselle de cinq à sept.

Par une chance dont la mère de Gisèle bénit la Providence, il y avait justement là quelques-unes des propres relations de madame de Vauteur, qui, ayant connu, chez elle, sa belle-soeur et sa nièce, s'étaient mises à les fréquenter. Cela ne déplut pas à la spirituelle douairière; elle aimait, ainsi

qu'elle le dit, à se trouver en pays de connaissance. Madame de Lacourselle, très touchée de sa démarche, car elle n'en faisait pas de semblable chaque année, ne manqua pas de l'en remercier avec son tour d'esprit accoutumé.

—Que je vous suis reconnaissante, ma chère Léonie, lui dit-elle, de n'avoir pas reculé devant mon vilain escalier et que j'en suis heureuse aussi ; cela me prouve que vous êtes mieux portante cet hiver que le précédent, où vous n'osiez pas l'affronter.

—C'est vrai, fit la douairière, dont la lèvre se releva de coin, je suis plus vaillante cette année.

Puis elle se tut, attendant sa revanche.

Elle ne tarda pas à la prendre. Le groupe des visiteurs s'étant fort éclairci, madame de Vauteur profita d'une interruption de la conversation pour dire à sa belle-soeur :

—Et mon neveu, vous le voyez beaucoup ? Il m'a dit que vous aviez bien voulu l'accueillir avec une affabilité dont je tiens à vous remercier. Vous avez été très aimable de faire un peu la tante avec lui et de me remplacer jusqu'à mon retour.

—Je n'y ai pas eu grand mérite, Léonie, répondit avec un calme admirable madame de Lacourselle, votre neveu est charmant, et les occasions que j'ai de vous être agréable sont toujours trop rares à mon gré.

Gisèle ne répondit pas, mais rougit très fort ; une pensée lui traversa l'esprit, qui l'attrista : maintenant que sa tante était là, allait-on donc voir André moins souvent ?

Elle ne tarda pas à être fixée sur ce point. Le lendemain de la visite de la douairière, le jeune officier vint pendant la soirée.

—Eh bien, dit-il, notre belle-tante est revenue.

—Nous le savons, dit Gisèle ; hier elle nous a honorés d'une visite.

—Et moi, avant-hier, elle m'a fait dire d'aller dîner avec elle.

—Vous devez être charmé de son retour, monsieur André, demanda insidieusement madame de Lacourselle, car voilà, pour vous, ouverte une maison très agréable où, sans doute, vous irez souvent.

—Ce plaisir est déjà réglé, madame ; ma tante, vous le savez, est une personne très

ordonnée, en ses manifestations amicales comme en toutes choses. Il est convenu entre nous qu'une fois la semaine mon couvert sera mis chez elle, le jeudi, jour des d'Azas, qui y dînent aussi hebdomadairement. Entre nous, j'eusse peut-être choisi une autre date, car je préfère encore ma tante à sa fille, mais le moyen de dire cela ! Et, du reste, madame de Vauteur m'a prévenu qu'elle ne me promettait pas ma cousine pour chaque semaine, car, mais elle a ajouté, avec sa gracieuseté habituelle, qu'elle tâcherait, les jours de défection, de me procurer quelque compensation.

—Qui sera ? dit Gisèle.

—Vous, je suppose.

—Ah ! bien, oui ! dit la jeune fille, très ironique.

—Nous ne mangeons pas souvent chez ma belle-soeur, rectifia vivement madame de Lacourselle ; notre position et ses habitudes ne nous permettant pas de la recevoir fréquemment, nous ne pourrions accepter des invitations répétées.

—Dont elle nous fait grâce, du reste, fit Gisèle toujours un peu montée. Quant à ma cousine d'Azas, elle pousse la condescendance jusqu'à nous engager une fois par an !

—Ma tante m'a annoncé que je serai aussi des "lundis" de la comtesse ; il paraît qu'elle reçoit à dîner ce jour-là ; en voilà une faveur !

—Décidément, fit Gisèle un peu amère, vous êtes tout à fait bien en cour, un jour chez les d'Azas, un autre chez madame de Vauteur, vous n'aurez bientôt plus, avec les connaissances que cela vous amènera, une sorée à vous.

—Tant mieux, fit l'officier ; après sept heures du soir j'ai horreur de mon chez moi, et les veillées solitaires, dans cet appartement exigu, me sont insupportables.

—Tant mieux, répéta Gisèle, laissant pénétrer sa pensée intime, pas pour nous, qui ne nous verrons plus...

—Vous croyez ? fit André, la regardant bien en face.

Gisèle soutint ce regard ; elle ne baissait guère les yeux, n'ayant jamais rien à cacher, sous ses longues paupières, de l'âme limpide qu'ils reflétaient.

—Je le crains, répondit-elle sincèrement.

Il sourit.

—Vous avez tort, dit-il simplement.

Et bien vite, madame de Lacourselle, ayant laissé rouler son peloton de laine dans les jambes d'André, le pria de le lui ramasser, peut-être pour changer de sujet.

Au lieu d'éloigner André de Chateaublon des dames de Lacourselle, le retour à Paris de madame de Vauteur leur amena de nouvelles occasions de se retrouver. D'ordinaire, la douairière voyait peu sa belle-soeur et sa nièce, mais cette année, elles lui avaient laissé, de leur séjour à Bloicy une impression tout à fait favorable. Fallait-il l'attribuer à la gentillesse croissante de Gisèle qui, comme un bouton de rose auquel chaque midi apporte une nouvelle splendeur en le faisant épanouir, gagnait chaque année; ou bien madame de Vauteur, s'accoutumant à madame de Lacourselle, rendait-elle justice à ses très réelles qualités? Il eût été difficile de le savoir, l'esprit de la jolie douairière était comme son coeur, très fermé aux indiscrets. En tout cas, elle se laissait aller au penchant qui l'entraînait rue de Fleurus, y était retournée une seconde fois et, lorsque Gisèle et sa mère étaient venues, très correctement, lui rendre sa visite, sans l'empressement exagéré qui eût nui à leur dignité, elle les avait engagées à revenir souvent, sans compter avec ses vieilles jambes.

Lorsque le jour de l'an approcha, elle s'avisa que c'était une date de réunion de famille et résolut d'en profiter pour grouper autour d'elle tout ce qu'elle comptait de proches parents à Paris. Les d'Azas, André, les Lacourselle, le petit ménage d'Ulis. Tout le monde accepta, et le 1er janvier, à sept heures, la douairière, vêtue d'une robe noire, mais l'ayant égayée d'une grande mantille de blonde blanche, artistement nouée, que retenait sur sa poitrine un bouquet de violettes, attendait ses hôtes, les pieds sur les chenets, dans son petit salon, car il était convenu que la réunion serait tout intime.

André arriva le premier.

—Ça, c'est gentil, lui dit sa tante, d'autant plus qu'il ne tenait qu'à moi de vous voir déjà aujourd'hui. Je vous remercie d'être venu me demander ce matin, je n'ai pas pu vous recevoir mais votre démarche m'a beaucoup touchée, mon cher enfant.

Et ce disant, la douairière avait une nuance de mélancolie qui ne lui était pas accoutumée.

—C'était bien naturel, ma tante, que je vinsse vous souhaiter une bonne année, fit André, à qui elle n'avait pas échappé.

—Eh! reprit madame de Vauteur toujours dominée par le même sentiment, naturel? cela dépend des idées et des personnes. Na nièce de Lacourselle est venue tantôt, les d'Ulis ont déposé des cartes ce matin; quant à ma fille, le croiriez-vous, André, je ne l'ai pas encore embrassée aujourd'hui?. Et pourtant, elle n'est ni malade, ni retenue chez elle; vous avez vu ce beau temps? Son coupé, j'en suis certaine, a été attelé toute la journée, eh bien! elle n'a pas trouvé le temps de venir jusque chez sa mère. Ce matin elle m'a envoyé ses enfants, avec un petit mot pour s'excuser une journée très chargée la faisait remettre à l'heure du dîner le plaisir de m'offrir ses souhaits... Je ne sais pas si c'est que je vieilliss, que je m'amolliss le coeur, mais cela m'a été très sensible. Nous ne sommes pas très tendres, chez nous, vous avez dû vous en apercevoir déjà; j'ai toujours trouvé que cela valait mieux ainsi. Mais, si c'est bien moi qui ai donné ces leçons à ma fille, vraiment elle en a trop profité!...

André se tut, fort embarrassé; il ne trouvait rien à répondre à cette amertume très justifiée. Lui, non plus, n'était pas très "tendre" et par principe n'eût pas voulu le devenir; mais, néanmoins, il se rappelait le passé, et qu'étant à même de voir sa mère, rien de ce monde ne l'eût empêché de lui porter, à elle la première, ses souhaits de nouvel an.

—Ah! continua la douairière, laissée par son silence à sa première impression et s'y abandonnant, c'est là le monde, la grande vie, tout ce qui fait l'envie des humbles de la terre; et, pourtant, doivent-ils le convoiter? cela nous prend nos maris, nos enfants, gâte leur coeur, le nôtre, met au second plan les affections, les sentiments de famille; le premier est réservé à la parade. Oui, la parade, le mot est dur et vous fait sursauter, André, de quel autre pourtant nommerai-je ce besoin de paraître, de briller, qui tient toute la haute société moderne? La vie mondaine n'est-elle pas comme ces baraques de champs de foire, sur les tréteaux desquelles les pitres étalent des

costumes pailletés, étincelants, annonçant, à grand renfort de grosse caisse, les merveilles qu'on admire à l'intérieur. et la foule les croit sur parole; sauf le petit nombre qui pénètre dans la baraque, ceux-là peuvent juger que le dedans ne répond point au dehors.

Et comme André, de plus en plus étonné, souriait à cette boutade:

—Allons! fit madame de Vauteur s'en apercevant et reprenant possession d'elle-même, je "m'emballe" n'est-ce pas, mon enfant? Ce n'est plus de mon âge, mais c'en est tout à fait de bouder son siècle et d'en dire du mal. Oubliez ma maussaderie, rancune de vieille femme délaissée! dans une demi-heure ma fille sera ici, avec son mari, elle m'embrassera tendrement et mon "nuage" s'envolera en fumée. Tenez, allez plutôt dans ce coin, là-bas, chercher les étrennes qu'en ma qualité de tante je puis vous offrir; elles ne sont pas déterminées, et vous me le pardonnerez, je n'ai su que choisir et j'ai pensé que vous le feriez mieux que moi, aidé par ce petit billet.

André se confondait en remerciements, lorsqu'on annonça coup sur coup les d'Ulis et les dames de Lacourselle.

Les deux cousines, quoique différemment, étaient charmantes: Gisèle, plus élégante dans sa simplicité, avec sa petite robe de laine blanche; Marcelle, parée de sa grâce exquise et des reflets de son bonheur. Toutes deux, elles firent à leur tante les démonstrations les plus affectueuses, mais celle-ci, tout en témoignant y être sensible, regardait souvent la pendule.

Sept heures et demie sonnaient.

—Jeanne est bien en retard, soupira madame de Vauteur.

Comme si elle avait pu entendre ce reproche, la comtesse d'Azas entra presque au même instant. Déjà au milieu du petit salon, la lourde traîne de sa robe de velours rubis s'embarrassait encore dans la porte; elle était en grande toilette, des dentelles splendides s'enroulaient à son corsage, des étoiles de brillants étincelants dans ses cheveux et une rivière de gros diamants enserrait son cou. Malgré tout l'éclat de cette parure, un cercle bleuâtre entourait ses paupières rougies, que la poudre n'avait pu atteindre, et le pli retombant et amer de ses lèvres minces prouvait que le cœur de

la comtesse n'était pas, sans doute, aussi en fête que sa robe.

Elle s'avança vers sa mère et très froidement lui tendit la main.

—Je vous offre tous mes souhaits, lui dit-elle; j'espère que vous m'avez pardonnée de ne pas vous les avoir apportés plus tôt, je vous l'ai écrit, une journée si occupée! Je n'en puis plus!

Et, après avoir serré la main à madame de Lacourselle, à Marcelle d'Ulis et à Gisèle, madame d'Azas, d'un air lassé, se laissa retomber sur un fauteuil.

—Tu as cependant eu la force de faire cette belle toilette, ma chère fille, reprit madame de Vauteur, qui avait l'œil brillant d'une larme, et le sourire de l'ironie aux lèvres, trop belle assurément pour notre intime petite réunion.

—Mon Dieu, ma mère, reprit madame d'Azas un peu embarrassée, je vous avouerai que ce n'est point à votre seule intention que je l'ai faite, j'ai promis.—je n'ai pu faire autrement—d'aller un instant ce soir chez la princesse de Déon...

—Vraiment, fit madame de Vauteur, tout à fait sarcastique cette fois; eh bien, ce n'est pas une métaphore de dire que tu ne t'appartiens pas, ma fille, puisque, dans tout ton jour de l'an, tu ne trouves à donner à ta mère que l'heure de ton dîner, sans plus... Mais je ne veux pas te mettre en retard; dès que ton mari sera là, on servira, afin que tu puisses reprendre ta liberté.

—Ne comptez pas sur René, ma mère, repartit la comtesse, cachant son embarras dans un air un peu arrogant, il m'a fait dire tout à l'heure qu'il dînait à son cercle, j'espère qu'il a eu, envers vous, la même prévenance?

—Non, ma chère, non, et je l'attendais; mais il paraît qu'au premier de l'an, il faut compter sur des surprises, fit la douairière avec son sourire mauvais, allongeant la main pour appuyer sur le bouton d'une sonnerie électrique.

—C'est impardonnable, fit la comtesse, enchantée de pouvoir déverser sur quelqu'un sa mauvaise humeur; moi-même je comptais sur lui et c'est un petit bleu qui m'a prévenue, il y a une heure, que c'était à tort.

—En résumé, ma chère, tu n'es pas mieux traitée que moi, riposta la douairière; je sais bien que René n'est pas du

tout bourgeois, mais, enfin, ne pas trouver le temps, un jour de l'an, de dîner avec sa femme et ses enfants, c'est au moins aussi mal que de faire faux bond à sa belle-mère, sans l'en avertir... N'en parlons plus ; monsieur d'Ulis, donnez-moi le bras pour aller à table.

IX

Des relations très suivies s'étaient établies, la première visite échangée, entre les d'Ulis et les de Lacourselle. Gisèle aimait sa cousine, qui le lui rendait bien, et le charme de ce petit nid de bonheur, tout modeste, mais tout gracieux, opérant sur elle, elle allait très souvent et très volontiers chez la jeune mariée. Elle y rencontrait quelquefois André, dont la vieille amitié pour Georges d'Ulis s'était ranimée dans les occasions de rapprochement qui leur avaient été données et à laquelle madame d'Ulis, par son affabilité et sa grâce aimable, ajoutait un attrait de plus. André plaisait à Marcelle, comme du reste, à toutes les femmes, mais elle lui témoignait, malgré sa jeunesse, une sympathie de grande soeur, qu'autorisait sa gravité naturelle et souriante. Elle lui avait inspiré une confiance qui l'étonnait lui-même, il se surprénait parfois à lui raconter ses rêves, ses projets et, surtout, à lui laisser voir ce petit coin de son cœur un peu sentimental et très sensible, qu'il cachait soigneusement, en étant honteux, rêvant de l'étouffer, et qu'elle avait deviné, pourtant, sous ses ironies, ses ambitions et ses légèretés.

Rien ne dispose à l'expansion comme la vue du bonheur, et les d'Ulis en offraient la parfaite image. André ne se cachait pas pour les envier tout haut.

—Etes-vous heureux ! leur disait-il parfois lorsque, seul avec eux, il surprénait quelque témoignage de leur mutuelle affection.

—Il ne tient qu'à vous de l'être autant, lui répondait Marcelle ; faites taire votre ambition, laissez parler votre cœur, attachez-vous à quelque pure jeune fille, dans votre position, digne de porter votre nom ; l'aimant, il vous sera facile de vous en faire aimer à votre tour et vous serez comme nous.

—Non, disait André, ce n'est pas possible ne me suffirait pas ; j'envie,

non seulement votre bonheur, mais votre sagesse de ne l'avoir placé que dans un amour partagé.

Et bien qu'il se montra dédaigneux de ce bonheur-là, il revenait jouir de son spectacle. Une sorte d'évolution se faisait en son esprit : il avait toujours considéré comme des insensés ceux qui, dans la vie, font au sentiment la plus large, et voilà qu'il avait devant lui deux êtres dont la félicité parfaite semblait prouver qu'ils avaient choisi la meilleure part. Cela bouleversait ses idées. Il les rencontrait, parfois, revenant chez eux, bras dessus, bras dessous, par des temps atroces, pour économiser une voiture, et si gais, si heureux, qu'ils ne semblaient pas remarquer la pluie qui dégouttait de leur parapluie et de leurs imperméables. Il voyait à Marcelle une robe, toujours la même, et lui, qui accordait pourtant une certaine valeur à l'élégance des femmes, ne l'en trouvait pas moins charmante... Quelquefois, le soir, sous la lampe, elle travaillait, raccommoquant ses affaires, et, certes, elle avait l'esprit aussi ouvert, agréable, aussi présent à la conversation, que si, nonchalamment, elle avait brodé quelque inutilité. Un soir, même, ils avaient bien ri, elle avait entrepris de se faire un chapeau ; elle avait vu un modèle au Bon Marché, y avait acheté des fournitures pareilles, et elle s'essayait à le copier, de mémoire. Son mari, sous prétexte de rajeunir ses souvenirs, les embrouillait.

—Je vous assure, Marcelle, que l'oiseau était à droite.

—A droite ! mais c'est impossible, mon ami.

Et après discussion, il était décidé qu'André irait au Bon Marché voir le chapeau pour les départager.

Comme des enfants heureux qu'ils étaient, ils s'amusaient de ces riens.

André dînait assez souvent chez eux. La fortune du pot, disait Georges. Le jeune lieutenant se rappelait souvent, devant la petite table modestement, mais correctement servie, les sarcasmes de Gisèle à propos du bouilli qué, dans sa pensée, elle attribuait comme unique menu à sa cousine. Et il se disait, avec une certitude qui l'éloignait un peu de la jeune fille, qu'elle, à coup sûr, n'eût pas eu le savoir-faire de madame d'Ulis, et que sa mère, l'élevant dans le but d'un mariage riche, avait peut-

être bien fait ta route sur le chemin du bonheur. Les d'Ulis n'avaient qu'une bonne, et par eux, André connut tout le charme, qu'il ignorait, des intérieurs très simples où, parfois, la maîtresse de maison met elle-même la main à la pâte. Il était de temps en temps convié à goûter un plat que madame d'Ulis enseignait à sa cuisinière, et quelle fête des yeux c'était de la voir revenir de la cuisine, un instant avant le dîner, toujours fraîche et propre, les mains blanches et nettes comme de coutume, ayant dépouillé le gracieux tablier rose avec lequel elle se laissait parfois surprendre, et qu'elle appelait son tablier de ménage.

—C'est fait, disait-elle gentiment, sans ostentation d'aucune sorte; j'espère que ce sera bon.

Puis elle prenait le bras d'André pour passer dans la salle à manger, et là, causait gaîment et très intelligemment, comme toujours, bien loin de toute préoccupation "pot au feu".

André l'admirait sincèrement.

Pourtant, elle n'avait pas détruit ses anciennes préventions, et, lorsqu'il voyait Georges d'Ulis absolument heureux, il se disait à part lui, se mettant à sa place:

"Ce n'est que pour un temps; lorsque le rayon de la lune de miel ne viendra plus dorer toutes ces petites difficultés, ils en souffriront sans doute."

Malgré lui, et absolument sans s'en rendre compte, au fur et à mesure qu'il voyait Marcelle, si charmante, si satisfaite du peu que lui accordait la vie, au point de vue des jouissances matérielles, il en voulait à Gisèle de ses ambitions, qui, à présent, lorsqu'il la comparait à sa cousine, lui semblaient démesurées.

Il allait pourtant toujours aussi régulièrement chez les dames de Lacourselle, les voyait encore plus souvent que naguère, puisqu'il les rencontrait parfois chez madame de Vauteur et très fréquemment chez les d'Ulis; il avait toujours autant de plaisir à causer avec Gisèle, mais ne l'approuvait plus en toutes choses, comme auparavant.

Un soir, il se trouvait chez les d'Ulis avec les Lacourselle, ces dames travaillaient autour de la table, et Marcelle se faisait aider des conseils de Gisèle pour un corsage qu'elle arrangeait.

—Alors, la dentelle comme ceci, dis, Gisèle? demanda la jeune femme.

—Mais non, fit la jeune fille, de l'autre sens, retombante; à quoi penses-tu donc?

—Vous êtes très experte, mademoiselle Gisèle, fit André, s'approchant.

—Je crois bien, répondit Marcelle pour elle, elle a un goût parfait.

—Il me manque la manière de m'en servir, en tout cas, répliqua la jeune fille; je voudrais bien être aussi adroite que toi.

—À quoi cela te serait-il utile dans l'avenir? riposta madame d'Ulis en riant; puisque tu te destines à la position de millionnaire, tu n'auras pas besoin, comme moi, de faire des chapeaux et de retaper des corsages.

—C'est vrai, fit Gisèle, avec son invariable bonne humeur; mais, en l'attendant, cette position, ton savoir-faire me serait bien utile, d'autant qu'elle est, je te l'avoue, difficile et longue à trouver: les jours passent, et, comme soeur Anne, je ne vois rien venir.

—Es-tu donc si pressée? demanda Marcelle.

—Eh mais, assez, dit Gisèle, car cela me tirerait d'une perplexité, grande, j'en conviens. Trouver ou ne trouver pas, c'est là un problème très grave pour moi.

—Gisèle! Gisèle! interrompit madame de Lacourselle, qui n'aimait pas beaucoup ces professions de foi.

—Bah! fit la jeune fille: en famille, et intimes comme nous le sommes, on peut bien laisser voir le fond de son cœur.

—Surtout quand il n'est pas plus compromettant, fit M. d'Ulis, et dire que ce sont là ces secrets que les jeunes filles se chuchotent à l'oreille!

—Pas toutes! dit Marcelle, intervenant avec son calme sourire.

Et son mari, se souvenant qu'elle en avait eu un autre, bien doux, dont il avait été le héros, lui fit un petit signe d'acquiescement et d'intelligence, et, lui prenant au vol une de ses mains fines qui tirait l'aiguille:

—Nous ne parlons pas de vous, Marcelle, dit-il; il est convenu que vous êtes une exception.

—Peut-être pas tant que vous croyez? fit-elle un peu énigmatique.

—Alors, dit Gisèle très attentive, l'exception ce serait moi?

—Je crois, fit Marcelle gravement, et l'avenir nous le prouvera, tu n'es pas si éloignée de moi que tu veux le paraître.

—Moi, ma pauvre amie, mais je différencie de toi comme le noir du blanc! Je serai aussi bonne que toi quand j'aurai cent mille francs de rente, mais jusque-là je serai envieuse, jalouse, haineuse, dépitée.

—Bah! fit M. d'Ulis, vous voulez, comme bien des femmes, ce qui n'est pas à la portée de votre main; quand vous aurez cent, deux cent, trois cent mille francs de rente et que, comme M. d'Azas, le jour de l'an, votre mari dînera à son cercle et vous laissera seule, c'est alors que vous serez envieuse, jalouse, haineuse et dépitée.

—Tous les maris n'ont pas ces habitudes-là, intervint vivement madame de Lacourselle, et elles ne sont pas l'apanage exclusif de la richesse; au contraire, un mari fuit plus souvent un intérieur tiraillé, où il y a des privations à souffrir, des déboires à subir, qu'une maison où, grâce à un luxe bien entendu, tout s'accorde pour lui sourire.

Personne n'eût osé contredire madame de Lacourselle, mais les d'Ulis échangèrent un regard, témoignant qu'ils comprenaient parfaitement son intention en parlant de la sorte.

—Pardonnez-moi, dit alors M. d'Ulis, pardonnez-moi, ma tante; vous trouvez, j'en suis sûr, que je donne de mauvais conseils à Gisèle et vous m'en voulez?

—Non, mon cher ami, fit madame de Lacourselle, bien trop adroite pour en convenir; je ne suis même pas fâchée que vous lui montriez un autre côté de la question que celui que je lui fais voir habituellement; il faut qu'elle les apprenne tous deux pour choisir en pleine connaissance de cause, et sans regrets, dans l'avenir, le genre de vie qu'elle prendra. Seulement, moi qui la pénétre mieux que vous, je sais qu'elle ne pourra pas, sans grande souffrance, se passer d'une certaine position de fortune, et c'est pourquoi je l'engage à se l'assurer par son mariage, persuadée qu'agir autrement serait, étant donné ses goûts et ses aptitudes, une grave imprudence.

M. d'Ulis ne répliqua point, et le thé ayant été servi, le propos en resta là; mais André, à plusieurs reprises, regardant Gisèle, exquise dans sa toilette bleue, savamment ornée d'un galon d'or, et Marcelle qui

trouvait, quand même, le moyen d'être charmante à côté d'elle, avec sa vieille robe, eut un soupir de regret, qu'il eût été bien mal pris d'expliquer.

À quelques jours de là, André, entrant chez les Lacourselle, sentit, dès le premier instant, qu'il y avait du nouveau dans l'air. Gisèle était nerveuse, rouge, agitée et joyeuse. Au bout d'un instant de causerie banale, elle n'y put tenir.

—Monsieur André, dit-elle tout à coup, j'ai une confidence à vous faire.

—Laquelle, mademoiselle?

—Vous ne vous en doutez pas?

—Pas le moins du monde.

—Eh bien! Soeur Anne ne s'est pas découragée, et, aujourd'hui...

—Vous allez m'annoncer votre mariage, fit André tout surpris et un peu ému.

—Oh! n'allons pas si vite! une proposition de mariage.

—Gisèle! fit madame de Lacourselle, tout ce que tu dis là pourrait être une indiscretion, si M. de Chateaublon ne te gardait pas le secret.

—Il le gardera, mère, j'en suis sûre; n'est-ce pas, monsieur André?

Et sur l'assertion du jeune homme, Gisèle lui raconta, en détail, toute la chose. Une amie de sa mère lui proposait un parti superbe! un homme du meilleur monde, très distingué, le titre de comte, un vrai, quarante-cinq mille francs de rente, une terre en Normandie, un appartement à Paris, de très belles relations, le héros de ses rêves, quoi...

—C'est magnifique, en effet, dit André; et ce monsieur, vous le connaissez?

Non, Gisèle ne le connaissait pas, mais elle le rencontrerait par hasard, le lendemain soir, chez l'amie de sa mère.

Et André sentit, à la réponse de madame de Lacourselle, qu'elle n'était pas pour peu dans l'enthousiasme de Gisèle et, qu'heureuse de toucher enfin au but de sa vie, elle l'avait chauffée à blanc. Il n'avait rien à dire là contre, mais un sentiment de dépit lui envahit l'âme, et ce fut avec une involontaire amertume qu'il demanda:

—Et quel âge a-t-il, ce monsieur?

—Quarante ans, dit Gisèle.

—Et vous vingt-deux; dix-huit ans, allons! la disproportion n'est pas criante, fit-il avec un sourire dont l'ironie échappait à sa volonté.

—Non, n'est-ce pas? dit Gisèle; d'abord les femmes vieillissent plus vite que les hommes, et avoir l'âge de son mari, c'est être notoirement plus vieille que lui, ce qui n'est jamais agréable; puis les maris âgés gâtent bien plus leur femme, et j'aimerais assez, je vous l'avoue, être un peu gâtée.

André reconnaissait clairement dans ces paroles l'influence de madame de Lacourselle, aussi répondit-il seulement en souriant:

—Vous le serez sûrement beaucoup.

Puis changeant de ton:

—Venez-vous ce soir chez les d'Ulis? dit-il.

—Y pensez-vous, fit Gisèle, riant de bon coeur, je pourrais m'enrhumer par cette température et, demain, manquer la présentation ou bien y arriver le nez rouge et les yeux en larmes! Non, non, je ne sortirai pas d'ici là: j'entends paraître avec tous mes avantages.

—Alors, fit André narquois, avant de savoir si ce monsieur vous plaira, vous voulez lui plaire!

—Oui, fit Gisèle étonnée, pourquoi pas?

—Ce n'est pas cela qui l'empêchera de refuser, si ce jeune homme n'est pas à son gré, dit madame de Lacourselle; il vaut toujours mieux faire une bonne impression.

—D'abord, dit Gisèle, il me plaira: quarante-cinq mille francs de rente, c'est un rêve, savez-vous?

—Et un beau! ajouta André qui soupira.

Il s'en alla peu après, triste sans savoir pourquoi. Certes, il n'aimait pas Gisèle d'amour, il n'avait jamais eu la plus légère intention de l'épouser, il était très accoutumé à l'idée de son mariage et, dans sa sincère amitié pour elle, souhaitait même qu'il ne tardât pas trop; et voilà que sa réalisation prochaine et probable lui causait une invincible impression de malaise moral qui ressemblait presque à de la peine! S'en serait-il, sans s'en douter, épris secrètement? Cette question, qu'il se posa loyalement, le fit sourire. Non, il ne l'aimait pas, il était trop sûr de lui-même, trop à l'abri de toute surprise du coeur pour s'être laissé aller à ce sentiment. Il lui était très attaché, à la gentille fille, si spontanément franche, si spirituellement

gaie; son tour d'esprit juvénile et original le charmait; son humeur égale et joyeuse ne lui plaisait pas moins, et il s'était dit cent fois que le mari de Gisèle, à condition d'avoir cinquante mille francs de rente, serait bien heureux; mais, comme lui ne les avait pas, il ne convoitait pas ce titre. Au fur et à mesure qu'il connaissait mieux la jeune fille, qu'il voyait clairement tous les appétits que l'ambition de sa mère avait éveillé en elle, toutes les exigences que faisaient naître chaque jour les privations qu'elle ne supportait qu'avec l'espoir d'en être dédommée, il en venait à se dire qu'elle était dans le vrai en voulant faire un mariage riche, que c'était le complément obligatoire de l'éducation qu'elle avait reçue et que, si un homme pauvre, ou de position modeste, en venait jamais à l'épouser, il se condamnerait certainement à un enfer à deux où lui et sa femme souffriraient également l'un et l'autre. Il se faisait depuis longtemps ces réflexions sans les rapporter à lui, car l'idée d'épouser Gisèle était si inadmissible pour lui que, jamais, elle ne se présentait à son esprit. Il pensait véritablement à elle comme à une soeur, tellement la conviction enracinée qu'ils n'étaient pas l'un pour l'autre hantait son esprit; et bien souvent, fidèle à la promesse échangée, il avait songé à l'un ou à l'autre de ses amis, plus fortunés que lui, pour les présenter à Gisèle. Mais, il faut le dire, il ne les trouvait jamais dignes de sa petite amie. Ayant ainsi le désir d'assurer son avenir, il devait se réjouir en apprenant qu'il était sur le point de l'être selon ses vœux. Était-il donc jaloux qu'elle tint le bonheur d'autres mains que des siennes? Cette nouvelle idée lui sembla tellement saugrenue qu'une fois encore elle le fit sourire. Et peu à peu il en arriva, procédant par élimination, à la vérité. Ce qui l'attristait, c'était la perte probable de cette intimité de camarade qui avait tant d'attraits pour lui. La nature des sentiments de Gisèle à son endroit ne lui laissait pas redouter de trouver un rival dans son mari; il n'empiétait pas sur son terrain, avec sa seule amitié cordiale; il connaissait la jeune fille trop positive et trop peu passionnée pour craindre que l'ivresse d'un amour d'épouse vînt le priver de sa confiance affectueuse; mais le mari, lui, en jugerait peut-être différemment et

pourrait prendre ombrage de cette innocente liaison, ne pas comprendre cette camaraderie étrange et charmante qui les unissait et, y voyant un danger imaginaire, ne point le tolérer. Si encore il avait été de l'âge d'André, quelque beau garçon joyeux, de ceux, trop confiants en eux-mêmes, en leur jeunesse, pour redouter, d'un autre, la séduction des avantages qu'ils partagent avec lui? Mais à quarante ans on n'est plus un jeune homme, les vieux maris sont presque tous jaloux. Celui-là, sans nul doute, l'éloignerait de Gisèle. Eh bien, c'était là seulement ce qui le rendait triste, le pressentiment de cette séparation.

Il savait bien qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Bah! c'était une contrariété, il ne fallait pas se le dissimuler, la charmante intimité de Gisèle ferait un grand trou dans sa vie, mais il ne resterait pas longtemps béant.

Depuis un mois, sa tante et sa cousine s'occupaient sérieusement de lui; bientôt, sans doute, il serait marié et il n'aurait plus de soirées à perdre.

Et l'insouciant garçon alluma une nouvelle cigarette, la dixième peut-être qu'il fumait, arpentant le trottoir de la rue à pas lents, et, arrivé au seuil de sa maison, au lieu d'y monter, il alla rejoindre ses camarades aux Bouffes où il savait qu'ils passaient la soirée.

X

Quelque détachement qu'il eut montré, André n'en était pas moins anxieux de connaître le résultat de la première entrevue entre Gisèle et son fiancé; mais son amitié pour la jeune fille expliquait suffisamment son intérêt pour qu'il n'eût aucune raison de s'alarmer. Du reste, excepté dans les grandes occasions, André ne descendait guère en lui-même; il avait échappé à cette maladie de l'observation du moi qui fait tant de ravages dans la société moderne, car la constatation de certaines impressions les aggrave et les accentue. Il se laissait vivre, sans se regarder vivre, et c'était peut-être le secret de sa belle humeur.

Le lendemain, donc, du jour où mademoiselle de Lacourselle avait dû rencontrer son fiancé, André monta chez elle dans l'après-midi. On l'introduisit dans le sa-

lon. Gisèle, assise à la fenêtre, regardait mélancoliquement au dehors en tambourinant sur le carreau une marche inédite, et sa mère, qui lui tournait le dos, les pieds sur les chenets, était absorbée dans une rêverie qui semblait n'avoir rien de folâtre.

En voyant André entrer, toutes deux sursautèrent.

—Eh bien, fit, après les compliments échangés, celui-ci, qui avait son entière liberté d'esprit et sa gaîté accoutumée, vous ne m'apprenez rien, mademoiselle Gisèle; je viens pour cela cependant?

—Alors, monsieur André, dit Gisèle, dont le sourire avait reparu, armez-vous de courage, car mes confidences sont loin d'être amusantes; vous tombez au milieu d'une scène de famille.

—Je me sauve, fit André en se levant.

Mais madame de Lacourselle le retenant du bras:

—N'écoutez pas cette petite fille, monsieur André; il n'y a pas de scène entre nous, seulement voilà une heure qu'elle divague et que j'essaye vainement de la remettre à la raison; peut-être serez-vous plus heureux.

—Sur quel chapitre faut-il la prêcher, voyons, madame? dit André déposant son képi et approchant du feu ses mains toutes froides, dans une attitude familière.

—Sur le chapitre mariage.

—Oh! oh! fit André, c'est gravel

—Figurez-vous, continua madame de Lacourselle, qu'on lui a présenté hier le comte de Bassefeuill: c'est un homme charmant, très distingué, très intelligent, brillant causeur...

—Oui, intervint Gisèle, tout cela je l'accorde, seulement c'est un vieillard.

Et vivement, sans se laisser démonter par les interruptions de sa mère, ni prendre en considération les signes qu'elle faisait pour l'engager au silence, elle raconta à André tout ce qui s'était passé la veille:

La soirée chez madame X..., son entrée dans le salon brillamment éclairé, cinq ou six personnes, dans le coin du feu; tassé dans un fauteuil, chauffant ses rhumatismes, un grand homme mince, voûté, pâle, les cheveux gris, le maintien affaissé, la voix aphone, et elle regardait autour d'elle, cherchant le fiancé. Sans doute il n'était pas arrivé; mais tout à coup madame X... s'ébranla, le vieux monsieur aussi

—Ma chère Gisèle, je vous présente le comte de Bassefeuill.

—J'ai failli lui éclater de rire au nez, continua Gisèle. Ça, mon fiancé ! c'est sans doute son père, pensai-je, et je me livrai à un calcul mental rapide : l'homme que j'avais devant les yeux avait peut-être cinquante-cinq ou soixante ans, et comme en général, on n'a pas de fils à vingt ans, il ne pouvait être le père de mon prétendu, c'était donc lui-même. Alors, c'était une mystification !

—Gisèle ! Gisèle ! fit madame de Lacourselle.

Mais la jeune fille était emballée et, comme chaque fois que cela lui arrivait, elle ne savait plus s'arrêter.

Elle narra très spirituellement à André, qui, malgré la désapprobation évidente de madame de Lacourselle, ne pouvait s'empêcher de sourire, tous les incidents de la soirée : le comte de Bassefeuill s'asseyant près près d'elle sur un canapé avec un air paternel, pour un peu il l'eût appelée "ma petite", et causant avec elle, fort bien, elle en convenait, mais la traitant avec cette indulgence condescendante que les vieux ont pour les enfants ; puis à l'heure du thé, s'empressant pour lui en apporter une tasse, mais ses pauvres vieilles mains tremblaient, et il avait tout renversé sur sa robe, une belle robe neuve, qu'elle avait eue pour la circonstance...

—C'était l'émotion ! fit André.

—Ah ! bien oui ! l'émotion ; il en a dû connaître d'autres dans une si longue vie, et être cuirassé contre elles !

Et comme madame de Lacourselle prenait, à cette plaisanterie, un air sérieusement fâché, André, loin de la relever, crut devoir interrompre la jeune fille :

—Mais il a donc plus de quarante ans ?

—Cinquante au minimum, vous dis-je, fit Gisèle, on s'est trompé d'une dizaine ; si encore il était bien conservé !

—Gisèle ! fit madame de Lacourselle, absolument contrariée, vous ne vous rendez pas compte des énormités que vous dites.

André riait malgré lui ; cela l'amusait de voir cette belle Gisèle dans la plénitude orgueilleuse de sa jeunesse et de sa beauté, faire ainsi justice de ce "vieux" qui osait prétendre à sa radieuse petite personne, et que, d'avance, il redoutait comme un obs-

tacle à leur amitié. Il n'aurait su dire pourquoi, mais cette exécution lui causait une sensation de bien-être et de soulagement, il prit bien garde de ne pas la laisser voir à madame de Lacourselle, dont la contrariété augmentait à mesure que Gisèle continuait.

—Et quand nous sommes parties, disait la jeune fille, sans doute il était resté trop longtemps assis à mes côtés, le canapé étant très bas, il a eu toutes les peines du monde à se mettre debout ; je me suis retenue pour ne pas lui tendre la main et l'aider !

—Gisèle, dit enfin madame de Lacourselle, je ne souffrirai pas plus longtemps que, par vos exagérations, vous ridiculisez ainsi un homme respectable.

—Oh ! respectable, oui, il l'est, riposta la folle enfant ; eh bien, respectons-le maman, mais ne l'épousons pas.

—Vous agissez bien à la légère, ma fille, je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est un parti que vous ne retrouverez plus, vous avez besoin de fortune pour vivre, vous désirez que votre mari vous en apporte une considérable ; il ne faut pas vous imaginer que vous la rencontrerez sans la payer par quelques concessions...

—Naguère, vous étiez disposée à en faire, pourtant, remarqua André, qui, sans inquiétude sur la fermeté de la volonté de Gisèle, jugeait sage de donner cette satisfaction à madame de Lacourselle.

Et de fait elle lui en témoigna sa reconnaissance par un regard approbateur.

—Oui, répondit Gisèle, mais pas de cette taille...

—Vous disiez avant-hier encore qu'un mari notoirement plus âgé que vous vous plairait plus qu'un autre, parce qu'il vous gâterait davantage !

—Quelles gâteries pourrait-il m'offrir, le pauvre ! fit Gisèle mauvaise : des bijoux pour me parer dans les fêtes où il ne pourra pas me conduire ; des voyages sans lesquels il ne m'accompagnera pas ; une vie douce, élégante, joyeuse sans aucun attrait pour ses vieux ans qui n'aspirent qu'au repos...

—Voyons, mademoiselle Gisèle, je vais dire comme madame votre mère : cinquante ans, ce n'est pas la vieillesse.

—Mais je vous dis qu'il en paraît vingt de plus ! Comparativement à moi, c'est un

vieillard. Dans dix ans je serai encore une jeune femme, et lui un cacochyme. J'admets que, pendant quelques années, il fera encore bonne figure, mais après cela, ou bien je passerai ma vie à soigner ses rhumatismes, et je m'enfermerai avec lui au coin du feu, ou bien je manquerai à tous mes devoirs, je prendrai mon vol et je le laisserai au logis.

—Gisèle! dit madame de Lacourselle.

—Soyez tranquille, mère, je ne m'arrêterai jamais à ce dernier parti, vous savez mes sentiments; mais puisque je suis encore à même d'esquiver l'autre, je ne m'en ferai pas faute.

—Alors, fit André, vous allez refuser le comte de Bassefeuil?

—Vous l'avez dit.

—Oui, fit sa mère acerbe, et rester vieille fille ou épouser quelqu'un sans le sou.

—Bah! dit Gisèle, ce sera toujours plus gai que de dépenser la fortune que mon mari m'aurait apportée à payer des médecins et des pharmaciens...

—Mademoiselle Gisèle, dit André en se levant, vous êtes inconvertissable et vous allez me donner mauvaise opinion de votre sérieux.

—Voyons, fit Gisèle se levant et venant mettre juste sous le sien son joli visage animé, à l'expression résolue et joyeuse, vous me désapprouvez?...

André hésita un instant, et, sans trouble aucun, regarda cette figure fraîche et rose, ces deux yeux de velours, cette petite bouche au sourire spirituel; il évoqua à côté d'elle l'image du "vieux", en cheveux gris. Une sorte de pitié tendre lui passa sur le coeur et, impuissant à déguiser sa pensée :

—Non, dit-il.

Quelques jours plus tard, venant passer la soirée chez les d'Ulis, il y trouva madame et mademoiselle de Lacourselle.

—Eh bien! dit-il à Gisèle, vous n'avez pas craint de vous enrhummer aujourd'hui?

—Non, fit-elle, je n'ai plus rien en perspective.

—Alors, dit-il, s'adressant à madame de Lacourselle, c'est fini?

—Hélas! fit-elle.

—Oui, reprit Gisèle, fini; mais j'ai tout le monde contre moi. Ma cousine d'Azas me trouve folle, tout simplement; ma tante de Vateur lui accorde que j'ai perdu au

moins le sens commun; maman me bat froid.

—Gisèle! fit l'excellente mère qu'était madame de Lacourselle, tu n'es pas juste; je t'ai désapprouvée, mais je ne t'ai point tenu rigueur.

—Oh! ma tante, dit M. d'Ulis intervenant, c'est déjà de trop! Je connais le comte de Bassefeuil, c'est certainement un homme très agréable, mais Gisèle ne pouvait pas l'épouser, ne pouvait unir son printemps à cet... automne.

—Ici, c'est à mon tour d'avoir tout le monde contre moi, répliqua finement madame de Lacourselle, et pourtant, je crois bien que je représente parmi vous dame Raison et dame Sagesse.

—Ma chère tante, dit alors Marcelle, avec son joli ton calme, puisqu'en fait d'avenir vous nous avez autorisés à montrer à votre fille l'autre côté de la question, vous me permettrez de dire, qu'à mon sens, son désintéressement en tout ceci est un acte de vertu, et d'espérer que la Providence lui en tiendra compte en lui faisant rencontrer le fiancé rêvé, dans huit jours, au bal de madame d'Azas.

—Quoi! dit André, il y a un bal chez la comtesse?

—Ne le saviez-vous pas?

—Non, mais je dois dire que je n'ai pas ouvert ce matin mon courrier, et qu'il y avait certaine grande enveloppe qui pouvait bien être une invitation.

—Etes-vous peu curieux! dit Gisèle. Eh bien, oui, on danse le 20 chez ma cousine d'Azas.

—Et vous y allez?

—J'y vais. Ma cousine nous ayant fait la grâce de nous inviter, sans trop paraître craindre, comme pour le garden-party de Bloicy, la modestie exagérée de ma toilette, nous ne pouvons faire autrement que de répondre à sa politesse, en l'acceptant, et à sa confiance, en me faisant faire une robe neuve.

—Incorrigible! dit madame d'Ulis riant. Mais vous ne savez pas, monsieur de Chateaublon, que, moi aussi je suis de la fête; ma robe de noces, toute fraîche, me permettant de voir au moins une de ces grandes réunions, sans m'obliger à des frais qui me sont défendus, j'en profite.

—C'est vous qui êtes la Sagesse même, fit André; n'en déplaise à madame de Lacourselle... ajouta-t-il en riant.

Celle-ci le rassura du geste, et le jeune homme se mit à causer avec son camarade, tandis que ces dames parlaient chiffons.

C'est que c'était pour Gisèle toute une affaire que sa toilette, que ce bal ! Elle avait, tout bas, l'espoir que sa cousine avait exprimé tout haut de rencontrer là-bas un fiancé. Elle se rendait bien compte que toutes ses chances d'un brillant mariage étaient sa jeunesse et sa beauté et qu'on ne viendrait pas les chercher sous le boisseau. La circonstance qui devait les mettre en relief avait pour elle une importance d'autant plus grande que c'était surtout chez les d'Azas qu'elle avait chance de voir le prétendant de ses rêves ; puisque presque toutes leurs relations étaient fort riches.

Si elle le rencontrait, il s'agissait de le subjuguier et madame de Lacourselle en comprenant la nécessité, s'était résignée à confier au bon faiseur le soin d'une toilette destinée à faire valoir les charmes de sa fille.

Et de fait il y réussit, car, lorsque, huit jours plus tard, André entra chez les d'Azas, vers onze heures, au milieu d'une foule déjà si compacte qu'il eut peine à la traverser, et que, cherchant des yeux sa petite amie, il l'aperçut, au milieu d'un groupe d'habits noirs et d'uniformes, très empressés autour d'elle, il eut un éblouissement, tant elle était jolie !

Gisèle était de celles pour lesquelles un rien est une parure, et, justement à cause de cela, la grande toilette lui seyait merveilleusement; madame d'Azas n'avait pas à rougir, ce soir-là, de la robe de satin blanc de Gisèle, heureusement rehaussée de coquelicots d'un rouge vif qui, grâce à la beauté et à l'élégance de celle qui la portait, pouvait passer pour une des plus jolies filles du bal. La jeune avait aussi cette habitude du monde qui double la grâce naturelle, en y ajoutant l'aisance; elle n'était point timide, son esprit très vif, surexcité par la conversation, n'était jamais plus brillant que lorsqu'elle trouvait vraiment à qui parler. Elle avait donc tout ce qui, dans le monde, appelle le succès et, généralement, le rencontrait partout; mais ce soir-là, elle en eut un plus accentué encore que de coutume, c'était à qui obtiendrait la faveur

d'un tour de valse, de cinq minutes de causerie, et chacun se la disputait, elle était très entourée. Elle gardait, au milieu de ces hommages, son attitude simple, un peu coquette, mais absolument dépourvue de pose ou de prétention.

Voyant André venir à elle, très gentiment elle se dégagea de ses adorateurs pour lui tendre la main.

—Bonsoir, fit-elle très bas ; je vous ai gardé une valse, la sixième, en voulez-vous ?

—Vous le demandez ? fit André sur le même ton.

Puis il s'en fut saluer madame de Lacourselle qui, par ricochet, était, elle aussi, très fêtée, les hommes qui remarquaient sa fille se faisant présenter à elle. Elle accueillait ces politesses avec son amabilité charmante. Strictement vêtue de noir, mais sa toilette égayée par la transparence des dentelles et les étincelles du jais, un oeil de poudre adoucissant la nuance terne de ses cheveux, elle avait retrouvé, dans la satisfaction du succès de sa fille, comme un regain de jeunesse qui, aux lumières, et à distance, lui rendait un reflet de sa beauté d'autrefois.

Après elle, André chercha madame d'Ullis; il eut grand peine à la trouver; ce bal était, lui aussi, un succès, on s'y étouffait littéralement, et, dès minuit, on s'asseyait sur l'escalier ! Il la rencontra enfin dans un coin, toujours charmante, avec son profil pur, ses beaux yeux et sa souveraine distinction qui, nulle part, ne la laissaient passer inaperçue. Elle dansait peu, cependant, n'étant guère connue de tous ces jeunes gens, mais dès que l'un d'eux, s'étant fait présenter, l'avait engagé une fois, il revenait une seconde, preuve certaine du charme qu'il avait éprouvé auprès d'elle.

—Eh bien, et Gisèle, lui dit-elle, voilà un triomphe !

—Bien mérité, elle est charmante.

—Tout à fait; aussi je pense bien qu'elle va prendre sa revanche du "vieux" et que, d'ici peu, elle nous apprendra du nouveau.

—C'est à espérer, répondit André, elle tourne toutes les têtes avec sa grâce simple; ces Parisiens ne sont pas habitués à un régal de si haut goût et elle n'en a que plus de séduction pour eux.

Quelques instants après, le comte d'Azas vint le chercher.

—Mon cher, je vous appréhende au collet, madame d'Azas a une mission de confiance à vous donner.

—Voyons, fit André, le suivant.

—Le secret du message ne m'a pas été recommandé, je puis vous dire de quoi il retourne; c'est que vous nous conduisiez le cotillon.

—Moi? fit André très surpris et un peu effrayé.

—Vous-même; du reste, voici la comtesse, entendez-vous avec elle.

Madame d'Azas s'approchait, en effet, très majestueuse dans sa robe de velours émeraude.

—Mon cher André, fit-elle, M. d'Azas vous a dit ce que j'attends de vous?

Et, comme le jeune officier se refusait, objectant qu'il ne connaissait presque personne.

—Tant mieux, ce sera plus amusant, car il n'y aura pas de tour de faveur. Veuillez m'accompagner jusqu'au petit salon, je vous montrerai les accessoires, puis je vous donnerai carte blanche, même pour le choix de votre danseuse; pourtant, si vous n'y voyiez pas d'inconvénient, je serais bien aise que vous prissiez Gisèle. Elle est très fêtée ce soir, et tout à fait gentille, c'est la véritable reine de la fête, et il convient de l'affirmer.

André ne pouvait que s'incliner devant la volonté de sa cousine; du reste, elle n'avait rien pour lui déplaire, ni pour l'étonner; madame d'Azas, il l'avait observé de longtemps, était une grande admiratrice du soleil levant. De Gisèle pauvre, laide, mal mise, à peine remarquée, elle n'eût eu cure, mais de la radieuse jeune fille dont la beauté et l'élégance s'imposaient, c'était autre chose; et elle était tout àise, l'accusant hautement pour sa parente de se parer de son succès et d'assurer à la fin de son bal tout l'attrait de sa présence et de sa mise en lumière. Après avoir admiré les accessoires presque trop beaux du cotillon, André s'en fut trouver Gisèle, et, malicieusement, lui dit :

—Avez-vous un danseur pour le cotillon?

—Pas encore, répondit-elle en riant, j'ai été invitée par deux ou trois petits imbéciles, et je les ai remis à une heure du matin, espérant, d'ici là, avoir un peu plus de choix.

—Prévoyez-vous un danseur sérieux, et ne ferais-je pas tort à votre avenir en vous demandant ce cotillon?

—Mauvais plaisant! fit Gisèle; pour vous punir, je vous accepte tout de suite.

—Venez alors, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous faire voir.

Et comme elle le suivait.

—Je conduis le cotillon, fit-il.

—Oh, mon Dieu! exclama-t-elle, alors je n'en suis plus, que dirait ma cousine d'Azas!

—C'est elle qui m'a encouragé à vous inviter; la reine du bal, seule, peut conduire le cotillon.

—Qu'est-ce que veut dire cette ironie?

—Demandez-le à votre cousine; je répète mot pour mot ses paroles.

—Vraiment, fit Gisèle très surprise... Oh! bien, alors, plus de façon, je consens de grand coeur à vous seconder de mon mieux; ce doit être très amusant de mener un cotillon, laissez-moi seulement aller chercher l'autorisation de ma mère.

Elle ne fut pas difficile à obtenir, et lorsque, deux heures plus tard, Gisèle, plus jolie et plus animée que jamais, s'asseyait à côté d'André sur la borne ornée de fleurs, au centre du grand salon circulaire sur lequel s'ouvraient tous les autres, entourée d'une galerie charmante de danseurs et de danseuses, prêts à obéir au moindre signal de ses petites mains vives, elle eut un sourire qu'on pouvait prendre pour de l'orgueil. Oui, reine elle l'était bien, à ce moment, et de par ses seuls charmes. Mais la situation présente, toute brillante qu'elle fût, n'était pas pour faire oublier la réalité à sa petite tête bien ordonnée.

—Dites donc, fit-elle à André, avant de commencer, la comtesse ne traite pas trop mal ses parents pauvres aujourd'hui?

Le cotillon, très brillant par les luxueux préparatifs qu'avaient faits la comtesse d'Azas, fut très gai, grâce à l'entrain de ses conducteurs. Après lui, un souper exquis, servi par petits tables, vint retenir les danseurs et il était près de six heures du matin lorsque André remit en voiture madame de Lacourselle, harassée de fatigue, bien qu'elle n'eût pas quitté sa chaise, et Gisèle fraîche comme à la première heure, sans doute parce qu'elle n'y était jamais restée. Le mouvement de la voiture berça la bonne dame, qui, toute somnolen-

te, se mit à parler à mi-voix, comme en rêve, et, toute à l'impression de la vive et générale admiration dont sa fille avait été l'objet, et aux espérances qu'elle lui faisait concevoir, elle dit :

—Décidément, Gisèle, tu as bien fait de refuser M. de Bassefeuil.

Et Gisèle, moins grisée par son succès, répondit :

—Vous dites cela, maman, parce que les suffrages que j'ai obtenus ce soir vous montrent en beau mon avenir; mes illusions, sur ce chapitre, n'atteignent pas les vôtres; il y avait là bien des jeunes gens charmants qui m'ont trouvée à leur gré; certains, même, peuvent avoir, à ce moment, la vague pensée de m'épouser, mais demain, ils sauront le chiffre de ma dot, et, soyez-en sûre, pas un ne me demandera en mariage!

XI

Gisèle jugeait le monde encore pire qu'il n'est.

Huit jours après le bal, madame de Vautteur montait chez sa mère et demandait à lui parler en particulier. Gisèle, de suite, s'en fut avec un petit sourire fûté qui témoignait bien qu'elle ne doutait pas de ce dont il s'agissait. Elle ne s'était pas trompée, car, suivant l'usage consacré, sa tante n'avait pas fini de descendre l'escalier que, bien qu'il fût convenu que tout devait se passer en dehors d'elle, sa mère la mettait au courant de la démarche de la douairière.

Son succès au bal n'avait pas été éphémère, et, le lendemain, bien de ses danseurs s'étaient souvenus d'elle, au point de s'informer de sa position sociale. Plusieurs, la connaissant, s'étaient découragés, mais un avait persévéré dans ses intentions matrimoniales. Celui-là était conquis, et bien féru d'amour.

Par malheur, le hasard a parfois de ces méprises, il ne réunissait pas toutes les conditions auxquelles Gisèle subordonnait son mariage. Il était jeune, bien né, mais il n'avait pas de fortune.

—Eh bien, alors? fit Gisèle indémontable, pourquoi me le proposer?

—Ta tante de Vautteur dit qu'après ton refus de l'autre jour, motivé comme il l'a été, ce parti-ci ne doit pas être rejeté de prime abord; puisqu'il est certain que tu ne

trouveras pas à la fois la jeunesse, la naissance, la beauté et la fortune, si tu exclus l'âge mûr, il faut bien examiner une autre face de la question.

—Et vous approuveriez, vous maman, un mariage de ce genre? fit Gisèle.

—Non, répondit madame de Lacourselle; mais ta détermination de l'autre jour m'a déjà prouvé que mes avis ne pèsent pas beaucoup dans la balance.

Le nom du prétendant, lorsqu'elle le connut, rendit Gisèle songeuse.

C'est vrai qu'il était bien, ce M. de Bernays, avec sa moustache blonde, ses yeux spirituels, sa tournure élégante et sa parfaite éducation; il lui rappelait un peu André, mais André était encore mieux. C'était gentil aussi à lui de la demander, désintéressé à coup sûr, et là-dessus, il avait le pas sur M. de Chateaublon, qui n'était pas susceptible d'un pareil dévouement. En y réfléchissant bien, ce détachement des choses d'argent montrait un cœur haut placé; Gisèle, du moins, le prit ainsi. Puis il est toujours doux de se savoir aimée, et sa mère ne le lui avait pas caché: celui-là l'aimait follement, puisqu'il allait jusqu'au mariage!..

Que n'avait-elle plus de revenus! deux et quatre, six; elle avait beau multiplier dans sa tête les additions, elle n'arrivait pas à en augmenter le chiffre, elle deux, lui quatre. Dieu que c'était peu! juste comme les d'Ulis et, pourtant, ils semblaient heureux, eux, très heureux, si leur bonheur était durable et ne s'envolait pas comme une chimère, serait-ce donc qu'ils auraient pris le bon chemin?

Elle n'y pouvait croire! Pas plus qu'André, ses idées de l'automne dernier n'avaient changé, elle n'avaient même pas subi la légère modification que l'intimité du jeune ménage d'Ulis avait apportée à celles de l'officier, car l'influence constante de sa mère contrebalançait la leur. La vue de leur amour heureux n'avait pu être sans l'impressionner un peu, mais comme André, et plus que lui, grâce à sa chaste ignorance, elle l'avait surtout surprise, et c'est à peine si elle pouvait ajouter foi à la réalité de leur bonheur.

Elle n'admettait pas, en effet, qu'on pût se trouver heureux lorsqu'on était d'un certain monde; qu'on en avait les habitudes et les aspirations, dans une position aussi

précaire que celle de sa cousine, et avec un avenir aussi problématique. Son cœur, qu'elle ignorait, ne lui avait pas révélé que ses jouissances intimes peuvent tenir lieu de toutes les autres, et sa nature ardente, que sa mère, à force d'adresse, avait su comprimer jusqu'à la froideur, ne le lui laissait pas pressentir.

Pourtant, sa décision dernière avait prouvé qu'elle n'entendait pas tout sacrifier à cette fortune dont la conquête avait été jusqu'à présent le rêve de sa vie. De loin, elle était résolue à toutes les circonstances, et la perspective d'épouser un vieux millionnaire ne l'avait pas effrayée; quand, du doigt, pour ainsi dire, elle avait touché l'exécution de ce projet, la répulsion instinctive de sa jeunesse l'en avait éloignée, et elle avait fui, épouvantée!

Mais, si elle ne pouvait acquérir la fortune qu'au prix d'un sacrifice de ce genre, s'y refusant, fallait-il y renoncer? Elle se le demandait.

Alors, autant en finir tout de suite et accepter ce jeune homme qui lui plaisait plutôt. Une autre occasion de ce genre ne se représenterait peut-être pas.

Gisèle était perplexe, elle voulut s'éclairer, consulter.

—Laissez-moi en parler avec Marcelle, dit-elle à sa mère.

Celle-ci n'osa pas s'y opposer, mais elle n'y consentit qu'à regret, sachant d'avance le sens du conseil qui serait donné à sa fille, et qu'il irait à l'encontre de ses vœux sur elle.

Gisèle s'en fut donc, seule, passer une après-midi chez madame d'Ulis et lui fit sa confidence.

Madame de Lacourselle n'avait pas mal préjugé de l'impression qu'elle produirait sur sa nièce. Celle-ci sauta au cou de Gisèle:

—Ma chérie, lui dit elle, voici ce que je souhaitais tant pour toi!

—Quoil fit Gisèle d'un ton ironique, un mariage pauvre?

—Un mariage d'amour; va, je t'en parle par expérience, il n'y en a pas de meilleur.

—Oh! d'amour, fit Gisèle, de son côté, je ne dis pas, mais du mien, c'est différent: je ne m'enflamme pas si vite que cela!

—Bien entendu, fit Marcelle, riant; d'abord il faut réserver cela pour les fiançailles; enfin, lui t'aime, et te le prouve, car, vois-tu, on a beau dire, la plus grande

preuve d'amour qu'un homme puisse donner à une femme, c'est de l'épouser.

—C'est vrai, fit Gisèle rêveuse, et je commence à croire qu'une affection partagée est une chose douce, mais la payer d'un tel renoncement?...

—Comment?...

—Mais la pauvreté, ma chère Marcelle, la gêne continuelle, la misère cachée, la vie que je connais, surtout depuis la mort de mon père, et que je n'accepte qu'avec la pensée qu'elle n'est que temporaire.

—Bah! fit Marcelle gaiement, on s'y habitue, comme à tout, et peu à peu on en arrive à trouver que ce n'est vraiment pas si dur. D'abord, quoi qu'on fasse, il faut toujours au moins un coin noir dans la vie, le bonheur complet n'étant pas de ce monde; eh bien! si d'avance on le choisit, Dieu, quelquefois, vous épargne les autres. Si j'étais plus riche, ou bien je n'aurais pas un mari qui me plaise autant, ou bien il ne m'aimerait pas, ou nous nous entendrions moins ensemble; ou bien l'un de nous deux serait malade, ou bien, que sais-je? Tu ne me croirais pas, mais c'est une sécurité pour moi, une jouissance même, d'avoir à faire quelques sacrifices, cela me rassure, espérant que cela m'en évitera de plus cruels.

—Quel raisonnement! fit Gisèle de plus en plus songeuse, je n'avais jamais pensé à cela!

Les amies causaient encore lorsqu'on annonça André.

—Venez, lui dit Marcelle, vous tombez comme mars en carême, venez m'aider à décider Gisèle à épouser un beau jeune homme, sans fortune, qui l'adore.

Et la surprise qui se peignit sur les traits du jeune officier les ayant tendus en une expression légèrement contrariée, madame d'Ulis se méprit sur leur véritable signification.

—Ah! j'oubliais, fit-elle, que vous êtes un ennemi, un partisan des mariages d'argent.

—Oh! madame, permettez, jusqu'à un certain point; mademoiselle de Lacourselle a pu vous dire que j'avais approuvé son refus de M. de Bassefeuillet.

—Non, elle ne me l'a pas dit; voyez la petite masque! mais alors vous changez d'avis.

—Pas pour moi-même, ni en principe, répliqua vivement André, mais il y a des exceptions.

—Tout cela ce sont des subtilités; êtes-vous, oui ou non, pour moi lorsque je conseille à Gisèle d'accepter M. de Bernays?

—Je ne connais M. de Bernays que de vue, fit André un peu maussade; cela ne suffit pas pour encourager à l'épouser.

—Et moi aussi, je ne le connais pas davantage, répliqua madame d'Ulis; mais c'est le genre de mariage qu'il représente que je prêche à Gisèle.

Et madame d'Ulis se mit à en énumérer les avantages à M. de Chateaublon. Il restait impassible, frisant sa grande moustache.

—Eh bien! fit madame d'Ulis lorsqu'elle eut fini, que concluez-vous de tout ceci?

—Que mademoiselle Gisèle, seule, peut être juge en sa propre cause et savoir si elle préfère l'amour à la fortune, deux aveugles entre lesquels le choix est difficile.

—Oh bien! si vous plaisantez, fit madame d'Ulis, découragée, je vous récuse.

—Et vous, mademoiselle Gisèle? riposta André.

—Moi, fit-elle, lorsque j'ai dû refuser M. de Bassefeuille, je vous ai demandé: "Me désapprouvez-vous?" et, malgré les foudres de ma mère, vous m'avez dit: "Non". Si décidée à épouser M. de Bernays, je vous posais la même question, quelle réponse me feriez-vous?

André réfléchit un moment.

—La même, fit-il sérieusement.

Son ton subitement grave, et un peu plus que ne le comportait la demande, amena entre les trois interlocuteurs un instant de silence presque embarrassé.

Lorsque, le soir, Gisèle rentra chez elle pour le dîner, elle raconta à madame de Lacourselle, dans leur intimité étroite de mère à fille, tout ce qui s'était passé. Madame de Lacourselle était trop fine pour combattre sa fille de front et blâmer les avis qu'elle avait reçus.

—Chacun juge les choses à son point de vue, dit-elle seulement.

Puis, peu après, elle ajouta:

—De Marcelle, je n'ai rien à dire, elle parle comme elle a agi. Quant à M. de Chateaublon, il a deux poids et deux mesures: l'une pour lui, l'autre pour son prochain. Il te conseillera bien d'épouser un

homme sans fortune, et pourtant, ce n'est pas lui qui se marierait avec une fille pauvre!

—Ce n'est pas à son honneur, fit Gisèle, que décidément Marcelle avait gagnée, et nous verrons un peu quelle union il contractera, et s'il sera heureux en ménage avec son héritière.

C'était la première fois que Gisèle ouvrait la bouche contre son "camarade", comme elle disait, et sa mère, un peu surprise, nota soigneusement ce symptôme d'un état nouveau d'esprit. Elle sentait, avec cet instinct maternel qui est le plus sûr des tactes, une évolution s'accomplir en sa fille, et le résultat final qu'elle devait avoir l'inquiétait.

En tout cas, il était de son devoir de ne pas laisser Gisèle livrée aux seules influences, qui, en ce moment, étaient prédominantes chez elle et risquaient de lui faire manquer le but vers lequel elle l'avait sans cesse dirigée. Il lui était impossible de l'y soustraire; alors elle résolut de les contrebalancer. Personne n'était plus à même de le faire, aussi bien par ses convictions et ses idées, que par l'autorité de l'âge et du rang social, que madame de Vauteur et les d'Azas; et c'est eux que madame de Lacourselle appela à son aide, du moins indirectement. Il n'était pas dans son caractère d'aller leur raconter ouvertement ses inquiétudes, les priant de l'aider à en sortir, elle n'était pour cela ni assez humble ni assez simple; tandis qu'il était tout à fait dans sa nature d'amener ses parentes à plaider sa cause, sans qu'elles se doutassent du service qu'elles lui rendaient.

En conséquence, elle multiplia ses visites à madame de Vauteur: il fallait bien la remercier de la peine que lui avait causée cette démarche, puis c'était la soeur du père de Gisèle, et celle-ci devait aux convenances de l'interconvoquer, quand ce ne serait que pour la forme, disait adroitement, à sa fille, l'avisée mère.

Madame de Vauteur ne répondit pas pleinement à ses espérances; elle ne déconseilla pas formellement à sa nièce le mariage avec M. de Bernays. Sans doute, dit-elle, ce n'était peut-être pas bien sage, bien sérieux, bien prudent... mais il y avait des chances de bonheur, témoin les d'Ulis, et quand, ainsi que Gisèle l'avait fait, on renâcle devant la première concession impo-

sée, il ne faut pas repousser à la légère les établissements moins brillants qui n'en exigent pas.

Inquiète, madame de Lacourselle se retourna vers madame d'Azas, plus certaine de son concours. Elle y alla un matin avec Gisèle, sous un prétexte adroitement évoqué, et, sans avoir prévenu d'avance sa fille de l'ouverture qu'elle comptait lui faire, elle dit à brûle-pourpoint à la comtesse :

— Nous sommes trop intimes, ma chère Jeanne, et, surtout, vous êtes trop bonne pour Gisèle, pour que je vous laisse ignorer le nouveau projet d'avenir qui s'élabore pour elle.

Et elle lui raconta toute l'affaire, puis elle ajouta finement :

— Nous sommes bien indécises, ma fille me demande un avis que je ne sais lui donner; il faut être à demi désintéressé dans une question pour la bien juger. Sans doute l'affection, qu'à première vue, Gisèle semble avoir inspiré à M. de Bernays mérite d'être prise en considération, mais la vie moderne a de telles exigences, lorsqu'il s'agit de soutenir son rang avec dignité, que c'est peut-être bien imprudent de s'y exposer avec d'aussi minces ressources. Qu'en pensez-vous, vous Jeanne, qui avez plus que moi l'expérience du monde ?

La question ainsi posée, et étant donnée à madame d'Azas, la réponse ne devait pas être autre qu'elle ne le fut.

La comtesse ne pouvait approuver ces unions où un sentiment, souvent de pure imagination, entraîne inconsidérément les jeunes filles. Le mariage, ce n'est pas le roman, c'est la vie réelle, il faut donc le considérer sous ce vrai point de vue, et, si l'on se place en face des réalités de l'avenir, il faut bien convenir qu'une union, qui n'assure pas au moins l'aisance, est une imprudence et une folie. Car ne pas rechercher ce peu de fortune nécessaire pour son indépendance et celle de ses enfants, c'est s'exposer à déchoir en tous sens.

— Enfin, conclut madame d'Azas, j'ai désapprouvé Gisèle d'avoir refusé M. de Bassefeuill, eh bien! je la désapprouverais encore plus d'accepter M. de Bernays.

Madame de Lacourselle eût applaudi à cette tirade, qui secondait si bien ses vues; quant à Gisèle, elle eut ce terrible petit sourire de coin qu'elle tenait de sa tante de

Vauteur, et qui inquiétait toujours sa mère.

Et, de fait, la contradiction, au lieu de l'ébranler, l'affermisait dans sa résolution d'épouser M. de Bernays; elle ne l'aimait pas, oh! pas du tout! mais il lui représentait la jeunesse, les promesses de la vie à deux, et cet amour qui était, pour sa virginale innocence, l'inconnu. S'il l'avait demandée au début de l'hiver, nul doute qu'elle ne l'eût refusé, séance tenante; mais il venait après M. de Bassefeuill et, écoeurée de ce mariage, elle se jetait avec l'enthousiasme du péril évité, dans cette juvénile affection qui s'offrait à elle, bien qu'elle ne la payât d'aucun retour.

Madame de Lacourselle osait à peine questionner Gisèle sur ses intentions et ce ne fut que par ricochet qu'elle fut fixée sur elles.

André de Chateaublon était venu passer un bout de soirée rue de Fleurus.

— Eh bien! dit-il à Gisèle, où en sommes-nous ?

— Dans huit jours je donne ma réponse.

— Est-elle déjà arrêtée dans votre pensée ?

— Presque.

— Ce serait bien indiscret de vous demander son sens ?

— Non, entre nous il n'y a pas d'indiscrétion, jusqu'à présent j'incline, et chaque jour davantage, à accepter M. de Bernays.

— Ah! fit André pendant que madame de Lacourselle pâlisait.

— Ce sont les d'Ulis qui l'emportent alors, dit le jeune homme.

— Non, ce qu'ils ont pu me dire ne m'a pas influencée; mais peut-être est-ce une disposition spéciale d'esprit; en ce moment, leur bonheur me tente plus que celui de ma cousine d'Azas.

Ces quelques mots peignaient fidèlement l'état d'esprit de Gisèle; elle avait bien un regret pour ses rêves passés d'ambition et d'orgueil, mais elle voyait, chez Marcelle, un sentiment qu'elle ignorait, dominer si bien toutes les privations et les petites misères de la vie et, par sa seule puissance, les faire oublier, que la curiosité de la connaître s'éveillait en elle en même temps que la soif d'en jouir; et cela la portait presque invinciblement vers cet inconnu qui, pour elle, avait en ce moment les traits de M. de Bernays

Sa mère, le voyant et la devinant à merveille, était désolée, n'osant imposer à sa fille sa volonté formelle. Elle n'était pas assez sûre de son oeuvre, pas assez certaine d'avoir modelé à sa guise cette jeune âme, pour la contraindre à une vie qui n'était peut-être pas celle qui lui convenait.

Et elle voyait dans une angoisse, qui croissait avec les jours, venir la date à laquelle Gisèle avait ajourné sa réponse définitive.

XII

Sur ces entrefaites, le facteur déposa un jour à la porte des Lacourselle une grande enveloppe contenant une carte armoriée.

— Gisèle, l'ouvrant, tressaillit.

“La baronne X... restera chez elle le lundi 29... On dansera, le costume est de rigueur.”

Un bal travesti, son rêve! Depuis son enfance mise en goût par le souvenir d'une fête de ce genre à laquelle sa mère, du temps qu'elle était encore la belle madame de Lacourselle, avait été, et où, en Grèce, elle avait obtenu un grand succès, elle caressait l'espoir d'assister, elle aussi, à une de ces sortes de redoutes. Les bals costumés d'enfants, où elle était allée, n'avaient qu'avivé son désir; un surtout, où en Bohémienne, avec ses cheveux noirs bouclés, ses yeux brillants et son teint bruni à plaisir, elle avait été si admirée que la mémoire lui en était demeurée. Et lorsqu'elle s'amusa à s'imaginer tous les plaisirs qui l'attendaient quand elle serait riche et mariée, elle voyait, au premier plan, un bal déguisé où elle serait en Arlequine, car, d'avance, elle avait choisi son costume: du satin rouge et jaune avec une grosse ruche de mousseline de soie au cou, le chapeau noir posé en bataille sur ses cheveux poudrés, à la main la batte traditionnelle et aux lèvres toute sa gaîté, tout son esprit, se répandant en éclatantes fusées.

Voilà qu'était venu le moment de réaliser ce rêve... et dans quel cadrel...

Le baron et la baronne X... étaient à la fois des connaissances les plus brillantes des d'Azas et de madame de Vateur, et des relations les plus intimes des Lacourselle. Ils avaient une fille unique, de l'âge de Gisèle, qui l'ayant un jour rencontrée chez madame de Vateur, s'était engouée d'elle

positivement et en avait fait une amie aussi intime que le permettait la différence de leurs positions. Personne plus que Simone X... ne s'appliquait à la faire oublier à Gisèle, c'était une très bonne et gentille enfant, un peu frivole et gaie, insouciant comme les heureuses de la vie; les perpétuelles gâteries de ses parents qui l'adoraient et les adulations du monde n'avaient pu fausser son naturel très simple, très généreux et très délicat. Mais, bien qu'elle mît dans sa liaison avec Gisèle tout ce qui dépendait d'elle pour que son amie pût se croire sur le même pied, la prosaïque réalité tirait souvent mademoiselle de Lacourselle par la manche, pour l'avertir que ce qui était permis à la fille du richissime baron X... ne le lui était pas à elle, bien que Simone cherchât à le lui persuader... Ces jours-là, Gisèle, avait, contre le sort, une petite révolte intérieure qu'elle cachait soigneusement, et lorsqu'elle n'avait pas de costume suffisamment élégant et spécial pour aller patiner avec Simone au bois de Boulogne, elle affirmait que la glace lui faisait peur. Si on lui objectait que, passée maître comme elle l'était en cet exercice, il n'y avait plus de chute à craindre, elle inventait un rhume ou une migraine. Ce prétexte lui servait aussi lorsque, au printemps, on lui proposait une partie de campagne, où elle craignait de faner un chapeau neuf, qu'elle n'avait pas le moyen de renouveler cette même saison; imitant madame de Lacourselle qui avait déjà fait mourir à propos une vieille parente, une ancienne amie qu'elle ne nommait point, bien entendu, mais qui l'empêchait de se rendre à un dîner, à un bal, pour lequel elle et sa fille n'avaient pas de toilettes. Et elles présentaient l'une et l'autre si adroitement leurs prétextes que tout le monde en était dupe. Mais si Gisèle sortait peu, elle était, chaque fois qu'on la voyait, irréprochable, ce qui avait établi sa réputation d'élégante et de jolie femme, car elle ne paraissait jamais que tout à fait à son avantage.

Cette fois pas de prétextes à inventer, madame de Lacourselle avait eu une robe neuve pour le bal des d'Azas, qu'elle pouvait remettre, ce n'était qu'une demi-dépense. Il était nécessaire, pour qu'il fût réussi, que le costume de Gisèle sortit d'une bonne maison, mais ce ne devait pas être le bout

du monde qu'un déguisement d'Arlequine.

Qui savait? Ce serait, sans doute, sa dernière fête de jeune fille, elle n'annoncerait pas son mariage auparavant, ne voulant pas perdre la seule occasion qui lui était donnée de satisfaire une de ces fantaisies que toute une jeunesse l'on caresse; et puis, se disant cela, Gisèle souriait à la glace; si, coiffé du chapeau d'Arlequine, ce joli minois dont le miroir lui renvoyait la séduisante image, allait tourner d'autres têtes?...

Mieux valait ne pas s'engager d'avance.

Sa mère, rentrant après une sortie matinale, la trouva toute à ces riantes pensées. Gisèle, d'un air ravi, vint au devant d'elle et lui tendit la carte.

—Voyez quelle bonne surprise pour notre mardi gras! lui dit-elle.

Madame de Lacourselle lut lentement l'invitation.

—Ma pauvre fillette, dit-elle, quel regret tout cela va te donner!

—Comment! quel regret? dit Gisèle toute saisie, nous n'irons pas à ce bal?

—Ma chère enfant, n'augmente pas mon chagrin: il m'est absolument impossible de te payer une seconde robe de bal! Tout l'argent que j'avais disponible pour ton budget de toilette a passé dans tes costumes d'hiver d'abord, puis le reste, dans ta robe du bal d'Azas. Jusqu'à l'été, je ne puis rien dépenser pour toi, sous peine de ne pas mettre ces deux bouts que, depuis quelques années, je n'ai jamais réunis qu'avec grands efforts!

—Oh! fit Gisèle suppliante, je vous en prie, maman, ne me refusez pas ce plaisir; vous ne m'achèterez rien pour l'été, si vous le voulez, mais conduisez-moi à ce bal. Si vous saviez... j'ai combiné un si joli costume!

Et, câline et insinuante, elle le lui détailla, lui avouant que, depuis l'enfance, elle rêvait cette fête et cette toilette.

Madame de Lacourselle souriait, mais ne semblait pas ébranlée.

—Ma chère enfant, dit-elle seulement, ce que tu me proposes est fou, ton travestissement ne peut te tenir lieu de robe d'été et ce serait, dans notre position, de la pure déraison que de sacrifier, à un plaisir de quelques heures, la convenance pendant toute une saison.

—Mais, maman, fit Gisèle, on pourrait l'avoir à assez bon compte, ce costume.

—Oui, fit madame de Lacourselle souriant, pour deux ou trois cents francs.

Gisèle se récria, et, de suite, son esprit inventif lui suggéra mille combinaisons.

Elle demanderait conseil à Marcelle d'Ullis et, avec son concours, ferait sa robe elle-même; on pourrait croiser des rubans en losange sur une vieille jupe de soie, ils serviraient plus tard.

Madame de Lacourselle secouait la tête sans répondre.

—Comment refuser? Les X... qui savent depuis longtemps que je brûle d'envie d'aller à un bal travesti? dit encore Gisèle, quelle honte d'avouer ainsi notre misère!

—Nous trouverons un prétexte, répondit sa mère.

Gisèle, à bout d'arguments, crut enfin avoir découvert le concluant motif.

—Pourtant, mère, si nous allions à ce bal, ce serait, sans doute, la dernière robe de jeune fille que vous auriez à m'acheter, puisque je suis décidée à épouser M. de Bernays.

—Raison, de plus, fit madame de Lacourselle, dont les traits s'illuminèrent en voyant sa fille venir là où elle avait voulu l'amener; si tu te mariés, j'ai besoin de conserver toutes mes ressources; un homme sans fortune ne pourra suffire aux dépenses qu'entraîneront votre entrée en ménage, ce sera donc à moi de vous aider, et il faut que je réserve de quoi faire face à cette exigence.

—Alors, fit Gisèle, dont les yeux brillèrent d'un éclat mauvais, si je n'épousais pas M. de Bernays, vous me conduiriez à ce bal?

Madame de Lacourselle hésita un court moment, puis, très ferme:

—Non, dit-elle, parce que dans notre situation, ce serait une folie; si tu avais été fiancée à M. de Bassefeuil, oui, je t'y aurais menée.

—Mais, pour lui, il est trop tard, fit Gisèle, et je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit.

—Il est trop tard, en effet, répondit sèverement sa mère; ainsi, inutile d'insister pour ce bal, Gisèle, vous ne vous résignez pas suffisamment aux sacrifices que votre position exige, il est temps de vous y apprendre, puisque vous êtes décidée à n'en pas changer.

—Si, fit Gisèle montée, j'en changerai ; elle est trop dure, je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui, et je suis à bout devant cette pauvreté. La circonstance présente m'ouvre les yeux sur la folie que j'allais faire, guidée par je ne sais quelle aberration. Pourquoi épouserais-je M. de Bernays, après tout ? pourquoi ? Je ne l'aime pas, à peine s'il me plaît, il ne m'offre que ce que je retrouverai vingt fois d'ici à mes trente ans, un semblant d'amour et une position précaire, j'ai le temps d'accepter cela !
Mère, écrivez à ma tante de Vauteur que je refuse M. de Bernays.

Madame de Lacourselle ne put réprimer un sourire de satisfaction.

—Bien, dit-elle, il en sera selon ta volonté ; tu sais que, toujours, je te laisserai libre.

Le lendemain, André se présentait chez madame de Lacourselle.

—Eh bien, dit-il à Gisèle avec un sourire un peu contraint, toujours dans les mêmes excellentes dispositions au sujet de l'heureux M. de Bernays ?

—Moi ? fit Gisèle éclatant de rire ! oh ! bien oui ! à l'heure qu'il est, il a son congé. Adieu paniers, vendanges sont faites !

—Encore une fois ! fit André, et la cause de ce revirement subit ?

—Oh ! la réflexion, fit Gisèle, les yeux ouverts. Quand j'ai calculé tout ce que je sacrifiais à ce mariage, de mes justes ambitions, quand j'ai envisagé froidement l'avenir qu'il me préparait, j'ai reculé. L'exemple de ma cousine d'Ulis m'avait un instant tourné la tête, je m'étais imaginé que c'était possible de vivre sans fortune. Pour elle, peut-être, pas pour moi. Si mon fiancé n'a pas un million dans la main qu'il me tendra, fût-il noble comme les Rohan, beau comme Antinoüs et m'aimât-il passionnément, je n'y mettrai pas la miègne.

André ne répliqua rien, mais se sentit envahir par une impression de mortelle tristesse.

Sortant de chez madame de Lacourselle et longeant mélancoliquement le Luxembourg, il cherchait à se l'expliquer. Il avait été vraiment affecté lorsqu'il avait été question, pour Gisèle, d'épouser M. de Bassefeuil ; il en avait trouvé tant bien que mal la raison ; moins heureux aujourd'hui, il ne comprenait pas pourquoi son refus de M. de Bernays le peinait. Ce projet de ma-

riage ne lui avait pas non plus été agréable ; comme tous les autres, il menaçait son intimité charmante avec Gisèle et par cela même l'avait inquiété et attristé. Pourtant, lorsque la jeune fille lui avait demandé son avis, n'écouterant que sa loyauté, il ne lui avait pas déconseillé cette union et avait imposé silence à une certaine voix secrète qui protestait en lui, et qu'il attribuait à l'égoïsme. Mais il n'avait pas osé non plus l'engager à le conclure, craignant pour la situation précaire qui l'attendait, les goûts et les ambitions de mademoiselle de Lacourselle.

Donc, pour Gisèle, avec ce point d'interrogation que le peu de fortune du prétendant mettait devant son bonheur, il n'y avait rien à regretter. Et pour lui, il aurait dû se féliciter, plutôt, qu'il lui soit permis de jouir encore un peu de cette amicale liaison dont il goûtait d'autant plus le charme qu'il savait bien que les jours qui la prolongeaient étaient des jours de grâce, et que son terme était inévitable.

Pourquoi alors cette sensation pénible qui était venue lui assombrir l'esprit ? Pourquoi aussi ce sentiment de mauvaise humeur que, pour la première fois, peut-être, Gisèle, faisait naître en lui ?

L'énoncé de ses prétentions, qu'il connaissait bien cependant, l'avait agacé, ce jour-là. Depuis quelque temps, il lui en voulait un peu, mais il n'avait jamais, comme à présent, donné dans sa pensée un corps à ce léger grief contre la jeune fille.

Qu'avait-elle donc de ces exigences ? et quel était son orgueil qu'elle s'estimât à assez haut prix pour les justifier ? Oh ! certes, elle était charmante ! Mais combien d'aussi parfaites se sont contentées de sorts plus modestes ? Combien, même, ont ajouté à toutes leurs qualités physiques et intellectuelles, le mérite de se trouver satisfaites, dans une position au-dessous de celle que leur valeur leur permettait de convoiter. Combien ont élevé moins haut leurs ambitions et en ont été récompensées ?

Se disant cela, André pensait à Marcelle d'Ulis. Pourquoi Gisèle ne lui ressemblait-elle pas ? Si elle lui avait été pareille, elle eût épousé M. de Bernays.

André, de la sorte, eût été content, sans doute ?

Non, pas davantage, moins encore peut-être... Comment, alors définir ce sentiment

intime qui, réfractaire à tout raisonnement, lui faisait désirer à la fois Gisèle assez raisonnable et sérieuse pour accepter, en principe, une situation modeste, et pourtant, ne pas épouser celui qui, présentement, la lui offrait? c'était bien des problèmes: il n'était pas dans le caractère primesautier d'André de les débrouiller.

—Que la nature humaine est contrariante et bizarre! se dit-il seulement

Ce fut toute sa philosophie.

XIII

Quelque temps après, un matin, au quartier, M. d'Ulis vint au devant de M. de Chateaublon.

—Je vous enlève, lui dit-il, vous venez déjeuner avec nous; nous avons Gisèle, que sa mère nous a confiée pour la journée.

André ne se fit pas prier.

Il entra derrière son ami dans le petit salon de Marcelle où maintenant il y avait mieux que des chaises, quelques meubles très simples, sans aucune prétention, mais d'un goût parfait. La jeune femme, dans une fraîche matinée de flanelle bleue, travaillait près d'une table où Gisèle, appuyée sur ses coudes, se tenait en face d'elle.

Entendant son cousin, elle se leva pour venir lui tendre la main et donna l'autre à André avec son habituel sourire. Celui-ci accoutumé à lire sur sa mobile physionomie, y trouva une expression de joie, de triomphe même, qui le frappa.

—Par quel heureux hasard je vous trouve ici mademoiselle Gisèle? fit-il.

—Parce que ma mère est partie pour la journée, répondit-elle, et Marcelle ayant bien voulu m'offrir l'hospitalité, j'en profite.

Il était si rare que madame de Lacourselle s'absentât, et surtout sans sa fille, qui ne la quittait pas plus que son ombre, qu'André ne put s'empêcher de marquer son étonnement.

—Et l'on dit que les femmes sont curieuses! fit M. d'Ulis; nous vous confierons au dessert le secret de ce voyage: n'est-ce pas, Gisèle?

—Soit, fit celle-ci; seulement, vous en prenez la responsabilité, car maman, furieuse de mes indiscretions passées, m'a fait jurer le secret.

—J'assume tout, fit M. d'Ulis en regar-

dant sa femme; maintenant, allons déjeuner, car je monte à cheval à deux heures.

Le repas fut très gai. M. d'Ulis multipliait très finement à Gisèle des allusions que celle-ci accueillait avec une complaisance évidente, et André, qui avait bien deviné qu'elles avaient trait au mariage de la jeune fille, éprouvait une sorte de gêne secrète qui l'empêchait de se mettre au diapason. Qu'y avait-il de nouveau? Gisèle avait-elle renoué avec M. de Bernays? Le comte de Bassefeuil revenait-il sur l'eau, ou bien était-il question d'un troisième larron?

Le café servi, madame d'Ulis renvoya le domestique; son mari allumant la cigarette qu'autorisaient ces dames, dit à M. de Chateaublon:

—Eh bien, avez-vous deviné où est allée madame de Lacourselle, et pourquoi elle, qui craint tant notre dangereuse influence et nos pernicieux conseils, a consenti à nous confier Gisèle toute une journée? C'est que si, en son absence, nous causons le mal, elle rapportera le remède certain pour le guérir. En un mot, mon cher ami, c'est une quasi fiancée que vous avez sous les yeux.

—Encore? fit André simulant la surprise et peut-être aussi un peu une gaieté qu'il n'éprouvait pas; à dix, nous ferons une croix, n'est-ce pas, mademoiselle Gisèle?

—Pas à dix, à trois, dit-elle riieuse, car celui-ci est le bon.

À moins que les renseignements qu'est allée chercher madame de Lacourselle ne soient pas satisfaisants, remarqua Marcelle, qui observait André à la dérobée.

—Oh! ils le seront! fit Gisèle.

—Il est de fait, repartit André narquois, qu'il y a une manière de les demander qui ne permet pas qu'on les donne mauvais.

—Justement, dit Gisèle de très bonne foi, du moment où il n'y a pas de choses graves à reprendre (et cela n'est pas à mettre en doute), les vêtiles peuvent s'interpréter de toutes les façons, bonnes ou mauvaises. Je connais ce jeune homme-là, ce n'est pas un mariage d'arrangement, on ne lui a pas soufflé l'idée de penser à moi, il l'a eue à lui tout seul. Il a chargé une très respectable amie que nous avons de demander mamain, et le fait qu'elle se soit chargée de la commission, et surtout qu'elle ait si chaudement recommandé son protégé, est une garantie prouvant que, sur les points

importants, il est absolument sans reproche. Maman a tenu à s'informer, quand même, des choses secondaires; je l'ai laissée faire, mais mon parti est bien pris: on peut me dire du mal de ce jeune homme, je l'épouse malgré tout. Je ne représente pas une perfection, tant s'en faut! je ne puis exiger qu'il en soit une.

—Cette fois, fit André qui, à force de volonté, parvenait à s'égayer, c'est le coup de foudre: mademoiselle Gisèle est séduite. Il est donc bien joli, ce monsieur?

—Ah! très beau garçon! dit la jeune fille qui ne semblait pas disposée à plaisanter sur les mérites de son prétendu.

—Les cheveux noirs... ou blancs? continua André.

—Blonds, fit Gisèle, d'un blond cendré charmant. Comment voulez-vous qu'il ait les cheveux blancs à vingt-six ans?

—C'était une manière de demander son âge, répondit André; alors il réunit tout, ce monsieur: beau, jeune, riche sans doute?

—Soixante mille livres de rente aujourd'hui, autant plus tard.

—Diable! fit André. Pas de carrière? Pour habiter?

—Pas de carrière. Pour habiter Paris.

—Magnifique! Et le nom de ce fortuné mortel, auquel aucun des dons de ce monde ne manquera plus lorsqu'il vous aura obtenue, mademoiselle Gisèle?

—Léonard Verchin.

—Aïe! Verchin tout court, vous ne passez pas sous silence, par malice, quelque nom de terre facile à ajouter?

—Pas le moindre, et je ne le regrette pas: on doit porter haut son nom, même s'il est plébéien, du moment qu'il est honorable; et c'est se rabaisser, à mon sens, que de le déguiser sous une noblesse d'emprunt qui souvent ne vaut pas ce qu'elle cache.

—Ça, c'est assez vrai, fit André; seulement je croyais que vous teniez, et madame votre mère encore plus que vous, à n'accorder votre main qu'à un homme du monde.

—Qui vous dit qu'il n'en est pas? fit Gisèle brusquement. Le monde, notre monde, n'est plus fermé comme autrefois, ce ne sont plus les seize quartiers qui en ouvrent les portes, mais les millions. Je puis m'appeler la comtesse de Bernays, avec mes six mille livres de rente, on ne

m'invitera pas chez la duchesse de B... ou la princesse de X... Mais madame Verchin, avec soixante mille francs de revenu, des diamants superbes et des robes de la bonne faiseuse, sera de toutes les fêtes. La noblesse, son prestige lorsqu'il n'est pas rehaussé par celui d'une grosse fortune est perdu; il n'y en a plus qu'une, celle de l'argent; quelquefois elle s'amuse, par respect pour le passé et les traditions, à se payer, en beaux écus sonnants et trébuchants, une particule, un titre: cela fait un Douchet, comte d'Azas; mais la mode s'en passe, et une simple initiale sur la portière d'un coupé de chez Binder produit, au Bois, un meilleur effet qu'une couronne ou un tortil sur quelque vieille guimbarde démodée.

—Quelle démocrate! fit André très amusé.

—Est-elle emballée, hein? remarqua M. d'Ulis.

—Un peu trop, releva Marcelle doucement; Gisèle plaide chaleureusement une cause, gagnée d'avance. Un nom honorable, dignement porté, quel qu'il soit, mérite tous les respects; seulement, chère amie, tu oublies une chose: c'est que, si cette pauvre noblesse a perdu sa fortune et son prestige, elle a gardé un bien qui à de rares exceptions près, n'appartient qu'à elle; c'est une délicatesse peut-être un peu superficielle, mais après laquelle, lorsqu'on y a goûté, tout semble rude ou vulgaire, un raffinement de l'éducation, un tact subtil en toutes matières, qui est presque de l'instinct et que rien ne remplace; une déférence chevaleresque et des égards tout particuliers pour les femmes. Plus qu'aucune autre, tu es accoutumée à tout cela, et si tu ne trouvais pas ton mari dans des idées pareilles aux tiennes, telle que je te connais, tu souffrirais beaucoup. Es-tu sûre que M. Verchin, sur ce point, est bien de ton monde?

—Oui, fit Gisèle résolument; je connais des ducs et des marquis qui ont moins bonne façon que lui.

—Alors je n'ai plus qu'à t'approuver, dit madame d'Ulis gaîment, comme du reste, je l'avais déjà fait. Allons, monsieur de Châteaublon, à votre tour, félicitez-la.

—Pas encore, fit le jeune homme. Pensez donc! voilà deux fois que je prodigue en pure perte mes plus beaux compliments,

j'ai peur d'épuiser ma provision, je me réserve pour l'avenir.

—Mais c'est fait, cette fois, archifait, vous dis-je, fit Gisèle un peu nerveuse, vous y pouvez croire; tenez je vous invite à dîner pour dans huit jours avec mon fiancé, est-ce convenu?

—C'est convenu; seulement, si vous le jugez bon, nous consulterons madame vos trs mère sur le choix du jour.

—Vous vous moquez de moi, c'est très mal; vous savez bien, pourtant, que maman ratifiera mon invitation. D'abord, quand on va se marier, on a de l'autorité, j'en prends d'avance un peu. Ainsi, c'est moi qui ai annoncé mon mariage à ma cousine d'Azas.

—Et son impression?

—La voici en deux mots: si cette petite avait épousé un duc et pair, cela eût mieux fait dans mon salon, mais je préfère encore un millionnaire qu'un gentilhomme pauvre; c'est une si ennuyeuse et humiliante parenté que celle des gens sans fortune!

—Et madame de Vauteur, est-elle aussi au courant?

—Comment donc! elle approuve de toutes ses forces: "L'avenir est aux Verchin", dit-elle en riant, et elle remonte maman qui soupire bien fort en pensant quel excellent effet ferait seulement une petite, toute petite particule entre les deux noms qu'elle trouve très bien sonnants.

—Bah! fit André, vous y viendrez, vous verrez; à votre premier fils, vous serez Verchin de quelque chose, le titre sera pour le second.

Et comme Gisèle protestait en riant, il quitta les jeunes femmes en même temps que son ami d'Ulis qui montait à cheval.

Trois jours après, André de Chateaublon reçut, le matin, une lettre sur l'adresse de laquelle il reconnut l'écriture de madame de Lacourselle. Vivement, il la déchiffréta.

"Mon cher monsieur,—lui écrivait l'aimable femme,—vous êtes trop notre ami pour que je ne veuille pas vous dire de suite la confirmation que ma chère Gisèle vient de donner au projet dont, l'autre jour, elle vous a fait la confidence prématurée. Son mariage avec M. Léonard Verchin est maintenant chose décidée. Hier soir, elle a accepté la bague et le bouquet de fiançailles; on parle même déjà de la

date de la cérémonie! Gisèle désire vivement vous présenter à son fiancé. Faites-nous donc l'amitié de venir, dimanche, dîner avec lui et nous. Croyez toujours, mon cher monsieur, à mes sentiments les plus sympathiques.

"SOPHIE DE LACOURSSELLE."

André replia sa lettre, tout songeur.

Cette fois, c'était fini; elle se mariait, sa gentille petite amie. Le fait irrévocable lui causa une sensation cuisante à laquelle il eût été honteux de donner le nom de douleur, mais qui y ressemblait grandement. L'impression triste, qu'à trois reprises déjà il avait éprouvée, quand il avait été question du mariage de Gisèle, n'était, à celle qu'il ressentait actuellement, que ce qu'est l'inquiétude causée par la possibilité d'une catastrophe au sentiment que cause cette même catastrophe arrivée.

André se sentait dans l'âme quelque chose de noir, comme un voile subitement étendu sur tous ses sentiments, tous ses espoirs, toutes ses joies; et il éprouvait, en même temps, une sensation d'écroulement comme s'il avait édifié, au fond de son cœur, un rêve secret que la réalité, brutalement, jetait à terre...

Ce rêve, quel pouvait-il être; épouser Gisèle? pas une heure il n'en avait admis la possibilité! Il n'était pas assez fou, pourtant, pour l'aimer malgré lui, alors qu'elle n'avait même jamais eu le plus petit penchant tendre pour lui?...

À cette question, André ne se répondit plus avec la superbe assurance qu'il montrait naguère.

—C'est dangereux, ces intimités de jeunes filles, pensa-t-il.

Puis, se raillant lui-même, pour s'empêcher de se prendre au sérieux:

—Comme cela me va, ce rôle d'amoureux sans le vouloir, ni le savoir!

—Non, c'est trop bête, reprit-il, apprenant sa chambre à grands pas; je n'ai plus dix-huit ans que diable! pour m'éprendre comme un collégien. Epris? je ne le suis pas de Gisèle, je l'aime beaucoup, assurément; je l'admire non moins sincèrement; j'ai un peu de regret et de dépit de voir passer à un autre cette charmante fille qui, si elle avait cinquante mille francs de rente, me conviendrait si bien, c'est là tout.

Puis, s'arrêtant devant sa cheminée, il jeta sa cigarette au feu et il considéra dans la glace son visage très pâle, ses lèvres un peu tremblantes et une imperceptible gouttelette de sueur qui lui perlait aux tempes.

—Je ne m'en permets pas davantage, ajouta-t-il avec un demi-sourire, tout ému, presque vosin des larmes.

XIV

Le lendemain, dimanche, sembla à André long à venir, l'impatience le dévorait, une sorte d'impatience qu'il ne se connaissait pas. Libre de service dès le milieu de l'après-midi, il se disposait à rentrer de bonne heure chez lui pour être exact à l'heure du dîner, rue de Fleurus. Le printemps commençait, et mars inaugurerait son règne avec des sourires de soleil; les éventaires des fleuristes embaumaient les fleurs nouvelles, et les marchandes des quatre saisons encadraient leurs petites brouettes de bouquets de violette. Une d'elles passa près d'André avec sa charge parfumée, et voyant qu'il s'arrêtait à la regarder:

—Monsieur veut-il des violettes, du muguet!

André, machinalement, prit deux ou trois des plus gros bouquets de violettes et les réunit en un seul, qui devenait de taille respectable.

—Combien? fit-il.

Et il les paya.

Achetant ces fleurs, il avait pensé à Gisèle qui les aimait tant; d'ordinaire, lorsqu'il dînait chez sa mère, il lui en apportait toujours, des fleurs modestes, de celles qu'on peut appeler sans conséquence. Il y avait, sur la table du salon, un cornet en verre de Bohême rose, dans lequel la jeune fille les disposait. André voyait en pensée ce vase, en prenant les violettes, et d'avance, se présentait à ses yeux l'image charmante de sa petite amie, debout devant la table de peluche rouge, les arrangeant de ses doigts blancs et agiles dans le joli cornet rose, sur lequel leur couleur sombre tranchait heureusement. Tout à coup un sursaut fit envoler son rêve; il s'agissait bien aujourd'hui de ses humbles fleurs! le cornet serait occupé, maintenant, par celles que le fiancé, sans nul doute, envoyait chaque matin. À quoi avait-il donc songé et était-il assez ridicule avec son bouquet de deux francs acheté sur le trottoir!...

Il rentra chez lui de très mauvaise humeur, jeta violemment sur une table les pauvres violettes qui n'en pouvaient mais, et commença à s'habiller.

Une heure plus tard, il montait rue de Fleurus. Il avait fait les cent pas sur le trottoir, pour ne pas arriver trop tôt, jugeant bon que le fiancé le précédât: à tout seigneur, tout honneur, et, bien que n'ayant pas, dans ses allées et venues, perdu la porte des yeux, n'ayant vu pénétrer personne qui ressemblât à un prétendu, il se décida à entrer à son tour, devant l'heure qui s'avancait, persuadé que M. Verchin avait dû arriver de très bonne heure.

La bonne qui l'introduisit avait son tablier et son bonnet blancs des grands jours, et l'hospitalier petit appartement lui parut, dès l'antichambre, avoir un aspect de cérémonie qui l'impressionna désagréablement; il s'y sentait étranger à présent, lui qui, si souvent, y était venu familièrement.

Au salon, où on l'annonça, Gisèle était seule, en grande toilette. Au bruit de la porte, elle se leva précipitamment, déposant le livre qui lui servait évidemment de maintien.

À la vue d'André, un large et franc sourire ouvrit sa bouche fraîche.

—Ce n'est que moi, fit le jeune homme, qui avait remarqué son empressement.

—Oh! le méchant! riposta vivement Gisèle; qui vous donne le droit de parler ainsi?

—Eh! fit André demi-mélancolique, demi-railleur; naguère, lorsqu'un pas d'homme venait vous surprendre dans l'intimité, vous saviez d'avance lequel, et, seul, m'attendiez. Aujourd'hui, ce n'est plus mon tour; je cède mon privilège à plus autorisé.

—C'est vrai, répondit Gisèle sérieusement; mais votre place, personne ne l'a prise ici, je serai toujours contente lorsque je reconnaitrai, dans l'antichambre, le bruit de vos éperons, et si je le suis davantage encore lorsqu'on annoncera mon fiancé, ce plaisir n'ôtera rien à celui que j'ai à vous voir.

André n'avait rien à répondre à cette mise au point très raisonnable de leurs rapports futurs; il n'y essaya pas.

—Merci, fit-il seulement, la voix un peu étranglée; il m'eût été très dur de voir un sentiment plus vif me chasser de la petite place que je puis avoir dans votre cœur.

Laissez-moi donc, à présent que je suis tranquillisé, vous féliciter sans arrière-pensée.

—À mon tour, merci, fit Gisèle, avec une gâité qui parut à André quelque peu forcée.

—Vous êtes contente, dit le jeune homme, heureuse, tout à fait?

—Oui, fit Gisèle détournant la tête, tout à fait.

—Moi aussi, alors, répondit André, véritablement ému; si vous saviez combien c'est du fond de l'âme que je vous souhaite ce bonheur que vous méritez si bien!

Le trouble que le jeune officier n'essayait même pas de vaincre, tant il le dominait, commençait à gagner Gisèle, et la situation pouvait devenir embarrassante quand la porte s'ouvrit, livrant passage à M. Léonard Verchin.

C'était un grand et gros garçon, brun, respirant la santé et la force; les traits étaient réguliers, quoique épais, le regard ne manquait pas d'intelligence et le sourire des lèvres fortes donnait à la physionomie un air de bonhomie légèrement vulgaire, mais réelle. La tournure n'était ni élégante ni distinguée, malgré les soins d'un tailleur émérite; les cheveux, plaqués sur le front en deux bandeaux à la dernière mode, accusaient, par un luisant exagéré, les récents soins du coiffeur, dont témoignait aussi la moustache brune, outrageusement cirée. C'était une antithèse très frappante que celle de ce jeune homme qui, par sa stature puissante, éloignait toute idée du petit "pschutteux" à la mode et de sa tenue qui l'en rapprochait le plus qu'il se pouvait. M. Léonard Verchin se dirigea vers Gisèle avec, sinon beaucoup d'aisance mondaine, du moins beaucoup de désinvolture.

—Mademoiselle, fit-il s'inclinant très bas, vous allez bien, depuis hier soir?

Et, sans attendre que Gisèle, toute rouge et toute gênée, la lui tendit, il lui prit la main et la baisa.

La jeune fille rougit encore plus fort: cette affirmation de ses droits de fiancé, sans avoir égard à la présence d'André, sembla lui déplaire souverainement.

M. Verchin paraissait n'en avoir cure. Il s'en fut délibérément poser sur un meuble son chapeau, sa canne et ses gants et, revenant vers Gisèle, il regarda André de l'air d'un homme qui attend une présentation.

Heureusement, madame de Lacourselle arriva juste à temps pour le faire, car sa fille, toute troublée, contre son habitude, en eût été presque incapable. Dès que les jeunes gens l'eurent saluée, elle commença de suite l'habituelle formalité:

—Monsieur de Chateaublon, monsieur Léonard Verchin, le fiancé de ma fille; monsieur Verchin, monsieur André de Chateaublon, le neveu de ma soeur de Vautour et notre excellent ami.

Le jeune officier n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche que l'autre, de sa voix éclatante, s'avançait vers lui la main tendue, s'écriait:

—Très heureux, monsieur de Chateaublon, de faire votre connaissance; mademoiselle Gisèle m'a parlé de vous en des termes, oh! très flatteurs. Elle m'a dit que vous aviez toute son amitié; j'en suis charmé et je suis disposé à y joindre la mienne, mais j'espère que vous vous en contenterez et en resterez là; car, si vous briguez davantage, eh! eh! fit-il avec un gros rire bruyant qui sonna faux, nous ne serions plus amis et je défendrais mon bien.

—Soyez tranquille, monsieur, je ne le convoite pas, répondit André froissé par cette inqualifiable plaisanterie; madame Léonard Verchin pourra compter, comme modemoiselle de Lacourselle, sur mon plus respectueux dévouement.

—C'est entendu, fit Léonard d'un air bonhomme; je voulais plaisanter, tout simplement; on est gai, voyez-vous, quand on va se marier, et surtout avec une adorable petite femme comme celle-là.

Et le gros garçon se retourna vers Gisèle qui, pâle comme une morte, essayait pourtant de sourire.

—Et mes fleurs, fit-il, les avez-vous reçues?

Comme la jeune fille lui montrait du geste un immense et magnifique bouquet de roses-thé et d'azalées qu'elle avait mis sur un guéridon dans un grand vase de cristal taillé:

—Voyons, que je les regarde, fit-il, car je ne les ai pas encore vues.

Et, tournant autour du bouquet:

—Pas mal vraiment, pas mal, c'est si curieux, savez-vous! Il y a des entrepreneurs de fiançailles comme de pompes funèbres. On va chez un fleuriste: "Je suis fiancé, lui dites-vous, je veux une cour à tant,

un bouquet tous les jours ou toutes les semaines à tel prix." Et l'on traite à forfait, on donne l'adresse de sa fiancée, l'on n'a plus à prendre souci de rien; on est sûr que les fleurs arriveront aux dates fixées. Il y a même un usage très amusant: le premier bouquet doit être blanc; le deuxième, teinté; le troisième rosé, le suivant plus rose, et ainsi de suite par gradation pour arriver, la veille du mariage, à un rouge aussi foncé que possible. C'est paraît-il, l'image de la flamme naissante qui doit la veille de l'union, devenir incandescente... Le jour du mariage, alors, on revient au blanc pur; je ne m'explique pas trop pourquoi.

L'histoire, assez plaisante pourtant, ne semblait pas du goût de Gisèle, et elle parut soulagée lorsqu'on vint prévenir pour le dîner. Très tendrement, son fiancé lui prit le bras et le passa sous le sien, puis laissant madame de Lacourselle avec André, il se pencha vers la jeune fille pour lui parler à l'oreille.

André, entendait, derrière lui, chuchoter cette grosse voix tonitruante qui avait toutes les peines du monde à s'atténuer et sentait des frissons de dépit et de colère lui passer à fleur de peau.

—S'ils s'imaginent, par exemple, que je vais m'offrir souvent ce spectacle-là, murmura-t-il.

Il était révolté de la galanterie grossière du jeune homme envers cette jeune fille dont il avait toujours respecté et même ménagé l'exquise délicatesse.

Pourtant, ces façons ne semblaient point trop déplaire à Gisèle qui, à mesure que le dîner avançait, répondait plus gracieusement à son fiancé, au moins par des sourires et des approbations; mais André, qui la connaissait à merveille, s'apercevait qu'elle manquait de naturel, et croyait deviner, dans sa contenance, une sorte d'effort caché. Cette nuance échappait absolument à Léonard Verchin qui, encouragé par l'attitude de Gisèle, et la politesse de sa mère, exultait et, bien à l'aise, se montrait sous son véritable jour.

Il parlait comme un moulin, avec entrain, avec un certain esprit même, mais avec une déplorable vulgarité. Il riait bruyamment, mangeait comme quatre, buvait comme deux et, dans sa tenue, laissait voir l'absence complète de toute éducation. Madame de Lacourselle, maintenant qu'elle

l'avait accepté pour gendre, s'ingéniait à dissimuler les fautes qu'il faisait contre la plus simple étiquette.

Gisèle, elle, par une autre tactique, en imitait quelques-unes, comme si elle eût voulu persuader à André qu'elle approuvait ce laisser-aller, puisqu'elle le partageait.

Au dessert, Léonard appelait madame de Lacourselle "Belle-maman", et Gisèle en riait à se tordre, ce qui semblait inexplicable à André.

Lorsqu'on servit le café au salon, Gisèle, après avoir offert une tasse à sa mère, vint en apporter une à son fiancé.

—Permettez, fit-il avant de la prendre, je m'assieds, j'ai horreur de boire le café debout; j'aime mieux vous révéler de suite toutes mes manies.

Et s'étant placé un peu à l'écart:

—Comme vous êtes aimable de me servir ainsi! soyez-le tout à fait; apportez ici votre tasse, là, sur cette petite table, nous prendrons le café comme mari et femme, déjà, c'est cela qui sera gentil!...

André, à cette proposition, regarda Gisèle qui, par hasard, levait à ce même moment les yeux sur lui. Un éclair ressemblant à un défi lui parut passer dans les prunelles de velours de sa petite amie, et, à sa stupéfaction croissante, car il marchait de surprise en surprise, il la vit obtempérer au désir de son fiancé!

Il ne lui restait qu'à aller s'asseoir près de madame de Lacourselle, ce qu'il fit avec une bonne grâce plus évidente que réelle, suivant avec peine une conversation banale, son attention attirée vers la petite table, près du grand palmier, où les fiancés se parlaient à demi-voix.

C'était pour André un supplice inénarrable que cette prise de possession presque brutale de sa petite amie par ce lourdeau inconnu; et lui qui l'avait eue ces derniers temps toute à lui, souffrait véritablement de la voir se laisser accaparer de la sorte, et lui en voulait même un peu.

"Toutes les femmes sont donc les mêmes, pensait-il: elles raffolent du premier homme qui leur dit: "Je vous aime", et pour peu que cet homme ait le titre de fiancé, elles se permettent avec lui toutes les libertés."

"Mais que peut-il bien lui dire? pensait-il encore quelques instants plus tard, pour la faire rire si fort; il n'est pas sot, c'est

certain, mais il est abominablement commun, ses plaisanteries sont d'un goût déplorable, et elle, je l'ai connue si raffinée."

M. Verchin, ayant fini d'absorber son café, mit un terme au supplice d'André.

—Monsieur de Châteaublon, lui cria-t-il de l'autre bout du salon, venez donc par ici que je vous récompense d'avoir si bien respecté et même ménagé notre tête-à-tête. Je viens d'avouer à mademoiselle Gisèle un autre de mes défauts, je trouve honnête de les lui faire connaître tous, un à un: eh bien! si je ne sais pas prendre mon café debout, je ne sais pas davantage me priver d'un cigare après mon café. Ma chère petite fiancée,—voyez comme elle est bonne!—consent à me passer mon vice, et vient de me dire qu'elle a mis à mon intention des cigares dans la salle à manger. M'y accompagnez-vous?

—Volontiers! dit André.

—Ah! ah! éclata de rire Léonard, se tournant vers Gisèle, il accepte, voyez-vous, et vous, vous n'avez plus de prétexte pour refuser.

—Refuser quoi? fit le jeune homme.

—De m'accompagner au fumoir, répondit Léonard; mademoiselle Gisèle se défendait obstinément d'y venir seule avec moi et comme l'odeur du cigare incommode madame de Lacourselle, j'aurais, sans vous, été privé de sa chère présence; tandis que vous chargeant de faire le tiers et de nous servir de chaperon, elle n'a plus les convenances à m'objecter.

—Aussi, je me rends, fit Gisèle se levant; mais pour un quart d'heure, sans plus, ce serait trop impoli d'abandonner ma mère.

Ils se dirigèrent vers la salle à manger. Léonard choisit minutieusement un londrès dans la boîte posée sur la cheminée, et André roula une cigarette.

—Et vous? mademoiselle Gisèle, dit tout à coup M. Verchin.

—Comment, moi?

—Vous ne fumez pas?

—Absolument pas, dit la jeune fille riant.

—Pourquoi donc? une cigarette, une toute petite cigarette, c'est très bien porté, vous savez, chez les femmes du monde?

—Non, je ne le savais pas, fit Gisèle, mais cela ne change rien à ma décision.

—Essayez donc, je vous en prie; tenez, M. de Châteaublon va vous en faire une jolie, jolie...

Gisèle se défendit tant qu'elle put, mais son fiancé, sans avoir égard à ses refus, insista avec une ténacité sans pareille. La jeune fille en sentait si bien l'inconvenance que, pour y mettre fin, elle se résigna à céder.

—Si vous m'aimez! venait de lui dire prétentieusement Léonard.

—Oh! alors! fit-elle comme enchantée de donner à sa défaite ce motif, jouant son rôle de fiancée presque trop bien...

Et elle approcha de ses lèvres une cigarette qu'André s'était refusé à faire, et que Léonard avait roulée entre ses gros doigts épais.

De suite, la fumée la suffoqua, elle se mit à tousser, les larmes lui montèrent aux yeux, et le sang à la gorge. Léonard Verchin trouvait à ce spectacle un charme très grand, car il se tordait de rire, littéralement, sur son fauteuil.

—Allons, courage, disait-il, cela viendra! Dieu! êtes-vous drôlette et gentille comme cela!

Gisèle, pour masquer le ridicule de la gâté de son futur, essayait de rire aussi, comme si elle eût vraiment pris grand plaisir à cette sottise plaisanterie. André rongea son frein; à la fin il n'y tint plus, et s'avançant près de la jeune fille, il lui prit la cigarette des mains et la jeta au feu.

—Assez, fit-il brièvement; vous voyez bien que vous allez vous rendre malade.

—L'armée a parlé, s'écria Léonard, il faut obéir; nous recommencerons, hein? Pour la première fois, vous avez été courageuse, et, puisque vous l'avez fait pour me faire plaisir, je vous en remercie.

Et se levant pour s'approcher de Gisèle, qui était restée debout, il lui prit les mains et se pencha vers elle pour l'embrasser; mais la jeune fille, très brusquement, se renversa en arrière et, fort irritée:

—Y pensez-vous, monsieur?

—Je le crois bien, que j'y pense, fit Léonard riant; soyez donc tranquille, monsieur de Châteaublon ne dira rien à votre mère..., et puis, il est bien permis d'embrasser son fiancé, n'est-ce pas, mon capitaine!

—Je n'ai pas qualité pour juger cela, répondit très froidement André, pâle comme

un mort, et mademoiselle de Lacourselle sait mieux que nous, monsieur, soyez-en persuadé, ce qu'elle a à faire.

Pendant ce temps, Gisèle avait achevé de se dégager et, très rouge, s'était réfugiée près de la porte.

—Rentrions au salon, fit-elle d'un ton sec et impératif.

—Dieu! quelle voix méchante, fit Léonard plaisantant, mais au fond un peu inquiet. Vous êtes fâchée contre moi?

—Oui, dit Gisèle nettement.

—Et que faut-il faire pour obtenir mon pardon? est-ce de l'implorer prosterné? dit Léonard, qui mettait déjà un genou sur le tapis.

—Non, fit Gisèle, c'est prendre l'engagement d'être plus convenable à l'avenir.

—Plus convenable, exclama Léonard, monsieur de Chateaublon est témoin...

—Il ne sera témoin que de votre serment, riposta Gisèle, dont la gaîté malicieuse revenait. Allons, promettez...

—Quoi? de ne jamais vous embrasser? Oh! non, par exemple, dit Léonard, faisant à André un petit signe d'intelligence d'un goût plus que douteux.

—D'attendre au moins ma permission pour le faire, répliqua Gisèle.

—Soit, "je jure." Monsieur de Chateaublon, vous l'entendez?

Et celui-ci ayant fait un signe affirmatif, Léonard continua:

—Et cette permission, quand me l'octroirez-vous?

—Le jour de notre mariage, si vous êtes tout à fait correct d'ici là.

—Oh! par exemple! fit Léonard, levant les bras au ciel.

Mais déjà Gisèle avait quitté le petit appartement et rentrait au salon.

André la suivait. Léonard jeta, avec un soupir de regret, son gros cigare à peine à moitié fumé.

—Est-elle mignonne, hein! fit-il au jeune officier en passant la porte.

André ne répondit pas, il était à bout de courage et d'efforts faits pour se contenir. Par convenance, il resta encore quelques minutes au salon, puis, saisissant le premier prétexte, il se sauva écoeuré à un point suprême, et désolé de voir sacrifier ainsi sa chère et charmante petite amie.

XV

L'impression qu'André avait rapportée de chez madame de Lacourselle persista dans toute sa violence au delà du premier moment, ce qui était rare chez cet esprit primesautier dont la mobilité atténuait l'intensité des émotions et des sensations. Il n'était plus triste seulement, maintenant, triste d'en être au moment prévu où son renoncement à Gisèle ne serait plus une chose à venir et acceptée d'avance, mais un fait patent; il était furieux aussi de la perdre pour cet homme, qui était, à tous points de vue, indigne d'elle. Et c'était pour quelques milliers de francs, pourtant, pour s'assurer un luxe devenu une nécessité pour elle qu'elle unirait sa vie tout entière à un Léonard Verchin!

Cela révoltait André. Et c'est qu'elle était contente encore, heureuse même! elle le lui avait dit formellement. Était-il possible qu'elle eût les yeux fermés à ce point? ou bien ses goûts avaient-ils subitement changé, pour que ce jeune homme, qui aurait dû froisser tous ses sentiments intimes, ait pu trouver grâce devant elle? C'était inadmissible, et André pensa plutôt que, se sachant aimée de son fiancé, sûre de son empire, elle avait l'espoir de le transformer, de l'affiner, de l'élever jusqu'à sa hauteur morale.

Mais ne se berçait-elle point d'un espoir vain? Il y a des natures avec lesquelles il n'y a rien à faire, et le jeune homme se demandait anxieusement ce que deviendrait sa chère petite amie et ce qu'elle serait dans dix ans. Dans tous les ménages, et surtout les favorisés, ceux où l'on s'aime, il y a une influence réciproque qui, peu à peu, égalise les différences d'éducation et d'habitudes, et faisant faire à chaque époux un pas l'un vers l'autre, les rapproche bientôt tout à fait. Mais il y a aussi toujours une influence prépondérante qui finit par l'emporter sur l'autre et s'imposer; tantôt, c'est la femme qui la possède, tantôt, le mari; c'est une affaire de caractère, de tempérament, et, quelquefois, de circonstance.

Dans le ménage Verchin, qui aurait cette puissance? Léonard et Gisèle deviendraient pareils, c'était évident, mais serait-ce Léonard qui ressemblerait à Gisèle, ou Gisèle qui prendrait le ton et les habitudes de son mari? Quand une jeune fille veut s'attacher

à celui qu'elle épouse, elle le voit d'un oeil spécial, le pare, bien gratuitement souvent, des qualités de son rêve, et finit, de très bonne foi, par l'admirer. De là, à l'imiter, il n'y a qu'un pas, et André frémissait en songeant que Gisèle, si fine et distinguée, pourrait, dans dix ans, être une grosse matrone vulgaire.

Cela le faisait souffrir, pourtant il y pensait sans cesse; il avait un besoin fou de parler de Gisèle, de dire ses craintes et aussi ses regrets, il lui semblait que cela le soulagerait de l'espèce de cauchemar qui lui oppressait la pensée. Il n'y avait qu'une maison où il pouvait le faire librement, chez les d'Ulis, et dès le lendemain, il y fut.

La jeune femme était seule au salon où, suivant sa coutume louable, elle travaillait. Elle l'accueillit avec sa cordialité habituelle. Les premiers lieux communs d'usage échangés, il restait muet, comme un peu embarrassé.

—Eh bien, lui dit-elle, vous ne me parlez pas de Gisèle, vous savez pourtant que son mariage est officiellement annoncé?

—Je le sais! répondit André, madame de Lacourselle m'a écrit pour m'en prévenir; du reste je m'attendais à cette communication, et elle ne m'a appris qu'un nom.

—Vous avez été faire votre compliment?

—Hier, fit André très réservé.

—Et vous avez trouvé Gisèle contente?

—Raviel au septième ciel!

—C'est beaucoup dire, fit madame d'Ulis; elle me semble moins satisfaite au fond qu'elle ne veut le paraître.

—Vous croyez?

—Oui, c'est une fille qui se monte la tête, elle a trouvé ce qu'elle voulait: fortune, jeunesse, elle passe la naissance et se persuade que ce n'est même pas un sacrifice pour elle; elle répète à tous et à elle-même, à la journée, qu'elle réalise son rêve, qu'elle est heureuse; elle finira par croire de très bonne foi qu'elle l'est réellement.

—Pourquoi ne le serait-elle pas?

—M. Verchin ne me semble guère le mari qu'il lui faut.

—Ah! fit André hypocritement, vous le connaissez?

—Je le connais, nous avons été féliciter Gisèle un soir, et il était là.

—Et comment l'avez-vous trouvé?

—Bien... ordinaire, dit madame d'Ulis,

qui était la charité faite femme; beau garçon, intelligent, si vous voulez, mais si loin de l'éducation raffinée, des habitudes délicates de Gisèle! Enfin, il faut espérer que cette différence, rendue plus choquante par l'extrême distinction de ma cousine, n'est qu'une question de surface, et que Gisèle transformera son mari.

—Allons donc! fit André s'échappant, jamais de la vie elle ne changera cet homme! c'est bien lui qui l'étouffera, la mettra sous le boisseau.

—Comment le jugez-vous ainsi? dit madame d'Ulis sincèrement étonnée, vous le connaissez donc?

—Oui, fit André, j'ai dîné hier avec lui, chez madame de Lacourselle, je ne voulais pas vous le dire, pour constater d'abord votre impression; maintenant que je la sais pareille à la mienne, je puis parler librement. Madame d'Ulis il faut empêcher cette iniquité de s'accomplir.

—Pourquoi donc?

—Mais ce mariage en est une véritable; sacrifier ainsi cette charmante fille! Elle souffrira atrocement dans son ménage avec cet homme qui, comme sentiments et éducation, lui est absolument contraire, tout la froissera, la blessera; si vous saviez comme il est grossier!

Et André raconta à madame d'Ulis la scène du fumoir.

La jeune femme ne répliqua rien, mais une pensée persistante et cachée eût pu se lire au fond de ses yeux doux.

—Comment, sa mère, ses amis, ne s'aperçoivent-ils pas de l'énormité qu'elle va commettre? poursuivit le jeune homme tout à fait monté, et comment personne de ceux qui l'aiment ne se charge-t-il de lui ouvrir les yeux, de lui montrer ce à quoi elle s'expose, les difficultés et les tristesses auxquelles elle se condamne de gaieté de coeur?

—Personne ne le fera, parce que la commission n'est pas aisée, répondit madame d'Ulis; je m'en chargerais bien, moi, si j'avais un autre parti à proposer à Gisèle, et je crois avoir assez d'influence sur elle pour modifier son avis; mais de quel droit irais-je lui faire rompre un mariage sans savoir si elle en retrouvera, dans toute sa jeunesse, un autre aussi avantageux? C'est une responsabilité que je ne veux pas assumer. Soyez sûr que la pareille retient tous ses

vrais amis; ma tante de Vauteur, ma tante de Lacourselle elle-même. Gisèle a refusé la vieillesse, la médiocrité; si elle refuse la fortune, que pourra-t-on lui offrir?

—Toujours mieux qu'un Léonard Verchin.

—Qui sait? fit madame d'Ulis avec une tristesse très sincère, et une intention marquée; le mariage est difficile pour les filles sans dot, surtout quand elles ont l'éducation de Gisèle. Les gens qui leur conviendraient ne voudraient pas d'elles. Vous, par exemple, dit brusquement la jeune femme, vous ne l'épouseriez pas?

—Oh! moi, avec ma pauvreté et ses ambitions, c'est le fruit défendu, madame, vous le savez bien!

—Dites aussi vos ambitions pour être juste; ceux qui vous ressemblent les partagent, et c'est pourquoi Gisèle, avec ses répulsions, dont il faut tenir compte, pour l'âge mûr, épousera un Léonard Verchin, ou restera fille.

Ah! qu'elle reste fille cent fois! s'écria André très franchement.

—Oui, aujourd'hui qu'elle a sa mère, mais lorsqu'un jour elle se trouvera seule?...

—Il faut espérer qu'elle rencontrerait alors un Verchin atténué, fit André.

—Elle n'en courra pas le risque, le sort est jeté, c'est celui-là qu'elle épousera et il nous faut bien, nous, ses amis, en prendre notre partie, puisque, vaillamment, elle nous donne l'exemple.

André ne répondit pas, il laissa même tomber la conversation sur ce sujet brûlant; il était envahi par un malaise moral bien opposé de la détente d'esprit qu'il éprouvait toujours dans l'intérieur souriant des d'Ulis. Peut-être venait-il de ce que, pour la première fois, il se trouvait en contradiction ouverte avec la jeune femme, ou bien de ce qu'il n'avait pas rencontré près d'elle le secours que, sans se l'avouer, il était venu chercher pour empêcher le mariage de Gisèle; en tout cas, il abrégéa considérablement sa visite, espérant, une fois dehors, échapper à cette contrainte.

Il n'en fut rien, il marchait droit devant lui, et une parole de madame d'Ulis résonnait à son oreille avec une ténacité d'obsession: "Si j'avais un autre parti à proposer à Gisèle, je crois avoir assez d'empire sur elle pour la faire changer d'avis";

puis cette autre, plus frappante encore: "Vous, vous ne l'épouseriez pas?"

Quelle folie! épouser Gisèle! Pourquoi, par un malencontreux hasard, madame d'Ulis était-elle venue aviver ses regrets par ses imprudentes paroles, lui montrer à demi possible ce qui ne l'était absolument pas, oh! pas du tout!

André voulait chasser cette pensée et n'y parvenait pas; il souhaitait parler encore de Gisèle, savoir si tout le monde partagerait, à son endroit, les idées de madame d'Ulis et ce désir le conduisit chez madame de Vauteur.

Il la trouva seule, assise près d'un feu clair, que le soleil de cette après-midi de printemps ne lui avait pas fait éteindre.

—Mes vieux ans! dit-elle à André lorsqu'il s'informa si sa santé motivait ce luxe de précautions et expliquait sa frilosité.

Et comme Marcelle d'Ulis, tout de suite, elle parla de Gisèle. Cette fois André ne chercha point à dissimuler son impression: Léonard Verchin lui avait souverainement déplu.

—Cela ne m'étonne pas, répondit la douairière avec son fin et énigmatique sourire, j'étais sûre d'avance qu'il ne vous plairait pas.

—Pourquoi? osa interroger André un peu troublé cependant, moins par ce qu'il avait entendu que par ce qu'il avait cru comprendre.

La douairière sourit encore et hésita une seconde.

—Parce qu'il vous est absolument contraire, répondit-elle, et puis, enfin, il n'est pas entièrement captivant, ce monsieur, il a charmé Gisèle, bien; moi il ne m'eût pas séduite.

—Je comprends cela, dit André. Mais mademoiselle de Lacourselle en est-elle vraiment si éprise?

—Euh! elle est éprise du mariage, des cent vingt mille francs de rente en perspective, des diamants qu'elle mettra à ses oreilles, du coupé qui l'attendra aux portes, et des robes que lui fera Doucet; elle est éprise de cette revanche de sa pauvreté, et c'est là le mirage qui lui fait voir en beau son fiancé.

—Et quand elle s'éveillera de cette illusion?

—Elle ne s'en éveillera pas, soyez tranquille; les chimères, auxquelles elle va sa-

crifier sa vie, l'en récompenseront en la remplissant si bien, qu'elles ne laisseront place à aucun autre sentiment. Est-ce qu'une femme à la mode (et Gisèle avec sa fortune, sa beauté et son esprit en sera une) est-ce qu'une femme à la mode a le temps d'aimer, de regretter, de penser, de sentir? Avec une vie si chargée, vous n'y songez pas!

—Mais ne sera-ce pas dommage? dit André mélancoliquement; elle est si charmante, si bien douée sous le rapport du coeur et de l'âme.

—J'en ai connu d'aussi parfaites, qui ont eu le même sort et n'en ont jamais souffert, répliqua la douairière, dont l'ironie s'attristait un peu; or, mon cher enfant, retenez-le, c'est là l'essentiel; et puis, tenez, ne parlons plus de Gisèle, j'ai une communication plus grave à vous faire; ce n'est peut-être pas bien le jour et, si le choix m'avait été donné, j'eusse sans doute attendu pour vous en parler, mais je ne puis différer, car mon excellente amie, madame de Chasselièvre, me demande une prompt réponse et, si vous n'étiez pas venu, je vous eusse fait appeler.

André s'incline sans répondre, il n'avait apporté aux premières paroles de sa tante qu'une attention distraite. Gisèle accaparait sa pensée et, bien qu'il n'eût pas osé réclamer aussi ouvertement le concours de madame de Vauteur qu'il avait fait de celui de madame d'Ulis, il n'était pas moins déçu de voir que, pas plus l'une que l'autre, n'était disposée à provoquer la rupture de ce mariage, qu'il regardait comme une catastrophe.

Mais les derniers mots de l'aimable douairière le ramenèrent à la réalité. Comme si une fée bienfaisante avait entendu un de ses souhaits de l'heure précédente, et s'était plu à l'exaucer; c'était de son mariage qu'il s'agissait.

Une amie de madame de Vauteur lui avait enfin découvert une héritière, et c'était une véritable trouvaille: vingt ans, orpheline, deux millions, bien née et bien élevée, assez désintéressée pour épouser le "gentilhomme pauvre". Pressée, surtout, de se créer un intérieur, une famille et d'échapper à la tutelle rechignante d'une tante, qui avait consenti à se charger d'elle, temporairement, jusqu'à sa majorité. Cette date, maintenant prochaine, devait la lais-

ser dans un isolement ne permettant plus que la vie de pensionnaire au couvent. Les partis ne lui avaient pas manqué, mais aucun ne lui avait paru encore mériter le don de sa personne et de sa fortune, et l'on avait tout lieu de croire qu'André serait plus heureux.

Le jeune officier accueillit cette ouverture comme une planche de salut: il était trouvé, le remède qu'il cherchait à une dangereuse sollicitation du coeur, et, sans en dire à sa tante la raison, il se montra très enthousiaste de ce projet.

Madame de Vauteur crut de son devoir de calmer un peu ce bel élan.

—Je ne veux pas vous prendre en traître, mon enfant, lui dit-elle; mademoiselle de Soleure n'est pas jolie, elle est comme il faut, sans plus, il ne serait pas juste de dire que c'est un laidéron, la vérité est qu'elle est ordinaire.

André protesta, la beauté lui importait peu; au bout de dix ans, toutes les femmes se ressemblent, laides ou jolies; l'âge égalise les différences et ce ne sont même souvent les moins favorisées par dame Nature qui se défendent le mieux et plus longtemps. Et, se rappelant Léonard Verchin:

—L'essentiel est qu'elle soit bien élevée, distinguée, dit-il.

La conclusion de tout cela fut que madame de Vauteur convint, avec son neveu, qu'à une date très prochaine, qu'on lui fixerait, il viendrait avec elle passer la soirée, dans l'intimité, chez madame d'Arnal, tante de mademoiselle de Soleure, pour faire la connaissance de cette dernière. A vrai dire, l'aimable douairière semblait s'occuper un peu à contre-coeur de tous ces préliminaires de mariage; surtout, elle le répétait avec insistance, sans en dire la raison, en ce moment; mais elle était entraînée par les circonstances et, après avoir demandé à son amie de marier son neveu, ne pouvait laisser en souffrance l'ouverture qu'elle lui avait faite. Elle ne trouvait non plus aucune bonne raison à opposer à l'empressement d'André, qui craignait de se voir souffler son héritière. Mais elle apportait à son intervention le plus de réticences possibles, comme si elle eût redouté une responsabilité pesante dans les événements qui se préparaient.

—Je vous préviens, mon cher enfant, dit-elle à André avant de le quitter, je ne

fais cette démarche, de vous conduire chez madame d'Arnal, qu'à condition qu'elle soit la seule dont je me charge. Une fois que je vous aurai présenté à mademoiselle de Soleure, je rentre dans la coulisse; vous êtes bien assez grand garçon pour faire vos affaires tout seul.

André se soumit à tout ce que sa tante exigea de lui et la quitta peu après. Tout joyeux cette fois, il marchait d'un pas alerte sur l'asphalte grise; il ne pensait plus à Gisèle !

XVI

Le 10 mars était le jour fixé pour l'entrevue d'André de Chateaublon et de mademoiselle Blanche de Soleure. Le jeune homme en vit arriver la date avec une joie qu'il s'exagérait à plaisir pour que, la ressentant plus complète, elle en vienne à étouffer complètement le vague regret de Gisèle qui, malgré ses efforts, subsistait encore en lui. Il n'était pas retourné rue de Fleurus, voulant avoir, lorsqu'il reverrait mademoiselle de Lacourselle, à opposer à la puissance de son involontaire séduction, la force que lui donnerait l'image et la pensée d'une fiancée que, d'avance, il était résolu à aimer. Il s'attachait, sans la connaître, à cette femme qui, pour lui, représentait le mariage, la situation brillante qu'il avait souhaitée toute sa vie, mais qu'il aurait aussi voulu voir lui apporter la réalisation d'un rêve d'amour et partagé, récemment conçu devant le bonheur des d'Ulis et, surtout, devant les doux yeux bruns de Gisèle.

Il devait, le soir convenu, aller chercher sa tante de Vauteur qui le conduirait chez madame d'Arnal et, dès le dîner, son impatience se traduisit par une humeur massacrante. "Qu'a donc Châteaublon? se disaient ses camarades et quelle contrariété a pu l'atteindre pour que lui, si joyeux compagnon d'ordinaire, soit si sombre et si maussade?"

Il ne voulait pas, bien entendu, leur confier le véritable motif de sa préoccupation, refusa de les accompagner au café, et rentra chez lui, de très bonne heure, pour s'habiller.

À huit heures et demie il se faisait annoncer chez madame de Vauteur.

—Vous, beau neveu! dit-elle le voyant entrer. Mais, vous avancez, mon cher enfant! il n'est pas encore temps de partir!

—Je le sais, ma tante; mais vous ne m'en voudrez pas d'avoir cherché quelques instants de tête-à-tête avec vous avant la soirée "qui va décider de mon existence", ajouta-t-il avec une joyeuse ironie.

—Ta, ta, ta, un tête-à-tête avec une vieille femme comme moi n'a pas assez de charme pour motiver votre empressement. Avouez donc tout simplement que vous êtes venu tromper chez moi une impatience folle.

—Je suis impatient, j'en conviens, mais un sentiment n'empêche pas l'autre.

—Et cette impatience, dit malicieusement madame de Vauteur, faut-il l'attribuer à la curiosité, à l'émotion, à la satisfaction?...

—À toutes les trois, ma tante, mais peut-être plus encore au trouble qui me prend lorsque je me vois toucher, enfin, le but que, depuis si longtemps, je me proposais.

—Eh! mon cher ami, vous en approchez, mais le toucher, c'est une autre affaire, qui n'est pas encore conclue.

—Pourquoi, ma tante? M'apprenant que mademoiselle de Soleure acceptait ma pauvreté et ma position, vous avez bien voulu ajouter que vous ne doutiez pas que je ne lui plusse.

—J'en suis certaine, surtout si vous voulez vous mettre un peu en frais pour elle.

—Pour cela, soyez tranquille, ma tante.

—Je le suis, tout à fait; ce qui m'inquiète, c'est la question de savoir si elle vous conviendra.

—Mais c'est certain! vous m'avez dit qu'elle n'était pas précisément jolie, mais bien élevée, jeune, point sotté; avec ces trois atouts-là, une femme ne peut pas être déplaisante, surtout à des yeux d'avance décidés à l'admirer.

—Voyez-moi cet amoureux sur parole! fit la douairière avec son fin sourire. Allez! je vous trouve en excellentes dispositions pour bien jouer votre rôle de prétendant; seulement, permettez un conseil à ma vieille expérience: ne vous emballez pas, ne vous engagez pas, surtout; il sera toujours temps de le faire, et quelques jours de réflexion antérieure sont indispen-

sables dans votre état actuel d'esprit, croyez m'en et ne l'oubliez pas.

—Pourquoi mon état actuel d'esprit ? interrogea André, l'attention éveillée par ce mot.

—Parce que... répondit la douairière dont le sourire très particulier releva à gauche sa lèvre moqueuse.

Et elle quitta son beau neveu pour aller mettre la dernière main à sa toilette.

Lorsqu'elle revint, avec sa robe de soie mauve qui collait à sa taille restée élégante, un oeil de poudre sur ses cheveux, blanchis à plaisir et largement ondes, dans lesquels elle avait eu la coquetterie de nouer une dentelle blanche, elle était si franchement charmante, qu'André ne put retenir l'exclamation de son admiration.

—Dieu, fit-il, est-il permis d'être aussi jolie à votre âge !

—Malhonnête ! fit madame de Vauteur, riant.

Et s'enveloppant dans la douillette pelisse que lui tendait sa femme de chambre, elle sortit de l'appartement.

André la suivait, et, tout en prenant son manteau, un mirage subit lui présentait Giséle, vieillie de quarante ans, avec des cheveux de neige, sous lesquels brillaient ses yeux noirs, et sa lèvre se relevait de côté sur des dents restées intactes. Celle-là aussi, qui ressemblait à sa tante, était jolie pour la vie !

Madame d'Arnal habitait faubourg Saint-Honoré un appartement qui, bien que très vaste, ne l'était point trop pour loger sa nombreuse famille, car elle était mère de cinq filles à marier. Blanche de Soleure était la seule enfant de son unique frère, et comme, du côté maternel, la jeune personne n'avait aucun parent proche, le jour qui, deux ans auparavant, l'avait faite orpheline, elle s'était confiée à la charge morale de sa tante. Mais madame d'Arnal, qui n'avait pas vu, sans un déplaisir profond, cette nièce de province lui tomber du ciel, avait notifié qu'elle n'entendait la conserver que jusqu'à sa majorité, ce qui impliquait pour la jeune fille le mariage à bref délai, ainsi que madame de Vauteur l'avait dit à son neveu.

Bien que la réception dût être tout intime, madame d'Arnal l'avait jugée assez assez solennelle pour ouvrir et éclairer son grand salon. Autour du feu, dans des fau-

teuils soigneusement rangés, elle s'était installée, elle, sa nièce, ses cinq filles, et madame de Chasselièvre, une de ses amies, mariée par profession et par goût, qui avait servi d'intermédiaire entre elle et madame de Vauteur, car, jusqu'à présent, ces dames ne se connaissaient guère que de nom. M. d'Arnal faisait son écarté avec M. de Chasselièvre, dans un coin du salon ; lorsqu'on annonça madame de Vauteur, il se précipita à sa rencontre et lui offrit le bras pour l'amener jusqu'à sa femme ; celle-ci, très digne, s'était levée ; c'était une grande femme maigre, pâle, à laquelle l'adjectif incolore s'appliquait à merveille.

On se fit les politesses d'usage. André fut présenté en règle à madame d'Arnal ; mais, pendant tout ce cérémonial, son regard, qui se rébellait contre sa volonté, cherchait celle qu'il appelait d'avance sa fiancée dans le groupe compact des jeunes filles qui, toutes levées aussi, s'étaient, d'un air dégagé, rassemblées un peu en arrière. L'hésitation du jeune homme ne fut pas de longue durée : cinq de ces demoiselles portaient, comme un uniforme de pensionnat, des robes pareilles, dont la coupe et les garnitures témoignaient indubitablement qu'il ne suffit pas d'habiter Paris pour être bien habillée ; la sixième lui tournait le dos, elle avait une toilette de soie bleu pâle, un peu bien prétentieuse pour la circonstance, mais qui, hélas ! ne décelait pas une meilleure origine que celle de ses cousines. André n'y fit point trop attention et remarqua que la jeune fille était grande et mince avec une taille fine et assez bien prise, qu'elle avait des cheveux bruns aux reflets acajou et les épaules hautes. Il n'avait pas fini ses observations quand, sur l'invitation de sa tante, qui voulut lui présenter M. de Chateaublon, elle se retourna. André, alors, leva les yeux sur elle et son coeur se serra subitement. Oh ! non, elle n'était pas jolie ! pas laide non plus ; madame de Vauteur l'avait bien dépeinte en un mot : elle était ordinaire, mais, à première vue cette banalité impressionna André très défavorablement. Blanche de Soleure avait le visage court, à l'ovale arrondi et un peu empâté par le bas, son front carré était entièrement découvert par les cheveux, maladroitement relevés. Ses yeux, petits, d'un bleu d'acier, avaient le regard très vif, très perçant même, très dur, le nez avait une tendance à

se relever sur une bouche aux lèvres trop minces et légèrement pincées, le teint était terne, la peau épaisse; la coloration des joues, d'un rouge foncé, s'exagérait au moment présent par la timidité et l'embarras ressentis. Elle était de celles près desquelles on passe sans les regarder, auxquelles on ne fait point attention, dont on ne parle pas, et André, entre ce visage et son regard, entrevoyait l'éclair de certains yeux de velours, le sourire franc d'une bouche rose aux dents étincelantes, la blancheur nacrée du front, où se jouaient des boucles d'ébène lisses et brillantes. Il n'était point homme à laisser deviner sa première impression et ne manquant pas non plus de cet aplomb mondain qui est pour beaucoup dans la plupart des succès masculins, il trouva moyen, dans le mouvement des sièges qui s'opéra, de s'asseoir résolument auprès de mademoiselle de Soleure. Profitant de cette circonstance qu'il lui avait été présenté à elle seule, et non point à ses cousines, il lui adressa la parole pour une conversation qui devait être un aparté.

—Il y a longtemps que vous habitez Paris, mademoiselle? lui demanda-t-il.

Sur la réponse brève de la jeune fille que ce n'était que depuis deux ans, date de la mort de son père, il arriva, par des questions successivement et discrètement posées, à lui faire raconter toute son enfance, écoulée dans une terre que ses parents possédaient en Normandie, ses années de couvent à Saint-Lô, son retour dans sa famille, les quelques voyages qu'elle avait faits dans les Pyrénées, aux bains de mer. Il lui importait fort peu de savoir tout cela, il voulait la faire causer et, y réussissant, se tenait pour satisfait.

Elle ne se faisait, du reste, point prier! Evidemment flattée de l'attention qu'André lui témoignait avec cette courtoisie particulière qui lui gagnait le cœur de toutes les femmes, mais ne jugeant pas de sa dignité de le paraître, elle affectait un air dédaigneux et hautain qui était fort plaisant.

André ne songeait pas à en rire, il remarquait que la jeune fille manquait de simplicité et de naturel, qu'elle était très occupée à se faire valoir, à bien marquer sa supériorité intellectuelle, parlant de toutes choses d'un petit ton doctoral qui sentait sa pédante d'une lieue; cherchant ses

mots, pour donner à sa pensée un tour plus correct, ce qui rendait son élocution prétentieuse; n'osant rire que du bout des lèvres, et regardant perpétuellement à la cantonade, ou baissant les yeux avec une modestie affectée.

Ah! le rire joyeux de Gisèle, ses grands yeux bien ouverts où se lisait sa pensée, la franche simplicité de ses allures! André, en y songeant, soupirait, mais il continuait à causer avec esprit, avec entrain; il parlait de lui, à présent, de la Bretagne, de son récent séjour là-bas, de sa dernière garnison et, malgré l'air détaché de mademoiselle de Soleure il n'avait point assez les yeux fermés sur ses mérites personnels pour ne pas voir qu'il lui plaisait. C'était cette même impression qui se traduisait sur la physionomie très épanouie, mais toujours un peu malicieuse de madame de Vauteur qui, tout en causant, examinait souvent les jeunes gens à la dérobée. Et il était évident aussi que c'était plutôt au succès de son beau neveu qu'elle souriait qu'au charme de la jeune fille pour laquelle il se mettait en frais. Malgré toute sa satisfaction, vers onze heures, comme elle avait des habitudes très régulières, elle se retira et André la suivit.

Dès que la portière de la voiture fut refermée, madame de Vauteur, impatiente, interrogea son neveu.

—Eh bien! lui dit-elle.

—Eh bien! ma tante, répondit André, vous m'avez fait de mademoiselle de Soleure un portrait ressemblant, mais peu flatté; ce n'est pas une beauté, mais elle est agréable, elle cause bien, elle est intelligente, bien élevée.

—Bref, interrompit madame de Vauteur.

—Bref, s'il ne tient qu'à moi, dans deux mois elle sera comtesse de Châteaublon.

—Grand Dieu! fit madame de Vauteur moqueuse, ce n'est plus de la flamme, c'est un incendie! Allons, André, retenez ma morale de tantôt et ne vous emballez pas, il est absolument nécessaire que vous réfléchissiez quelques jours.

—C'est bien inutile, ma tante: je suis formellement résolu, si toutefois vous jugez que j'ai des chances de succès, à demander la main de mademoiselle de Soleure.

—Oh! des chances de succès, répondit la douairière. Là ne sera pas l'obstacle.



ON NE S'ENDORT PAS EN LISANT
LES ROMANS DE

“La Revue Populaire”

Avec l'autorisation spéciale de l'auteur et de la Maison
Calmann-Lévy, nous publierons au complet, dans le numéro
de Janvier de LA REVUE POPULAIRE :

“LE MAGICIEN”

Par GUY CHANTEPLEURE

Le plus nouveau roman de cet écrivain si populaire.

*TOUS les romans de la REVUE POPULAIRE peuvent être mis entre
TOUTES les mains.*

Retenez maintenant le prochain numéro chez les dépositaires.

—Où donc, alors, ma tante, puisque je suis décidé à épouser mademoiselle de Soleure?

—Décidé, oui, nous connaissons cela : faute de mieux!

—Je n'ai jamais espéré rencontrer un meilleur parti.

—Espéré pratiquement, non; mais rêvé? Voyons, André, soyez franc; ma belle-soeur de Lacourselle a des obligations du Crédit foncier, si demain elle gagnait cinq cent mille francs?

—Eh bien, ma tante?

—Eh bien! M. Léonard Verchin pourrait épouser mademoiselle de Soleure, n'est-ce pas?

—Oh! ma tante, elle n'en voudrait pas!

—Peut-être, mais ce ne serait pas vous qui y mettriez opposition?

—Je ne dis pas le contraire: mais "si", ma tante, "si!" avec des "si" on bouleversait le monde!

—Et qu'on aurait raison!... Mais me voici à ma porte, aidez-moi à descendre, puis remontez en voiture, on vous mettra chez vous. Allons, bonsoir, n'oubliez pas que le dépit est mauvais conseiller et réfléchissez bien.

M. de Châteaublon rentra chez lui en fredonnant; il était préoccupé, mais ne voulait pas se l'avouer à lui-même, il entendait être très satisfait, et de fait, se disait-il, commençant cet examen de conscience que lui avait recommandé sa tante de Vautour, pourquoi ne l'avait-il pas été? Il désirait se marier vite, l'occasion s'en présentait; il voulait que sa femme lui apportât une grosse fortune, mademoiselle de Soleure était très riche; il tenait à ce qu'elle fût jeune, elle avait vingt ans, il ne lui déplaisait pas qu'elle fût de bonne famille; il était satisfait de la trouver intelligente, bien élevée. Elle eût été jolie, que la mesure eût été comble, mais c'eût été trop demander; elle n'était pas laide, c'était énorme déjà. Certes, sa façon d'être un peu guindée et prétentieuse ne lui plaisait pas absolument, mais il se remémorait son opinion: qu'une femme qui aime son mari subit entièrement son influence. Eh bien! si mademoiselle de Soleure s'attachait à lui, ce à quoi il espérait bien arriver, il aurait tôt fait de la transformer. Une fois dépouillée, sa réserve un peu exagérée la laisserait sans doute plus simple; il lui serait bien facile

de l'amener à une confiance qui entraînerait le naturel; quelques mois de vie commune, et elle ne se ressemblerait plus: d'autant mieux, qu'étant intelligente, elle saisisait vite les nuances et, aidée par ce tact inné chez les femmes, se mettrait, sans retard, au diapason de son mari. C'était là pour le moral; au physique, il exerçait sa domination: il la confierait aux mains d'une habile couturière, d'un bon coiffeur, d'une modiste expérimentée, et ce serait une autre femme. La couturière, le coiffeur et la modiste de Gisèle, par exemple... Mais y pensait-il? Gisèle était parée d'un rien, d'un bout de ruban, d'une robe de coton, d'un chapeau de quatre sous. Sa couturière, pas plus que sa modiste, n'avait besoin d'être artiste pour la faire charmante, aussi elle se contentait des plus modestes, des premières venues. Quant à ses beaux cheveux, seule elle les arrangeait, et de quelque façon que ce fût, on trouvait, la voyant, que c'était toujours la meilleure, parce que toutes lui seyaient.

Non, décidément, on ne pourrait s'adresser aux fournisseurs de Gisèle, ceux de madame d'Azas feraient mieux l'affaire, on aurait le moyen de se les payer, du reste.

Et André soupira. Gisèle! Gisèle! pourquoi tout l'y ramenait-il? Même la pensée de cette fiancée qu'il accueillait avec tant d'empressement, dans le but de lui voir étouffer, en son coeur et son esprit, l'autre image, l'image défendue! Gisèle, à laquelle il devait tant d'heures charmantes, était devenue, sans le vouloir ni le savoir, son mauvais génie! Car, il s'en rendait bien compte, c'était surtout parce qu'il la comparait à mademoiselle de Soleure que cette dernière lui paraissait moins bien.

Certes, il ne sacrifierait pas son avenir à cette chimère qui osait tenir tête à sa volonté, il était bien décidé à demander la main de la nièce de madame d'Arnal, rien ne le détournerait de son projet. Dès le lendemain il irait trouver madame de Vautour, et, triomphant de ses résistances, la déterminerait à faire de suite, en son nom, la démarche officielle. Non seulement il était résolu à ce mariage, mais il était pressé de le voir s'accomplir, disposé à hâter tant que possible sa conclusion. Pourquoi? il ne se l'avouait que tout bas, il voulait être marié avant Gisèle!...

XVII

Il en fut comme André l'avait décidé ; aussi bien il avait une de ces volontés opiniâtres devant lesquelles, plus que toute autre, les événements semblent parfois se plier; mais il est vrai de dire que ceux-ci ne dépendaient guère que de lui-même.

Dès le lendemain de son entrevue avec mademoiselle de Soleure, la nuit, qui porte conseil, l'ayant affermi dans sa résolution, il s'en sut faire, presque sur l'heure, la démarche qui avait trouvé madame de Vautour et, à force d'arguments habilement choisis, en arriva à lui faire pour but d'obtenir la main de mademoiselle de Soleure.

La réponse se fit attendre quelques jours, pendant lesquels André bouillait d'impatience; il eût semblé, à le voir, non seulement que ce mariage était pour lui une question de vie ou de mort, mais encore que c'était de la promptitude de sa célébration que dépendait son existence.

Il n'avait pas remis les pieds chez les Lacourselle, pas même chez les d'Ulis ; il fuyait ces derniers ne voulant pas leur confier ses projets d'avenir avant qu'ils fussent résolus, et redoutant, dans l'intimité étroite qui, maintenant, les unissait, de les leur laisser deviner. M. d'Ulis, s'étonnant de la sauvagerie subite de son camarade, lui en demanda un jour l'explication.

—Qu'y a-t-il donc, Chateaublon, dit-il, on ne vous voit plus?

—Je traverse un accès de misanthropie, répondit celui-ci en riant.

—Allons donc!

—C'est comme je vous le dis.

—Ou comme vous ne voulez pas le dire; en tout cas cela ne va pas durer, je suppose?

—Eh! qui sait? c'est une maladie tenace.

—Soignez-vous bien alors et dépêchez-vous de vous en guérir, car je vous préviens que madame d'Ulis s'ennuie fort de vous.

—Je suis confus de tant de bonté.

—Et il n'y a pas qu'elle: Gisèle se plaint aussi de ne plus vous voir.

—Gisèle!... Mademoiselle de Lacourselle, fit, se reprenant André, tout troublé.

—Elle-même, vous ne seriez pas de trop pour la consoler de son veuvage anticipé ; M. Verchin est dans ses terres depuis huit jours et pour huit jours encore, afin de régler diverses affaires avant le mariage, et,



**Si vous Souffrez
de Rhumatisme**

DECOUPEZ CECI
BOITE DE 75c GRATIS
A TOUT RHUMATISANT

A Syracuse, dans l'état de New-York, on a découvert un traitement qui a donné des "résultats splendides" d'après des centaines de personnes qui l'ont suivi. En de nombreux cas, on rapporte qu'un traitement de quelques jours a apporté un rapide soulagement là où tout avait échoué.

Il aide à enlever la matière de rebut empoisonnée qui obstrue l'organisme en agissant sur le foie et en stimulant l'écoulement de la bile, ce qui assure une évacuation régulière et efficace des intestins et semble neutraliser l'acide urique et les dépôts de sel calcaire qui obstruent le sang et irritent les reins et causent la raideur et l'enflure, etc., la douleur semble souvent disparaître.

Le traitement mis pour la première fois sur le marché par M. Delano est si bon que son fils a ouvert un bureau au Canada et désire que tout Canadien qui souffre de rhumatisme ou qui a un ami affecté de rhumatisme, se procure un paquet gratis de 75c, afin de voir ce qu'il fera avant de déboursier un seul sou. M. Delano dit: "Pour soulager le rhumatisme, peu importe sa gravité, sa durée et même après l'échec de tous les autres traitements, je vous enverrai gratuitement, si vous n'avez pas encore essayé le traitement, un paquet de 75c si vous découpez cette annonce et m'envoyez vos nom et adresse. Si vous le désirez, vous pouvez nous envoyer 10c en timbres pour défrayer les frais de poste et de distribution."

Adressez: F.-H. Delano—1768, Edifice Mutual Life, rue Craig, Montréal, Canada. Je ne peux envoyer qu'un seul paquet à la même adresse.

Gratis DELANO'S
RHEUMATIC
CONQUEROR

malgré une lettre et un bouquet quotidiens, Gisèle trouve le temps long; ce serait un véritable devoir d'amitié d'aller la distraire.

—Merci bien! fit André très rouge, ce n'est pas mon métier.

M. d'Ulis n'insista pas, mais il sourit d'un sourire spécial.

—A la fin de votre accès! dit-il seulement le quittant et lui serrant la main.

“Triple brute que je suis! fit André s'adressant à lui-même, dès que M. d'Ulis se fut un peu éloigné, je le laisse partir intimement persuadé que j'aime Gisèle, et que mon humeur noire n'est que le fruit du dépit ou du désespoir...—Bah! reprit-il insoucieusement peu après, lorsque, dans quelques jours, je leur annoncerai mon mariage, ils sauront ce qu'il en est.”

C'est ainsi qu'il chassa la pensée qui, la première, lui avait traversé le cerveau, d'aller, pour donner un démenti moral au soupçon de son camarade, voir sa femme et les Lacourselle, et y faire preuve d'un entier détachement d'esprit. Il en avait été bien tenté: revoir encore une fois Gisèle seule dans leur chère intimité, puisque son fiancé n'était pas là...

—A quoi bon? se dit André mélancoliquement, tout nous sépare maintenant plus que jamais. A la barrière qu'elle édifie entre nous, je réponds par une semblable, tout est bien ainsi, n'en parlons plus, et n'y pensons pas davantage.

Et il retourna chez madame de Vateur, où quotidiennement, il venait, plein d'espoir, chercher une réponse qu'il n'y trouvait jamais.

A vrai dire, il n'avait pas trop présumé de son attrait, et il avait plu à mademoiselle de Soleure; elle était tout à fait décidée à l'accepter, mais, avec le manque habituel de simplicité de sa nature compliquée elle jugeait de bon goût de faire attendre un peu sa réponse, et elle la retardait de jour en jour, croyant ainsi lui donner plus de prix aux yeux d'André.

La patience un peu courte de celui-ci était déjà à son terme; un beau jour, n'y tenant plus, il s'en fut sonner à la porte de madame d'Arnal sous le prétexte d'une visite de politesse, après la soirée passée chez elle.

Ce n'était pas son “jour”; on le fit entrer cependant; seule, la maîtresse de logis vint le recevoir. C'était là ce que souhaitait

André, et ce qui lui permit d'aborder, avec sa désinvolture un peu audacieuse, mais très crâne, la grande question qui le passionnait.

Il commença par s'informer de monsieur et de mesdemoiselles d'Arnal, de mademoiselle de Soleure, et, à brûle-pourpoint:

—J'ai voulu vous témoigner ma gratitude, madame, pour l'agréable soirée que vous avez bien voulu me faire passer; j'ai été très flatté de faire votre connaissance et celle de monsieur et mesdemoiselles d'Arnal et bien heureux d'être présenté à mademoiselle de Soleure. Vous savez, madame, quelle suite peut avoir cette entrevue, s'il plaît à Dieu et à mademoiselle votre nièce, et vous me pardonnerez, bien que cela ne soit peut-être pas très correct, de vous parler de mon désir d'entrer dans votre famille, car c'est, je puis bien vous l'avouer, mon unique préoccupation.

—Je le comprends, monsieur, répliqua madame d'Arnal et je ne puis vous en vouloir de votre sincérité.

—Qui est aussi de la confiance, madame; si encouragé par votre bienveillance, je l'osais, je vous demanderais de plaider ma cause près de mademoiselle de Soleure; il m'est très dur de penser que, pour un procès aussi grave, je suis sans avocat auprès de mon juge.

—Vous pouvez vous en passer, monsieur, répondit madame d'Arnal avec une obligeance manifeste, et personne ne saurait servir votre parti mieux que vous-même.

—Que je voudrais que mademoiselle de Soleure fût de votre avis, madame, fit André; mais en tout cas, ce serait bien peu d'un seul plaidoyer, et il ne m'est peut-être pas permis de réclamer la faveur d'en faire un autre?...

—C'est difficile, répondit madame d'Arnal en hésitant, tant que ma nièce ait fait, au moins, pressentir ses intentions.

—Mais qu'elle tarde! dit André d'un ton un peu ironique: pensez donc, madame, quinze jours!...

—Quinze jours, ce n'est guère quand il s'agit de toute la vie, fit madame d'Arnal en souriant; pourtant, je crois pouvoir vous faire espérer que, bientôt, votre légitime impatience sera fixée.

—Que Dieu vous entende! madame, car, permettez-moi de vous le confier encore : après la grande question de mon avenir, une autre, d'ordre secondaire, celle-là, militait encore en faveur d'une prompte solution. On demande à notre régiment un permutable pour l'Algérie et, peut-être, si mademoiselle votre nièce me causait le profond chagrin d'un refus, accepterais-je d'aller là-bas chercher à m'en consoler.

Disant cela, André était à peu près sincère. On avait en effet demandé un permutable au 6e chasseurs et, dans les heures noires que lui amenait la perte de Gisèle, il avait eu un instant la pensée, si un mariage presque immédiat ne venait l'en distraire, d'aller en Afrique secouer sa mélancolie. Ce n'était qu'une intention passagère qui lui avait traversé l'esprit, mais le souvenir lui en revenant au moment présent, il eut l'immédiate intuition de s'en servir pour le succès de ses projets.

De son côté, madame d'Arnal brûlait de marier sa nièce le plus tôt possible. Sa majorité approchait, il lui eût été désagréable de la jeter, en quelque sorte, dans la rue et, pourtant, elle était fermement décidée à ne pas la conserver au delà de cette date décisive. Elle avait donc, sous son apparente et systématique froideur, accueilli André comme le Messie. Il lui plaisait que Blanche de Soleure l'épousât, il était le meilleur parti qu'elle pût souhaiter à sa nièce, et le prestige de son nom, de ses grandes relations devait rejaillir sur toute la famille. Elle voyait aussi d'un bon oeil sa situation dans l'armée, car, pensant à ses filles à marier, elle se disait qu'un régiment est une pépinière d'épouseurs, et que Blanche de Soleure en fournirait sans doute ses cousines. Aussi, s'il en avait besoin, eût-elle plaidé près d'elle la cause d'André, comme il le lui demandait, mais c'était peine perdue, car dès le premier soir elle avait été gagnée. Madame d'Arnal n'en doutait point, bien que sa nièce, qui se retranchait derrière ses réflexions, ne le lui ait jamais dit, et elle lui en voulait quelque peu de la coquetterie avec laquelle, décidée à dire oui, elle retardait sa réponse. Elle se serait pourtant reproché de la presser; mais lorsque André lui eut parlé de cette possibilité de permutation, et que, sous toute sa rhétorique, elle eut compris qu'il était impatient d'être fixé sur les intentions de mademoiselle de So-

Les Plus Beaux Cadeaux pour Noël et le Jour de l'An

SONT CHEZ

DÉOM

OFFREZ - LUI

- quelques livres
- une liseuse
- des garnitures de bureau
signées par l'auteur
- des reproductions en couleurs
des grands maîtres.

Visitez nos étalages spéciaux, à l'époque
des Fêtes, ou commandez par la poste.

LIBRAIRIE DEOM

1247, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

(Voisin de l'Université)

leure à son égard, elle fut prise de la peur subite de voir ce prétendant idéal échapper à sa nièce par une retraite précipitée.

Elle n'en laissa rien voir à André, mais,

à cette crainte, tout son sang lui reua au coeur, la faisant toute pâle et, dissimulant le mieux possible son émotion :

—Je comprends, monsieur, dit-elle, les graves intérêts d'avenir qui sont en jeu pour vous en ce moment, j'en parlerai à ma nièce qui, j'en suis certaine, les appréciera comme moi-même, et vous pouvez compter, d'ici à quelques jours, sur une solution.

—Favorable? fit André souriant.

—Je l'espère, monsieur.

Le jeune officier la quitta sur ce mot, en-

chanté d'avoir si bien joué son jeu et réussi dans sa démarche.

De fait, il n'était pas dans la rue que madame d'Arnal mettait sa nièce au courant de ce qui s'était passé, l'exagérant même au point de lui faire partager sa crainte, si bien que, tout en ne l'accusant pas, mademoiselle de Soleure mit de côté ses préoccupations de convenance et de réserve outrée, et se décida à lui dire d'écrire à madame de Vauteur qu'elle agréait la recherche de son neveu, à condition, toutefois, de faire plus ample connaissance avec lui avant de donner son consentement formel. Et, fidèle à son système de réticence, elle la pria de bien spécifier que c'était pour donner satisfaction au désir que M. de Chateaublon lui avait fait exprimer, d'une réponse presque immédiate, qu'elle se résignait à abrégé ses réflexions.

Cette communication transporta André de joie; il se souciait peu de la restriction apportée par mademoiselle de Soleure, et qui ajournait encore son acquiescement définitif; il se rendait parfaitement compte que c'était là un prétexte de la jeune fille qui ne voulait pas paraître trop empressée à l'accueillir, et il n'était pas en peine d'en triompher. Une fois dans la place, il savait bien qu'il ne dépendait que de lui d'en être le maître.

Dès l'autorisation reçue d'une première visite, il s'en fut commander un bouquet et acheter une bague. Le souvenir de Gisèle lui revint alors, au milieu de cette joie un peu factice dont l'impression primordiale l'avait fait évanouir. Allait-il, comme M. Verchin, traiter à forfait pour ses fleurs de fiançailles? Et chez le bijoutier, il eut la tentation d'acheter un immense saphir, comme celui qui, trop gras, écrasait la main de Gisèle, pour parer sa fiancée aussi richement qu'elle-même; la réflexion l'empêcha de commettre cette faute de lèse-goût, il choisit une admirable perle, sertie de brillants, et ne put s'empêcher de songer combien elle aurait été jolie au doigt fuselé de mademoiselle de Lacourselle.

Lorsqu'il arriva, le soir, vers neuf heures, chez les d'Arnal, il trouva, comme le premier jour, la famille réunie, en ce qu'il nommait, tout bas, moqueusement, un congrès solennel. Blanche de Soleure l'accueillit tout aussi froidement que la fois précédente; seule, une ardente rougeur, qui

avait envahi ses traits et les vulgarisait fâcheusement, accusait son émotion. André la devina, et elle lui inspira une sorte d'involontaire pitié: il était pour sa part si loin de tout trouble! il lui parut opportun de briser la glace entre lui et sa fiancée, il lui tendit la main pour prendre celle qu'elle ne lui offrait pas, et comme, n'ayant pu s'y refuser, elle la posait dans la sienne, il lui dit très doucement avec son accent charmeur:

—J'en prends possession pour toujours, mademoiselle, et je ne saurais assez vous remercier du don inestimable que vous me faites en me l'accordant.

—Monsieur, fit Blanche minaudant, nous n'en sommes point encore là; ma tante a dû vous dire que je désirais vous revoir plus intimement avant de vous engager ma vie.

—Oh! mademoiselle, je vous en prie, ne gêtez pas ma joie, répliqua André résolument, et laissez-moi espérer que, si vous avez besoin de me connaître davantage pour me confier le soin de votre bonheur, je ne perdrai pas pour cela le plaisir de l'assurer...

—Non, sans doute, répliqua la jeune fille avec une affectation prétentieuse, mais il faut le gagner.

—C'est à quoi je m'efforcerai, répondit André un peu refroidi de l'orgueil naïf de cette fille si ordinaire, et qui se mettait, elle et ses millions, à si haut prix. Mais pour m'encourager, permettez-moi de vous offrir cet anneau, mademoiselle, premier lien entre nous.

Et il tendit à Blanche l'écrin de velours blanc, ouvert.

—Oh! non, pas encore, protesta celle-ci avec un geste de refus timide.

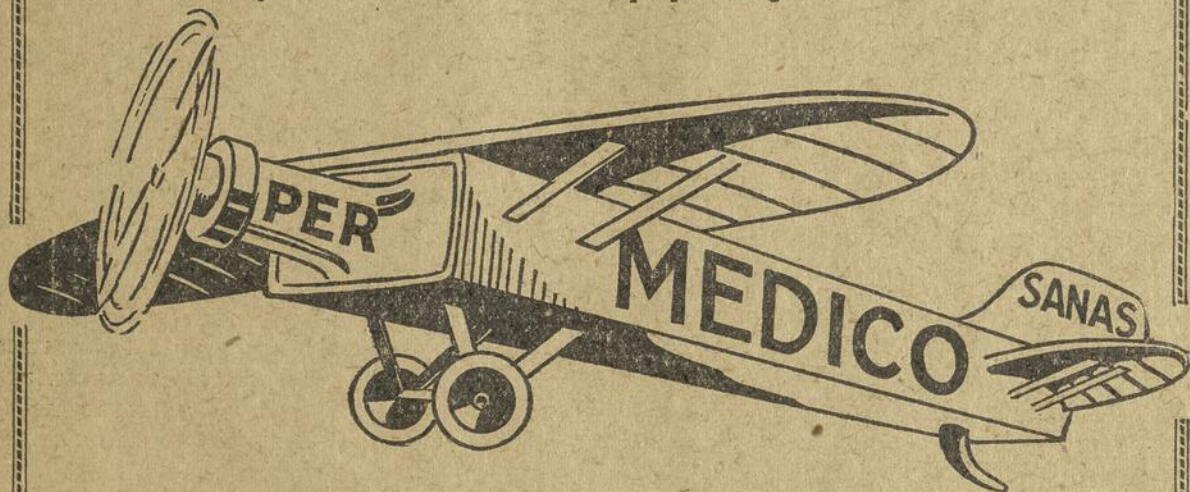
André s'arrêta, un peu embarrassé: quel jeu lui faisait-on jouer? n'était-il donc pas accepté? Il hésita un instant, mais il vit clairement la physionomie de la jeune fille démentant ses paroles, il lut nettement, sur son visage terne, une joie profonde qu'elle ne pouvait dissimuler, reconnut toute la convoitise du regard qu'elle attachait sur la jolie bague, et comprenant que toute cette scène, très sottée, n'était que des simagrées, il insista.

—Vous ne me refuserez pas ce premier cadeau, mademoiselle, dit-il, offert en re-

Santé passe Richesse

L'exploit du Colonel Chs. A. Lindberg a eu un retentissement dans tout l'univers; l'entreprise qui paraissait irréalisable, a été menée à bonne fin par ce jeune héros malgré les échecs répétés de tous ses prédécesseurs dans l'aviation.

LE CHOIX D'UN BON MONOPLAN ET LA CONFIANCE QU'IL MIT DANS LA PUISSANCE DE SON MOTEUR furent les deux principaux facteurs de son succès, succès qui fit sa fortune et le hissa bien haut dans l'estime non seulement de ses compatriotes mais aussi de tous les peuples du globe.



Pour réaliser l'exploit non moins problématique du retour à la santé, imitez ce prodige de volonté: FAITES LE CHOIX D'UN BON TONIQUE, METTEZ EN SA PUISSANCE TOUTE VOTRE CONFIANCE, et ce qui fut pour Lindberg FORTUNE ET GLOIRE sera pour vous SANTE ET BONHEUR, deux bienfaits inappréciables que les milliardaires Ford ou Rockefeller même ne peuvent acheter.

Le «TONIQUE MEDICO» est le *nec plus ultra* de la puissance dans un remède, c'est la «force embouteillée». Il a été pour des milliers de malades, une véritable planche de salut et il n'a jamais manqué à l'effet reconstituant auquel il est destiné.

Des chimistes experts le préparent suivant toutes les indications de la science, dans les laboratoires les mieux équipés et lui donnent ce goût agréable qui le rend si facile à donner aux enfants.

Le «TONIQUE MEDICO» sera donc le tonique de choix pour sa qualité supérieure, sa pureté parfaite, ses effets rapides et son goût exquis.

Votre témoignage élogieux s'ajoutera à nombre d'autres après l'emploi d'une bouteille d'essai.

PRIX DE LA BOUTEILLE : \$1.50 AUX ENDROITS SUIVANTS :

PHARMACIES GADBOIS

Pour livraison postale :

836, rue Ontario Est

Tel. AMherst 7600

LES REMEDES MEDICO Engr.

348, rue Ste-Catherine Est

177 Beaubien Est

Tel. CALumet 0768

MONTREAL

MONTREAL

tour de l'espérance que vous m'avez donnée. Permettez-moi donc...

Et ce disant, il lui prit une main qui ne se retirait que pour la forme, et passa à grand'peine à son doigt épais l'anneau que, songeant à l'annulaire délié de la main fine de Gisèle, il avait pris très étroit.

Blanche jeta un coup d'oeil ravi à la perle qui, entre les diamants, scintillait sur sa peau rougeaude.

—Ai-je eu l'heur de vous plaire, mademoiselle, fit André un peu ironiquement, dans le choix de ce bijou?

—Il est superbe, monsieur, répondit-elle, trop beau même.

—Il n'y a rien de trop beau pour vous, mademoiselle, répliqua André, pensant qu'un lien commun pouvait trouver place en cette circonstance.

Et faisant un léger effort sur lui-même, il s'assit près de sa fiancée, cherchant à s'isoler avec elle dans un tête-à-tête aussi intime que pouvait le permettre l'imposante assemblée de la famille d'Arnal. Mademoiselle de Soleure ne s'y prêtait guère, mais ses parents montrèrent plus de tact et d'empressement à seconder les plans du jeune officier. M. d'Arnal prit son journal, sa femme sa tapisserie, et les jeunes filles, se groupant, se mirent à causer entre elles, à demi-voix, avec cette animation jouée ou réelle qu'elles apportaient à leur conversation.

André, malgré cette discrétion, ne put réussir à pénétrer plus avant, ce soir-là, dans l'intimité de celle qui devait, deux mois plus tard, être sa femme. Elle se tenait dans une réserve presque défensive qui manquait absolument de sincérité, et semblait uniquement préoccupée de l'effet qu'elle pouvait produire sur son fiancé. Le jeune officier s'aperçut avec peine qu'elle avait plusieurs prétentions solidement assises et entendait être reconnue pour une petite personne très érudite, au-dessus des futilités et des sentimentalités de ce monde, une maîtresse de maison accomplie, et ce qu'on appelle généralement une femme de tête.

André, pour lui plaire, flattait ses défauts, mais songeait à part lui, que, plus tard, il lui faudrait bien les combattre, et en triompher, car il voulait non seulement se faire aimer de sa fiancée, mais l'aimer lui-même.

Et pour cela, il fallait qu'elle changeât, qu'elle revînt à la simplicité et au naturel de son âge, qu'elle semblait avoir volontairement abandonnés, qu'elle ait l'esprit un peu plus ouvert, qu'elle apprit cet art féminin qui s'appelle la grâce et séduit plus sûrement encore que la beauté.

Lorsque le soir, en la quittant, André un peu soucieux énuméra dans sa pensée toutes les qualités qu'il lui fallait pour le charmer, et qu'il ne désespérait pas de lui voir acquérir, sous l'influence souveraine d'un sentiment profond, une intuition subite lui montra que le modèle qu'il lui proposait en imagination était Gisèle, toujours Gisèle!

Ah! que son souvenir faisait de mal à André, à ce moment présent! Pourquoi l'avoir connue, la charmeuse, puisqu'elle devait, après elle, le dégoûter, par comparaison, de toutes les autres femmes, et lui gâter la vie? Pourquoi avoir inconsciemment cédé à l'attraction puissante de cette beauté subtile, de cet esprit primesautier et charmant, de cette gaieté franche qui appelait la gaieté.

André, une fois encore, voulut chasser cette image de sa pensée.

—A quoi bon? se dit-il.

Et, pour se consoler, il se prit à songer que, si Gisèle n'avait jamais eu à son endroit le moindre sentiment ressemblant à de l'amour, il était en droit d'espérer plus de celle qui l'accepterait pour mari.

—Au moins Blanche de Soleure m'aimera, elle, conclut-il un peu tristement.

XVIII

Chaque soir, maintenant, André voyait sa fiancée: il faisait quotidiennement quelques progrès dans ses bonnes grâces et, bien qu'elle ne le lui témoignât en aucune façon, il n'avait plus à redouter d'elle aucune opposition à ses projets. Elle se défendait bien encore lorsqu'il parlait de célébrer leur mariage à une date rapprochée, mais il la connaissait assez pour savoir la valeur de cette résistance qui, au demeurant, n'était qu'une pose d'assez mauvais goût.

Car, jusqu'à présent, Blanche n'avait pas changé, et la métamorphose qu'André espérait voir s'accomplir en elle, sous son influence, ne se laissait pas encore pressentir. Il est de fait qu'elle n'avait guère pu s'exer-

*Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent et qui parût nouveau...*
(REGNARD)

"CHEZ METHOT"

Le nouveau Salon des Cadeaux

Les cadeaux que vous offrirez pour Noël et le Nouvel An, sont autant d'interprètes fidèles de votre amitié et de gages de sincérité...

Notre Librairie s'offre à résoudre pour vous le problème si embarrassant du choix de vos cadeaux, en nous permettant de vous rappeler que nous avons...

LE PLUS BEAU CHOIX QU'IL SOIT POSSIBLE... LE MEILLEUR SERVICE ET TOUJOURS, LA PLUS GRANDE COURTOISIE.

Nous vous prions instamment de nous honorer d'une visite et surtout de ne pas vous contenter de jeter un coup d'oeil sur notre rez-de-chaussée, mais de monter voir notre vaste local au premier étage. L'atmosphère de tranquillité et la liberté que vous aurez d'examiner tout à votre aise sauront vous charmer.

Nous venons d'ajouter un département de cadres, moulages d'art et bibelots unique à Montréal. Ces objets sont d'importation Française et ont un cachet d'originalité tout particulier. Nous avons aussi à vous offrir dans nos volumes.....

*Les chefs-d'oeuvre de la Littérature — Romans — Grands ouvrages de
luxé illustrés — Beaux-Arts — Peinture — Musique — Sciences
Albums illustrés pour les enfants, etc., etc.*

Pour ceux qui, demeurant en dehors de Montréal, n'ont pas l'occasion de venir à notre Librairie, nous avons fait un catalogue de livres contenant tous les volumes choisis parmi les plus intéressants, leur permettant ainsi de bénéficier des avantages que nous offrons à nos visiteurs.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE DE LIVRES qui vous sera adressé FRANCO ET GRATUITEMENT.

LIBRAIRIE WILFRID METHOT, LIMITEE

1760, rue Saint-Denis, coin Ontario Montréal, Canada Tél.: LANcaster 4708

Livres neufs et d'occasion, cadres, moulages d'art et bibelots.

cer jusqu'à présent; le jeune homme se disait cela pour s'encourager et se consoler, surtout, de trouver sa fiancée volontairement froide et dédaigneuse, affectée et banale en même temps, avec cet accent vulgaire, rapporté de Normandie, qui avait le don de lui crisper les nerfs, et faisait un contraste si frappant avec la recherche prétentieuse de la parole.

Toujours décidé à se marier avant Gisèle, il entretenait Blanche dans cette perspective; il n'avait encore obtenu ni exigé d'elle qu'elle fixât un jour pour leur union, mais, si elle n'avait pas, non plus, encore consenti à ce qu'on en fit part officiellement, elle avait dû, à la prière d'André, accepter qu'on l'annonçât aux amis intimes.

Blanche aimait à se faire prier; au fond du coeur, elle était très flattée de l'empres-

sement d'André et, sans sa préoccupation constante de ne pas laisser deviner sa propre joie, elle se fût rendue bien vite à ses désirs d'une conclusion prochaine; mais elle croyait à la fois très digne, très correct et très adroit de défendre ses faveurs pied à pied, tout en les octroyant le plus volontiers du monde, quand, poussée dans ses derniers retranchements, elle jugeait qu'il lui était permis enfin de céder.

Lorsque André eut l'autorisation de faire connaître à un cercle restreint ses projets d'avenir, il se mit en campagne pour les annoncer à qui de droit.

Il commença par madame de Vauteur; à elle, il n'avait rien à apprendre, mais il devait la remercier de son obligeante entremise, ce qu'il fit chaleureusement.

—Eh! beau neveu, répondit l'aimable vieille femme, n'accentuez pas trop l'ex-

pression de votre reconnaissance, vous me troubleriez. Je me demande toujours si je vous ai bien mis dans votre voie en vous indiquant mademoiselle de Soleure?

— Comment pouvez-vous penser cela, ma chère tante, alors que vous voyez en moi le plus heureux des hommes?

— Vous plaisantez toujours, André.

— Non, ma tante, ou, du moins, point en ce moment; j'approche, en épousant mademoiselle de Soleure, aussi près que possible de mon rêve. Dire que je le réalise pleinement serait une exagération, que ma sincérité ne se permettrait pas vis-à-vis de vous. Certes, si à tous ses avantages de fortune, naissance, âge, sérieuse éducation, elle joignait la beauté et le charme de...

— De Gisèle, interrompit vivement madame de Vauteur.

— J'allais dire d'une sirène, mettons de mademoiselle de Lacourselle, si vous voulez, répliqua André très calme, c'eût été mieux encore, mais trop bien pour la perfection de ce monde; je suis donc heureux de mon sort, et je vous ai une gratitude très vive d'avoir contribué à l'assurer.

— Vous êtes décidément tout à fait sage, dit un peu ironiquement madame de Vauteur, et je n'ai plus à répondre à vos remerciements que par des félicitations. Il est certain que vous faites un très beau mariage, et que bien des gens vous envieront; surtout après quelques mois d'union, lorsque vous aurez eu le temps de "parisianiser" mademoiselle de Soleure, car, entre nous, cela lui manque un peu.

— Il ne lui manque guère que cela, ma tante, et vous savez combien cela s'acquiert vite!

— Surtout avec un si bon maître, répondit madame de Vauteur malicieusement.

— Mieux encore avec, sous les yeux, un exemple comme le vôtre, ma tante, répliqua André.

— Bravo! fit madame de Vauteur souriante; c'est égal, c'est dommage!... ajouta-t-elle avec un soupir.

De suite, elle changea de conversation. André n'osa pas lui demander l'explication de ce dernier mot, et peu après, prit congé d'elle.

— L'étrange femme, se dit-il cheminant, un peu rêveur, sur le trottoir de la rue Saint-Honoré, c'est à peine si elle m'ap-

prouve et, pourtant elle a laissé faire à sa fille un mariage du genre de celui que je vais conclure, elle a mené toute sa vie l'existence dans laquelle je vais entrer, et ne paraît point brouiller avec elle. Qu'est donc ce regret que je sens en elle?... Sentimentalité de vieille femme?...

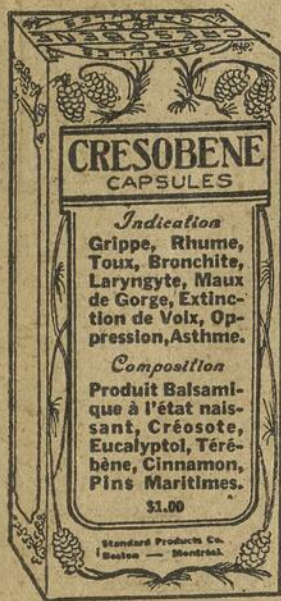
Il était arrivé chez madame d'Azas. Le somptueux escalier l'amena à sa porte, au premier, un domestique à l'élégante livrée vint lui ouvrir et l'introduisit dans le petit salon de la comtesse, car, bien que ce ne fût pas son jour de réception, il avait chez elle ses grandes et petites entrées.

L'appartement était tendu d'une épaisse soierie Pompadour à fond bleu pâle, à laquelle s'assortissaient la majorité des meubles. Il y en avait de toutes formes, de toutes nuances: la fantaisie, réglée par la mode, s'était donné carrière dans l'ameublement de cette pièce, essentiellement féminine.

André, attendant sa cousine, s'assit sur un fauteuil bas et regarda autour de lui, charmé, comme chaque fois, par le raffinement de ce luxe que son penchant pour les belles choses lui rendait familier.

Sur la cheminée, une admirable réduction en bronze de la "Rieuse" de Carpeaux attirait son attention comme ses préférences; il se mit à penser tout à coup, que, bientôt, il ne tiendrait qu'à de lui de s'en payer une semblable pour orner le petit salon de sa femme. Et un sourire lui vint aux lèvres en songeant que ces bibelots élégants et coûteux, qu'il avait souvent admirés, tout en les considérant comme inaccessibles pour lui, désormais, il serait à même de se les offrir.

Il était tout à cette agréable pensée lorsque madame d'Azas entra; elle était vêtue d'une ravissante robe d'intérieur en peluche rosée dont un peu de velours bleu foncé, mêlé à de la dentelle blanche, réveillait la nuance très atténuée. Mais, malgré la recherche de son ajustement, la comtesse n'était pas en beauté. Son teint d'une pâleur un peu verdâtre semblait plus fané encore au milieu des tons frais et adoucis de sa toilette et de son salon. Les plis des lèvres et des paupières s'accusaient par des ombres qui les trahissaient, et rien de ce charme de la physiologie qui, même chez les femmes les plus mal partagées sous le rapport physique, fait parfois oublier leur laid, ne



MUR DE DEFENSE

POUR CEUX QUI «ATTRAPENT TOUJOURS QUELQUE CHOSE»

LES

CRESOBENE

sont un mur de résistance contre les nombreux dangers qui menacent ceux qui sont faibles des poumons. Aux premiers symptômes d'un RHUME, mettez-vous sous les bons effets des CRESOBENE, produit BALSAMIQUE, puissants ANTISEPTIQUE et GERMICIDE des VOIES RESPIRATOIRES, très actif dans les cas de GRIPPE, BRONCHITE, TOUX REBELLE, MAUX de GORGE, OPPRESSION, ASTHME, etc.

Si vous êtes faibles des VOIES RESPIRATOIRES vous trouverez autour de chaque flacon une brochure qui vous indiquera comment préparer chez vous, au moyen des Cresobène, aussi facilement qu'une infusion de thé, un «SIROP», un «GARGARISME», une «LOTION DENTIFRICE» ou comment en «INHALER» les VAPEURS BALSAMIQUES. Vous ne pouvez traiter vos POUMONS, vos VOIES RESPIRATOIRES mieux et à meilleur marché.—Cresobène partout ou par la poste, \$1.00.

STANDARD PRODUCTS CO., 1566, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

venait atténuer, chez elle, les ravages du temps et des inévitables soucis de la vie.

«Blanche est encore mieux qu'elle», pensa André en la voyant. Et cette constatation le mit de favorable humeur.

Du reste, tout ce qu'avait à lui dire madame d'Azas ne pouvait qu'accentuer cette bonne impression. Chez elle, aucune des réticences de madame de Vauteur: elle approuvait son mariage sans réserve, le félicitait chaudement, et, si elle n'avait été d'une politesse très raffinée, lui eût presque dit qu'il trouvait un parti inespéré.

Il rencontrait la fortune, sans sacrifier ni la naissance, ni l'âge, ni l'éducation; vraiment il réalisait un beau rêve... De la personne, il n'était point question. Le comte d'Azas pouvait prouver surabondamment que, pour sa part, sa femme n'y attachait pas une grande importance.

—Enfin, dit-elle gaîment, concluant ses compliments laudatifs, voilà un de nos jeunes gens de cet été, à Bloicy, qui se marie très bien; que n'en peut-on dire autant de l'autre! Cette pauvre Gisèle fait, avec son Léonard Verchin, une réelle sottise. Je me demande d'où sort ce jeune homme pour avoir une éducation pareille; il est de bonne famille, pourtant, sa mère était née... il n'y paraît guère, en tout cas!

—C'est vrai! répondit André, très content d'une mauvaise joie.

—C'est sa seconde folie! la première était de refuser M. de Bassefeuill, jamais

elle n'aurait retrouvé une occasion comme celle-là.

Cette fois, André fut un peu moins affirmatif.

—Oui, reprit la comtesse, il est évident, qu'en ces temps présents, il faut de la fortune et beaucoup, pour vivre, si l'on ne veut pas se résigner à une quasi misère; il est patent aussi que Gisèle aurait eu quelque concession à faire, mais celle des cheveux gris de M. de Bassefeuill n'était rien, à mon point de vue, en présence des vulgarités de M. Verchin.

—Il est de fait qu'elles sont accentuées, répondit André.

—Gisèle s'imagine faire accepter partout son mari, poursuit la comtesse, elle y aura de la peine, surtout si elle n'arrive pas à modifier sa manière d'être. Pour ma part, je vous l'avoue, je suis effrayée à la pensée de recevoir cet homme dans mon salon, de le présenter à mes relations, sans compter qu'il va, j'en suis sûre, avoir la rage de «cousiner» à tort et à travers.

André sourit devant la manifestation sincère du sentiment personnel que le mariage de Gisèle inspirait à la comtesse.

Celle-ci s'aperçut, sans doute, de l'impression qu'elle lui avait causée, car, comme correctif, elle ajouta:

—Ce n'est pas comme votre femme, mon cher André, que je serai très heureuse d'accueillir; je pourrai même, si elle le souhaite, lui faire faire quelques connais-

sances dans le monde parisien. Mademoiselle de Soleure est des nôtres déjà, madame de Chateaublon le sera bien davantage encore.

André remercia, puis, quelques phrases banales encore échangées, il prit congé, l'esprit tout à fait libre et satisfait, cette fois. Là, au moins, il avait trouvé le soutien d'une approbation formelle. Où allait-il se rendre à présent? Il avait encore les d'Ulis et mesdames de Lacourselle à voir. La dernière des deux visites lui coûtait un peu, il résolut de profiter, pour l'affronter, de la bonne disposition morale où il se trouvait, et il se dirigea de suite vers la rue de Fleurus.

La bonne en lui ouvrant eut un demi-sourire de connaissance qui lui fit mal; il n'était plus, en cette hospitalière maison, que le dernier des étrangers, cette fille ne le savait donc pas?

Elle l'introduisit dans le salon où Gisèle, près d'une fenêtre, travaillait à son métier à broder. La mère, non loin d'elle, lisait, attentive. Toutes deux accueillirent André avec l'amitié cordiale des jours passés. Lui restait plus cérémonieux, un peu mal à l'aise.

—J'ai bien à m'excuser, madame; je suis très en retard avec vous; vingt fois, j'aurais voulu venir vous voir, et toujours j'en ai été empêché par des occupations ou des préoccupations sérieuses.

Vous êtes tout excusé, mon cher monsieur, fit, de son ton le plus indulgent, madame de Lacourselle, qu'André trouvait un peu triste, vous savez le plaisir que nous avons à vous voir, et j'aime à le croire assez réciproque pour être persuadée que vous ne nous le refusez seulement lorsque vous ne pouvez faire autrement.

—Assurément, fit André sincère; mais comme je vous le disais, ces dernières semaines ont compté double pour moi et je ne pense pas pouvoir mieux répondre à la sympathie et à la bienveillance que vous m'avez toujours témoignées qu'en vous en confiant le motif.

—Tout ce qui vous touche nous intéresse, répondit madame de Lacourselle, d'un ton indifférent qui démentait ses paroles.

Gisèle, elle, subitement attentive, avait cessé de travailler.

—Je viens vous annoncer mon mariage, fit André très vite, un peu ému.

—Votre mariage! exclama madame de Lacourselle, vraiment, comme cela, tout de suite? nous ne nous attendions pas à cette nouvelle, n'est-ce pas, Gisèle?

Mais la jeune fille n'était pas en état de répondre: elle avait pâli sous une impression au-dessus des forces de la volonté et, baissant la tête, elle s'était remis à l'ouvrage; sa main tremblait si fort qu'elle ne pouvait piquer son aiguille dans l'étoffe de soie, tendue sur le métier.

André, troublé lui-même, ne s'apercevait de rien et ne remarquait même pas son silence; du reste, pour le dissimuler, madame de Lacourselle ajouta presque aussitôt :

—Est-ce une indiscretion de vous demander le nom de votre fiancée?

—Assurément non, madame, bien que, pour lui complaire, je vous prie de garder pour quelques jours le secret sur mes projets d'avenir; aujourd'hui, je les confie seulement à mes plus chers amis, d'ici quelque temps on les annoncera officiellement. Ma fiancée est mademoiselle Blanche de Soleure.

Et avec une certaine complaisance, il ajouta quelques détails: cette jeune fille était orpheline, elle avait vingt ans, était intelligente et sérieuse.

—Est-elle jolie? demanda Gisèle, qui avait eu le temps de se remettre et de recouvrer l'usage de la parole.

—Ce n'est point précisément une beauté, répliqua André, mais elle est très agréable.

—Elle est grande? dit encore la jeune fille, dont le coeur battait si violemment que ses tumultueux mouvements soulevaient l'étoffe de son corsage. Brune?

—De taille moyenne, les cheveux bruns, d'une nuance toute spéciale, très chaude et à reflets.

—Et, dit à son tour madame de Lacourselle, vous me permettrez bien cette amicale question, monsieur de Chateaublon, jusqu'à présent elle me semble réaliser votre idéal: le chapitre fortune vient-il s'ajouter à tous les autres pour vous donner satisfaction?

—Sous ce rapport, je suis comblé, fit André en souriant; mademoiselle de So-

leure, qui est orpheline, a quatre-vingt mille livres de rente.

Et il regarda Gisèle qui, sous ses yeux attentifs, essaya de sourire, malgré l'émotion qui lui poignait le coeur et qui se lisait sur ses traits, mais qu'André ne remarquait pas.

Aussi, il ajouta, avec une gâité un peu forcée:

—C'est particulier, n'est-ce pas, mademoiselle Gisèle, que tous deux, presque en même temps, nous voyions se fixer notre avenir?

—Oh! fit Gisèle rêveuse, vous vous marierez avant moi!

—Pourquoi? répondit André, je ne le pense pas; votre mariage a été décidé le premier. Mais, à ce propos, voyez l'égoïsme humain! tout en vous parlant de moi, je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de M. Verchin; il va bien?

—Je le suppose, dit Gisèle, détournant la tête.

—J'ai su par les d'Ulis qu'il avait été appelé dans sa propriété du Maine pour des affaires à régler, il y est donc encore?

—Je l'ignore, répondit Gisèle, les yeux toujours baissés.

—Comment? fit André, essayant de plaisanter, vous êtes si peu renseignée sur le sort de votre fiancé?

—Mon cher monsieur, interrompit madame de Lacourselle, je vois que Gisèle ne sait pas comment vous l'apprendre, et qu'il est temps que je vienne à son secours, son mariage est rompu.

—Rompu! répéta André, dont ce fut le tour de pâlir.

—Oui, fit madame de Lacourselle, c'est elle-même qui, il y a quelques jours, apprenant l'époque prochaine du retour à Paris de M. Verchin, a voulu, avant qu'il se mette en route, que je lui donne, de sa part, un congé absolu et définitif.

La figure d'André exprimait un tel étonnement et témoignait un tel désir d'interrogation que madame de Lacourselle crut devoir poursuivre.

—Et sans prétexte aucun, sans raison sérieuse, sans rien de plus ni de moins que ce qui était la veille, un caprice incompréhensible, monsieur André, qui m'a fait bien du chagrin!

Le ton de madame de Lacourselle était sévère. Gisèle qui, jusque-là, avait obstiné-

Maintenant!

Il vous est facile d'apprendre l'anglais. Mettez un disque anglais I. C. S. sur votre phonographe—ayez votre livre en mains—et écoutez. Vous entendez—une fois ou cent fois—des mots, des phrases dans un anglais très pur. Vous lisez ces mêmes mots et phrases dans votre



livre et vous en apprenez la prononciation et la traduction. Vous apprenez à parler, lire et écrire l'anglais quand il vous plaît, à vos moments perdus, dans la tranquillité de votre propre chambre, pendant le laps de temps qui vous convient.

Q Laissez-nous vous expliquer cette méthode qui a si bien réussi dans le cas d'au delà de 6,000 personnes au Canada.

Q Ecrivez pour notre brochure de 24 pages: "L'Etude de l'Anglais Simplifiée."

INTERNATIONAL CORRESPONDENCE SCHOOLS, CANADIAN, LIMITED

ECOLE DE LANGUES, Dept. 1763
1517, rue Mountain, Montréal, Can.

Messieurs: Envoyez-moi tous les détails concernant votre méthode d'enseignement de l'anglais.

Nom.....

Rue et No:.....

Ville.....

F U M E Z

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tél. LAncaster 7903

ment tourné la tête du côté de la fenêtre, montra subitement à André son visage baigné de pleurs.

—Que voulez-vous, lui dit-elle, je n'ai pas pu aller plus loin, le courage m'a manqué !...

Oh! qu'André la comprenait bien! comme il la retrouvait toute, sa chère petite amie, dans ce cri du coeur! Comme il devenait ses répugnances, ses dégoûts, ses efforts, sa lutte et, au dernier moment, sa suprême révolte...

Il ne pouvait le lui dire, et, très embarrassé entre cette enfant en larmes et cette mère courroucée, il balbutia quelques lieux communs:

La sympathie ne se commande pas; certes, si, Gisèle n'éprouvait pas pour M. Verchin cet attrait, sinon encore cette affection, qui est le garant du bonheur en ménage, elle avait bien fait de rompre. Cela lui ressemblait, c'était loyal et sincère comme elle-même tout entière...

Puis, tout à coup, changeant de ton, il ajouta:

—Combien je m'en veux d'être venu sottement au milieu de tout ce trouble, de toute cette émotion d'une rupture, vous parler de mes projets!

—Pourquoi? fit résolument Gisèle dont les larmes coulaient toujours, mais n'étonnaient point André, qui les mettait sur le compte de l'émotion et de l'impression produites sur elle par le reproche de madame de Lacourselle, pourquoi? Votre joie m'en apporte une, soyez-en persuadé, et je vois avec le plus grand plaisir que, plus heureux que moi, vous avez rencontré la compagne que vous souhaitiez. Recevez donc mes félicitations, très vives, très sincères, et mes vœux de bonheur, qui ne sont pas moins ardents!

Et Gisèle, séchant enfin ses pleurs, sous l'impression subite d'un sentiment violent, se leva et vint tendre à André sa petite main fine et blanche, déchargée de l'énorme saphir qui l'écrasait et l'enchaînait.

Il la prit, la serra, et, maintenant qu'il la savait libre, eut besoin de toute sa volonté pour résister au désir de la porter à ses lèvres.

Gisèle était si charmante, toute rose et toute vibrante d'émotion contenue! Etait-ce parce qu'il avait été sevré quelque temps du charme de sa présence, ou bien parce

que ses yeux habitués désormais aux fades traits de mademoiselle de Soleure appréciaient mieux la séduction exquise de la jeune fille? mais jamais il ne l'avait trouvée si jolie.

Il sentit, à son trouble, qu'il fallait la fuir et se leva.

—Déjà! lui dit Gisèle tristement; quand vous reverra-t-on? vous nous avez bien négligées ces temps-ci; je sais bien que vous avez une excuse la meilleure de toutes, et il ne faut guère espérer davantage désormais...

—J'aurai toujours du temps pour vous, mademoiselle Gisèle, fit-il vivement; et pour madame de Lacourselle, ajouta-t-il, se reprenant, je suis le dernier des ingrats si j'oubliais le toit hospitalier qui m'a si bien accueilli.

—A bientôt, alors, dit Gisèle, dites à mademoiselle de Soleure combien je suis disposée à aimer votre chère femme.

XIX

André descendit dans la rue, bouleversé à un point indicible. Libre! elle était libre! la chère et charmante fille dont la perte lui avait causé un déchirement secret, mais tel, qu'il lui avait torturé l'âme. Les liens qui l'éloignaient d'elle, à jamais, étaient, de son côté, rompus; elle redevenait, de son fait, accessible à ses rêves, à ses désirs!...

Pourquoi? pourquoi cette ironie du sort, ce soufflet de la destinée, alors que lui ne s'appartenait plus, qu'il avait engagé à une autre sa parole d'honneur? Ah! qu'il la maudissait, cette hâte folle qu'il avait eue de se marier, tout de suite, par dépit, par vengeance; il ne s'était pas avoué les vrais motifs qui la lui avaient dictée, mais il les voyait bien aujourd'hui, et se rendait compte de l'emportement douloureux auquel il avait cédé. Madame de Vautour, elle, s'en était bien aperçue, elle avait cherché à le prémunir contre le trouble de la première impression, à lui épargner les sottises qu'elle fait généralement commettre, elle l'avait adjuré de réfléchir, avait fait tous ses efforts pour l'y forcer. Mais il ne l'avait pas écoutée, il avait méconnu la sagesse de ses conseils, tout à son impérieux désir de remplacer de suite, dans son coeur, l'image de Gisèle par celle d'une autre femme qui serait la sienne, à laquelle il pourrait s'attacher sans crainte de séparation

GRATIS EMBELLISSEZ
VOTRE POITRINE **GRATIS**
 EN 25 JOURS

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent
 l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.
 Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle *poitrine*, être *grasse*, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les *chairs se raffermissent* et se *tonifient*, la *poitrine* prend une forme parfaite sous l'action *bienfaisante* du Réformateur... Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL



est un produit *naturel*, possédant la propriété de *raffermir* et de *développer la poitrine*, en même temps que, sous son action, se comblerent les *creux des épaules*. Seul produit véritablement *sérieux*, garanti *absolument inoffensif*, bienfaisant pour la *santé générale*. Le Réformateur est très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*. Convenant aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme*, dont la *Poitrine* a perdu sa forme harmonieuse par suite de *maladies*, ou qui n'était pas *développée*.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une **RENOMMÉE UNIVERSELLE** et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en **RESTAURANT** ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la **NERVOSITÉ**.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES
 EN 25 JOURS**

GRATIS.—ENVOYEZ 5c EN TIMBRES et nous vous ENVERRONS **GRATIS** notre BROCHURE ILLUSTRÉE de 32 pages, avec ECHANTILON du REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL.

Notre REFORMATEUR est également efficace aux **HOMMES MAIGRES**, déprimés et souffrant d'**EPUISEMENT NERVEUX**, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle. Jours de bureau: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5 h.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL

3902, PARC LAFONTAINE Dépt. 2 Boîte Postale 2353 MONTREAL

ou de rupture, et sans repasser par les souffrances intimes avec lesquelles il venait de faire connaissance et dont il n'avait pu atténuer l'acuité par toutes les fins de non-recevoir qu'il avait opposées à leur constatation.

Pourquoi avait-il été involontairement sourd à l'avertissement de sa tante ? S'il l'avait pris en considération, il n'aurait point repoussé de prime abord mademoiselle de Soleure, mais il aurait examiné sa conscience et, surtout, le fond de son cœur; alors, sans doute, à l'heure actuelle, il aurait été libre d'aller trouver Gisèle et de lui dire :

— Vous avez reculé devant la vieillesse, devant la vulgarité, devant la vie modeste que vous proposait un jeune homme qui vous était inconnu, mais si cette vie, moi, je venais vous l'offrir ? J'ai, pour toute fortune, mon ardent et sincère amour; c'est un trésor comme un autre, et peut-être mieux fait que bien d'autres pour assurer le bonheur.

Quel rêve de pouvoir lui tenir pareil langage ! surtout après avoir tant souffert des mots de tendresse qu'un autre lui balbutiait à l'oreille !

Hélas ! il ne lui était pas permis de le réaliser. Quelle torture et quelle irritation c'était pour lui, au contraire, de songer que c'était sa propre volonté qui l'avait formellement éloigné de la jeune fille, de considérer que si, cette fois, il la perdait définitivement, c'était de sa faute !

À force de ressasser cette pensée, André en vint à la pénétrer sous tous ses aspects et elle éveilla en lui un doute qui se changea bientôt en certitude. Qui lui répondait que, même s'il lui eût été possible d'offrir à Gisèle de partager sa vie, elle eût accepté ?

Jamais, il s'en était rendu compte dernièrement, elle ne lui avait témoigné qu'une amitié très calme, tout à fait fraternelle, dont le désir de plaire inhérent à toute affection vive était absolument absent, et qui, par sa simplicité, sa franchise, son égalité, éloignait toute idée d'amour. Non, elle ne l'aimait pas, au sens exclusif du mot; alors, pourquoi l'aurait-elle épousé ? N'avait-elle pas refusé, en la personne de M. de Bernays, tout mariage du genre de celui qu'il pouvait lui proposer ? M. de Bernays était, comme lui, jeune, bien de sa personne, noble, distingué, intelligent ;

comme lui, il l'aimait et n'en était pas aimé, Gisèle l'avait repoussé. Comme lui, elle l'aurait repoussé aussi, s'il était mis sur les rangs...

Puisque, forcément, sa destinée le séparait d'elle, pourquoi s'infliger le supplice des regrets vains ?... Tout n'était-il pas mieux ainsi ? Il avait été un temps, peu distant de ce jour, où il était libre, lui aussi, et alors il n'avait pas songé à l'épouser. Elle ne pouvait lui convenir, à lui, qui désirait tenir de sa femme la fortune qui lui avait été reprise, et, eût-il même mis le pied sur cette ambition, dont la réalisation cherchée, espérée, attendue, l'avait soutenu toute sa vie, que sa pauvreté était en trop frappante antithèse avec les goûts de Gisèle pour qu'il pût l'unir à la sienne. C'était cela, surtout, qui était entre eux, qui s'y était mis, dès le premier jour, et y resterait toujours, obstacle infranchissable. Naguère, il avait accepté cette situation avec résignation, il en avait souffert au moment du mariage de sa petite amie, mais il ne s'était pas révolté contre elle, et voilà qu'aujourd'hui des pensées de rébellion lui montaient au cerveau. Elles étaient bien peu justifiées !

André ne descendait pas souvent en lui-même; lorsqu'il le faisait, c'était très consciencieusement, sans ambages et avec toute la précision de son esprit. Pour étouffer la voix de ses regrets, il énuméra les causes qui les rendaient vains. Il ne pouvait pas épouser Gisèle, d'abord parce que sa sagesse, en raison de leur situation précaire et de leurs ambitions à tous deux, le lui défendait; ensuite parce qu'elle n'eût pas consenti, et, en troisième lieu, parce qu'il était fiancé... Tout le reste n'était qu'hypothèse dictées par l'imagination, qu'il fallait réduire à ce simple raisonnement. Il se promit de le faire.

Tout en songeant, il était arrivé à la porte des d'Ulis, vers laquelle, machinalement et tout absorbé par ses pensées, il s'était dirigé en sortant de chez madame de Lacourselle.

Une fois là, il hésita à entrer. On allait encore lui parler de Gisèle, comme il ne fallait plus qu'on le fit pour son repos. Néanmoins, il ne pouvait, vu leur intimité, se soustraire au devoir qu'elle lui imposait, de leur faire connaître ses projets d'avenir. Il monta donc, décidé à une très brève vi-

site, dans laquelle il les leur apprendrait, sans ouvrir la bouche sur les Lacourselle.

Le lieutenant d'Ulis était assis près de la table à ouvrage où sa femme, toujours active, travaillait.

Lorsqu'on l'annonça, Marcelle rougit et, très vivement, dissimula la petite chemise qu'elle brodait.

—Chateaublon! s'écria le jeune officier, ah! ah! votre crise est passée!

—C'est-à-dire que je viens vous en apporter le secret, répondit-il avec une sorte de gaîté nerveuse qu'il s'imposait.

—Ah! il y a un secret, fit M. d'Ulis; je m'en doutais, seulement je l'ai respecté...

—Mais laissez donc M. de Chateaublon nous le confier, puisqu'il en a l'intention, fit, impatiente, Marcelle, dont les jolis yeux si doux brillaient d'une joie sincère.

Obéissant, André s'inclina.

—Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous faire part confidentiellement de mon mariage...

—Ah! firent, à la fois, les jeunes gens avec une satisfaction évidente qui donna la chair de poule à André.

Craignant une cruelle méprise, il s'empressa de jeter un nom qui ne la permettrait pas:

—Avec mademoiselle Blanche de Soleure.

A voir la profonde désillusion qui se peignit simultanément sur le visage des deux époux, André comprit que sa prescience l'avait bien averti de leur pensée secrète, et que c'était un tout autre nom qu'ils attendaient.

La surprise et la déception les rendirent muets un moment... Ils s'entre-regardèrent dans un même sentiment; enfin, M. d'Ulis, plus maître de lui-même, dit le premier, avec une gaîté sonnante faux:

—Voyez-moi le cachotier! ne nous avoir jamais dit un mot de projets, anciens déjà sans doute?

—Non, fit André, il y a un mois à peine que ma tante de Vauteur m'a présenté à mademoiselle de Soleure.

Et précipitamment, n'attendant pas qu'on l'y invitât, il se mit à faire les honneurs de sa fiancée, parlant de sa naissance, de sa fortune, de sa jeunesse, de son intelligence, de son sérieux, de son éducation parfaite, de sa personne très agréable.



AGE!

S'il paraît dans vos Yeux,
cachez-le avec *Murine*

L'inoffensif *Murine*, employé tous les jours, fera briller vos yeux fatigués et les fera paraître plus jeunes de plusieurs années. En vous empêchant de loucher, *Murine* aide à éliminer les pat-tes d'oie. La ration d'un mois ne coûte que 60c !

MURINE
POUR VOS
YEUX

Mon traitement
vous
offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R257

BOITE 37 WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens

Sans s'en douter, il était un peu ridicule dans cet éloge exagéré de la femme qui allait porter son nom, mais il n'en avait pas conscience, se grisant de ses propres paroles pour vaincre la gêne secrète qui était en lui. Enfin il s'arrêta.

Madame d'Ulis soupira et, très doucement, d'une voix un peu triste :

— Je vois, dit-elle, que vous trouvez réunis tous les avantages que vous souhaitiez ; puissent-ils, comme vous l'espérez, vous assurer le bonheur. Personne, soyez-en sûre, ne le désire plus que nous...

Elle s'interrompit et, regardant son mari :

— Je vous avoue que nous avons fait, Georges et moi, pour vous, un autre projet... presque un rêve... mais il n'est plus temps d'en parler...

— Non, fit vivement André devinant trop bien les paroles qui allaient sortir de ses lèvres pour ne pas les y arrêter, non, il n'est plus temps, et si c'est un rêve, du reste, il eût été inutile de me le faire connaître jamais ; vous savez combien je suis esclave des réalités prosaïques de l'existence... Je n'en sais pas moins gré à votre bonne amitié d'avoir pensé à moi.

Et comme si le lieutenant d'Ulis eût craint que son camarade n'eût pas encore suffisamment compris :

— Vous savez, fit-il à brûle-pourpoint, que le mariage de Gisèle est rompu ?

— Je le sais, répondit André jugeant inutile d'ajouter qu'il venait seulement de l'apprendre.

— Nous nous en sommes réjouis sincèrement, dit à son tour madame d'Ulis, faisant, par un imperceptible petit signe, comprendre à son mari qu'il était inutile et imprudent d'insister davantage. M. Verchin était absolument indigne d'elle, malgré ses millions, et j'aime à croire que la Providence lui tient en réserve un meilleur mari. Mais, reprit-elle, changeant brusquement de conversation, vous ne nous avez pas encore dit, monsieur de Chateaublon, la date de votre mariage ?...

Lorsqu'il sortit de chez les d'Ulis, André ressentait encore plus qu'auparavant la douloureuse impression de malaise moral qu'il éprouvait depuis sa visite chez les Lacourselle ; quelque effort qu'il fit pour se dominer, il souffrait réellement et, à ce moment, il sentit plus clairement que ja-

mais l'amertume de son isolement d'orphelin. Oh ! s'il avait encore eu sa mère !... Comme elle eût su endormir cette peine secrète et peu profonde, sans doute, mais cuisante pourtant ! Il fallait une main de femme, bonne et compatissante, pour panser sa blessure, légère, à coup sûr, mais que le moindre contact brutal eût pu gravement envenimer ; une tendresse féminine pour le guérir, par le charme de son dévouement, et il n'en avait plus dans sa vie ! Tout à coup une image se présenta devant ses yeux : cette femme dont l'affection était si nécessaire, en ce moment, à son cœur un peu meurtri, n'était-elle pas tout indiquée ? Après la mère, n'est-ce pas le rôle de la fiancée, en attendant l'épouse, de nous adoucir les aspérités de l'existence ?

Il était à peine cinq heures. André devait dîner chez madame d'Arnal à sept heures et demie ; il était bien trop tôt pour se présenter chez elle et demander à voir sa nièce ; néanmoins, il éprouva un tel besoin de sentir dans la sienne une main amie, de se réchauffer à la tiédeur au moins d'une sympathie, qu'appelant une voiture, il y monta et jeta au cocher l'adresse de sa fiancée.

À la porte, au mépris de toutes les convenances, il ne demanda qu'elle, il voulait absolument la voir seule. La chance le servit. Madame d'Anal était sortie, et on alla prévenir mademoiselle de Soleure. Il attendit, tout nerveux et impatient ; il sentait que cette soirée serait décisive dans sa vie ; il apportait à sa fiancée tout son cœur dans ses mains tendues. Jamais il ne s'était senti si disposé à l'aimer, et il suffirait qu'elle lui témoignât un peu d'affection pour se l'attacher à toujours. Il avait, à cette heure, une telle soif de tendresse que le moindre témoignage en devait prendre à ses yeux des proportions inusitées et attirer son ardente reconnaissance. Mademoiselle de Soleure saurait-elle le deviner et répondre à cet entraînement qui le portait subitement vers elle et devait fixer ses sentiments ? André l'espérait. Elle avait toujours été, avec lui, d'une froideur et d'une réserve trop accentuées pour être absolument sincères, aussi le jeune officier en avait-il rendu responsable sa seule éducation, un peu puritaine. Quand Blanche de Soleure entra, André, de suite, remarqua qu'elle avait une toilette plus heureuse que les précédentes et,

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importants pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède de infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le fameux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

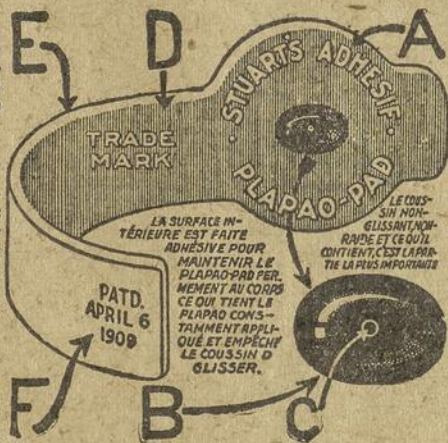
FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building, St. Louis,
Missouri, U.A.S.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

disposé à voir tout en mieux, il le constata avec satisfaction.

—Vous? dit-elle avec étonnement, lui rendant son salut. Déjà!

—Moi-même, répondit-il un peu ému; pardonnez-moi, je n'ai pas eu le courage d'attendre encore deux heures avant de vous voir.

Elle eut un petit rire dédaigneux et incrédule.

—Vous ne me croyez pas? reprit-il avec son bel enthousiasme communicatif, peut-être parce que, jusqu'à présent, je n'ai jamais osé vous parler de la sorte? Que voulez-vous? l'aéropage de toute votre famille m'impose un peu, comme à vous aussi, sans doute? Sous ses yeux, je ne suis pas tout à fait "moi" avec vous, et il me semble que vous ne devez pas non plus être bien "vous". Notre intimité en souffre, cette intimité de fiancés qui est si douce et si nécessaire lorsqu'on va s'unir pour la vie; aussi j'ai usé d'un stratagème, je n'ai demandé à la porte que mademoiselle de Soleure, pour avoir enfin le plaisir d'être un instant seul avec vous.

Blanche pinça les lèvres, et, très digne.

—Je ne sais pas, monsieur, si je puis autoriser ce langage et approuver cette conduite; ma tante est sortie, et ce tête-à-tête étrange blesse tellement les convenances!...

André, à cette réponse, vit passer devant ses yeux l'image charmante de Gisèle avec son franc sourire, et son clair regard, ouvert jusqu'à l'âme, lorsqu'elle venait, rue de Fleurus, la première, le recevoir. Cette évocation ne le disposa pas à l'indulgence, et ce fut avec une involontaire amertume qu'il répondit:

—Les convenances n'ont rien à voir là-dedans, mademoiselle, et lorsqu'on juge un homme digne d'être le compagnon de toute sa vie, il doit vous inspirer assez de confiance pour ne pas hésiter à passer une heure avec lui.

Blanche de Soleure, qui, sans être très affinée en fait de tact et de pénétration, était intelligente, perçut la nuance de dépit qui scandait les paroles d'André; elle sentit qu'elle allait trop loin, et changea subitement d'attitude.

—Décidément, vous avez raison et je me rends fit-elle avec un enjouement forcé, s'asseyant sur un canapé; aussi bien, je suis

aise d'avoir l'occasion de vous entretenir d'un point qui, depuis quelques jours déjà, me préoccupe.

—Je suis à vos ordres, mademoiselle, fit André qui, sans doute pour la rassurer, ne parut pas remarquer qu'elle lui indiquait une place auprès d'elle, et prit un fauteuil de l'autre côté de la cheminée.

—Oh! reprit Blanche minaudant, c'est une question que j'ai à vous poser. Comme il se peut, comme il est même probable que, d'ici quelques mois, je porterai votre nom...

Elle fit une pause, s'attendant à être interrompue par les habituelles protestations d'André, qui entendait toujours que leur mariage était certain; à sa grande surprise, il ne réclama pas; elle poursuivit donc:

—Je m'intéresse d'avance à la famille dans laquelle j'entrerai sans doute; j'aime assez à m'occuper de généalogie, j'ai donc fait des recherches, et j'ai trouvé, en 1600, un Chateaublon qui avait épousé une Montemart; appartenez-vous bien à cette branche-là?

—Oui, mademoiselle, répondit André: madame de Chateaublon, née de Montemart, était une de mes aïeules, et non des moins charmantes, j'en descends même en ligne directe.

—Directe, comment cela? expliquez-moi, je retrouve, en 1703, une alliance avec les Cholais, et je croyais que c'était là votre ascendance directe; ce sont donc des collatéraux?

Et bon gré mal gré, André, pressé de questions, dut, pendant près d'une heure, répondre à l'interrogatoire en règle que mademoiselle de Soleure lui fit passer sur sa famille. Excédé et dépité de voir ainsi écouler ce tête-à-tête, sur lequel il avait fondé tant d'espérances, il essaya de changer de thème.

—Laissons mes ancêtres dormir en paix, mademoiselle Blanche, dit-il, voulez-vous? et parlons un peu de nous; de vous, de moi, de ce présent si doux déjà. Si vous saviez combien je suis disposé à vous aimer, à vous rendre la vie aussi belle, aussi heureuse que possible!

À cette ouverture, mademoiselle de Soleure, très sèchement, répondit:

—Je vous sais gré de vos bonnes intentions, monsieur, mais si vous voulez vraiment m'être agréable, faites-moi grâce, je vous prie, de toutes les fadaïses en usage



entre les fiancés. Je suis trop sérieuse pour y prendre du plaisir, tandis que j'en trouve un très vif à notre conversation de tout à l'heure.

Les bras d'André tombèrent moralement devant cette déclaration, et il lui fallut bien recommencer à parler des Chateaublon, de leurs alliances, de leurs hauts faits, de leurs titres et de leurs armoiries!...

Il salua presque comme une libératrice madame d'Arnal qui, un peu après, entra au salon, revenant de ses courses.

Elle fut, pour André, plus gracieuse que Blanche de Soleure, et, lorsque celle-ci chercha à s'excuser d'avoir reçu seule son fiancé:

—Mais, ma chère enfant, il n'y a là rien que de très naturel, fit-elle aimablement, et M. de Chateaublon sait que je vous laisse toute liberté de le voir.

André s'inclina sans répondre et soupira; il ne lui était plus permis, hélas! de mettre toutes les réticences de sa fiancée sur

le compte de la crainte inspirée par la sévérité de sa tante!...

L'heure du dîner ramena monsieur et mesdemoiselles d'Arnal et, tout le monde étant réuni, la conversation devint générale. Blanche, d'ordinaire silencieuse, se prit à discourir sur ceci ou cela avec une autorité qui sembla à André encore plus déplaisante que sa réserve des autres jours. Elle avait, parlant de ses projets, un ton tranchant qui l'exaspérait.

—Chez moi, disait-elle, les choses se passeront de telle ou telle façon, je verrai telle ou telle personne, j'adopterai telle ou telle habitude.

Elle ne semblait pas se rappeler qu'elle aurait un compagnon, sinon un maître, dont elle devrait, au moins par condescendance, consulter les goûts. Elle paraissait même, car il était impossible qu'elle l'oublât à ce point, prendre un certain plaisir à traiter d'avance son futur mari comme une quantité négligeable. Cette attitude blessait André au vif. Quelques insinua-

tions maladroitement lui donnèrent à penser que mademoiselle de Soleure, orgueilleuse de sa grande fortune, lui devait cette outrecuidance énorme qui lui faisait considérer comme bien au-dessous d'elle tous ceux n'en possédant pas une semblable, et même celui avec qui elle devait la partager. André ne se sentait nullement disposé à jouer le rôle de prince époux et, tout attristé du nouveau et déplorable jour sous lequel sa fiancée se montrait à lui, il conçut contre elle une involontaire rancune de l'avoir désenchanté de ce rêve d'une affection partagée, basée sur la volonté, sinon sur les attirances de la sympathie, rêve qui, ce soir-là, l'avait accompagné jusqu'à sa porte.

L'heure s'avavançait, André voyait venir le moment où il devait prendre congé avec une sensation complexe de soulagement et de regret. Il était heureux, à la fois, d'échapper à la torture morale que lui imposait la connaissance approfondie de mademoiselle de Soleure, et navré, en un autre sens, de repartir si irrémisiblement déçu de cette maison où il était arrivé encore plein d'espoir. Il avait ce tour d'esprit, très particulier, qui ne laisse que difficilement croire aux choses tristes ou mauvaises, et fait, jusqu'au dernier moment, chercher à les atténuer. Il eût voulu, avant de s'en aller, emporter un mot qui le dédommageât de tout ce qu'il avait entendu ce soir-là et le rassurât sur son avenir qui s'était découvert subitement si sombre à ses yeux. Dans ce but il continuait de causer avec sa fiancée le plus intimement possible.

—Que ferez-vous demain? lui demanda-t-il à un moment; dites-le-moi, afin que je pense à vous tout le jour.

—Ah! grand Dieu! je n'en sais rien, peut-être quelques courses dans les magasins.

—Vous commencez vos acquisitions, repartit André, pour votre trousseau, vos toilettes. Commanderez-vous bientôt votre robe de mariée?

À ce mot, Blanche éclata de son rire sardonique:

—Oh! nous n'en sommes pas là, à beaucoup près.

—Pourtant, fit André, bientôt, n'est-ce pas, nous fixerons une date pour le grand jour qui nous unira? Déjà les quelques amis à qui, tantôt, j'annonçais notre mariage, me demandaient quand il aurait lieu.

Vous l'avez annoncé si formellement, monsieur de Châteaublon, fit, ironique, mademoiselle de Soleure; prenez garde, vous vendez la peau de l'ours...

—Que voulez-vous dire, mademoiselle, riposta André piqué, ne puis-je donc considérer comme sérieux les engagements que vous avez bien voulu prendre envers moi?

—Mais, je n'en ai pris aucun, monsieur, riposta Blanche hautaine: je vous ai autorisé à me mettre à même de faire plus ample connaissance avec vous, dans un but de mariage, mais je ne me considère pas comme liée à vous par ce fait.

—Blanche! intervint madame d'Arnal inquiète, ce n'est pas le cas de revendiquer une liberté, dont j'en suis sûre, vous n'avez pas envie de faire usage; vous avez donné à M. de Châteaublon des espérances si formelles qu'elles équivalent à des promesses.

—Je ne trouve pas, ma tante, répondit Blanche minaudant, elles n'ont jamais été, dans ma pensée et mon intention, que des espérances. Je ne veux pas dire qu'elles n'auront pas, dans la suite, une plus grande importance, et je n'ai nullement le projet d'user de la liberté que je me suis gardée, mais j'entends la conserver jusqu'au dernier moment.

—Je n'y mettrai pas opposition, mademoiselle, fit André.

Et, se levant pour partir, il alla saluer madame d'Arnal.

Sentant toute l'imprudence de l'inconvenante attitude de sa nièce, elle chercha à l'atténuer par quelques mots obligeants et une invitation à dîner pour le surlendemain. En même temps, elle essaya, par un signe, de prévenir Blanche du péril de ce jeu auquel elle se plaisait.

Celle-ci comprit cet avertissement, mais son orgueil l'empêcha de s'y conformer; elle répondit au profond salut d'André par un petit coup de tête, presque impertinent dans sa sécheresse, et, l'ayant vu s'éloigner, rentra dans sa chambre absolument satisfaite d'elle-même et du rôle qu'elle avait joué.

Son fiancé pouvait, dès ce soir, emporter la persuasion qu'elle n'était pas fille à se jeter à la tête des gens, quelque séduisants qu'ils fussent, et elle s'applaudissait, dans son orgueilleuse et imbécile fierté, d'avoir su assez bien résister à l'entraînement qui

la portait vers André, pour être parvenue à le lui cacher entièrement.

XX

André rentra chez lui très soucieux.

Dans quelle galère allait-il s'embarquer par un mariage avec une femme de ce caractère et de cette éducation! Et quel avenir l'attendait avec cette épouse sans sensibilité ni tendresse, toute de vanité mesquine, de sot orgueil, de puérile fierté, de vaine pruderie.

D'avance, elle se refusait à toute cette douceur d'une affection permise et partagée qui, d'ordinaire, charme toutes les jeunes filles et dont les fiançailles donnent un avant-goût délicieux. Hélas! le mariage, trop souvent, leur en apprend le mensonge, mais l'expérience de leurs aînées ne parvient pas à la leur gâter.

Il allait donc passer toute sa vie avec cette froide et dédaigneuse fille, en laquelle nul avantage physique ne venait, sinon compenser, du moins dissimuler, à des yeux décidés pourtant à voir tout en beau, la sécheresse du cœur et l'étroitesse des idées! Sa femme n'aurait rien pour elle, ni beauté, ni bonté, ni esprit, ni distinction, ni charme, pas même une jeunesse dont elle répudiait les privilèges; non, rien, rien, que ses deux millions.

A cette heure, André trouvait que c'était bien peu.

Cette fortune, dont il avait fait une des conditions indispensables du bonheur, il voyait les d'Ulis, cet heureux petit ménage qu'il enviait, s'en passer si facilement, si courageusement, si gaîment! Tandis que sous les lambris dorés et les portières de peluche et de brocatelle de l'hôtel d'Azas, il avait deviné une existence austère, malgré sa frivolité, par l'isolement de cœur, la vie à part, la séparation de sentiments du comte et de la comtesse.

C'était un peu ce genre de vie qui l'attendait, et encore, il ne trouverait pas dans sa femme les ressources que pouvait offrir sa cousine, ni même son mari. Il sentait d'avance qu'il se heurterait à un orgueil enraciné, à un amour-propre féroce, qui repousserait toute direction, toute influence et avec lesquels il serait en antagonisme perpétuel; à moins qu'il ne se décidât, en prenant son parti, à fermer les yeux sur sa

LE CŒUR

est le

Moteur Humain

L'automobile qui s'embourbe dans un mauvais chemin ou l'aéroplane qui tombe dans la mer ne sont pas plus en péril que le corps humain dont le cœur est épuisé.

Le cœur est le moteur humain. Si on l'alimente d'une nourriture appropriée et si on ne l'épuise pas en suivant une vie déréglée, le cœur peut fournir un travail prodigieux et répondre à tout ce qu'on exige de lui.

Mais le sang doit être conservé pur et riche et le système nerveux tenu en bonne santé. Ce sont les nerfs qui contrôlent l'opération des muscles et les muscles les plus forts comme les plus importants sont ceux du cœur, lesquels pompent le sang à travers l'organisme.

Quand les nerfs s'affaiblissent, l'action du cœur s'affaiblit. Restaurez les nerfs affaiblis en faisant usage de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Vous renforcerez ainsi immédiatement l'action du cœur. C'est là le moyen le plus certain de combattre la faiblesse du cœur. Si vous en souffrez, commencez dès maintenant votre traitement. Vous devez tout de suite prendre des mesures, comme le pilote de l'aéroplane en danger. Recourez au seul remède—la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

Le mérite de ce traitement n'a jamais été mis en doute. Il a été soumis à toutes les épreuves par le temps et l'expérience. Mais vous devez voir à vous procurer le véritable qu'on reconnaît au portrait et à la signature du Dr A. W. Chase, l'auteur bien connu du Livre de Formules de Médicaments.

DEMANDEZ



Magazine de vues animées

Est le seul Magazine, rédigé en français, qui soit relié directement aux grands studios.

En vente partout: 10 SOUS

compagne et à en vivre complètement détaché.

Bien des hommes, qui ont fait des mariages d'argent, agissent ainsi; telle n'avait jamais été son intention. Il l'avait dit un jour à madame de Vauteur: il désirait être un bon mari, vivre en parfaite intelligence avec sa femme. Maintenant, il souhaitait plus et mieux encore: peu à peu, ses idées premières s'étaient modifiées, et il voulait faire place, dans son ménage, au sentiment qu'il avait exclu de sa vie comme inutile et embarrassant, à l'amour, il voulait aimer et être aimé.

Il ne faisait plus de doutes pour lui que ce rêve, il ne pourrait jamais le réaliser avec mademoiselle de Soleure: alors, pourquoi l'épouser! était-ce bien? était-ce même honnête de le faire, alors qu'en elle tout le repoussait?

Il y a quelques heures seulement, il se considérait d'honneur comme engagé envers elle, et n'eût pas voulu manquer à sa parole, mais ne n'avait-elle pas, depuis, témérairement peut-être, entièrement dégagé de toute promesse, affranchi de tout lien?

Puisqu'elle lui avait, ce soir même, par ses paroles altières, rendu sa liberté, pourquoi n'en profiterait-il pas? qu'est-ce qui pouvait le retenir? Sans doute, il ne retrouverait pas aisément une fortune qui, ainsi que celle de la jeune fille, dépassait ses anciennes ambitions; mais peut-être rencontrerait-il de quoi satisfaire les nouvelles exigences qui étaient nées en lui: quelque adorable petite femme, bonne, spirituelle et jolie comme Gisèle de Lacourselle; mais sage, sérieuse comme Marcelle d'Ullis, ne souhaitant ni la richesse, ni les grandeurs, et mettant toute son ambition dans ce bien plus rare et plus précieux de l'amour dans le mariage.

Il remuait toutes ces idées dans la tête brouillée, arpentant à grands pas sa petite chambre de célibataire, et les heures s'écoulaient sans qu'il parût s'en apercevoir. Tout à coup, résolument, il jeta sa cigarette, s'approcha de sa table et d'un trait, sans hésitation ni ratures, écrivit la lettre suivante:

"Madame,

"Depuis quelque temps déjà j'avais cru m'apercevoir que mademoiselle votre nièce ne répondait pas aux sentiments qu'elle

m'inspirait et dont je me croyais autorisé à attendre d'elle le retour; j'ai vu clairement ce soir, que mes appréhensions sur ce point n'étaient que trop fondées. Je n'oserais, dans ces conditions, commencer une vie commune dont la première et nécessaire base doit être une réciproque affection; aussi, quelque flatté que j'eusse été de votre alliance, je me vois forcé, madame, d'en décliner l'honneur et de rendre à mademoiselle de Soleure toute cette liberté dont elle paraît si jalouse et que nos projets d'avenir, restés plus vagues dans sa pensée que dans la mienne, n'avaient, du reste, pas encore aliénée.

"Veuillez croire, madame, à mes profonds regrets, et à l'expression respectueuse de mes sentiments les plus distingués.

"André de CHATEAUBLON."

Cette missive achevée, André la mit sous enveloppe, la cacheta à ses armes et l'adressa à madame d'Arnal.

—Ouf! fit-il lorsqu'il eut terminé.

Puis un sourire releva sa moustache brune à la pensée de la figure que ferait, le lendemain, Blanché de Soleure lisant sa lettre.

—Dire qu'elle aura étudié en pure perte la généalogie des Chateaublon, fit-il gaiement, cela va lui gâter le plaisir de ne plus voir contester son indépendance!...

Il mit sa lettre bien en évidence sur la cheminée et, l'esprit libre et content, s'endormit d'un bon sommeil sans rêves, si calme et si profond que le lendemain, à huit heures, son ordonnance dut l'éveiller pour lui rappeler son service. Il lui ordonna de faire parvenir sa lettre de la veille, et, n'y pensant plus, il s'en fut au quartier.

Jamais il ne s'était senti si dispos: il avait la sensation irraisonnée d'être délivré d'un poids très lourd, affranchi d'un esclavage, qui détenait toutes les promesses de bonheur que l'avenir fait à son âge.

Malgré lui, il chantonnait en marchant; son air joyeux frappait ceux qui le rencontraient. Il trouvait la vie bonne, les choses lui apparaissaient sous le meilleur jour, il était disposé à voir tout en rose et en bien. Au quartier, il se montra d'une indulgence inaccoutumée, leva trois ou quatre punitions, félicita un sous-officier sur la tenue de ses hommes, et un cavalier sur sa

façon de monter à cheval; les soldats se disaient entre eux:

—Qu'a donc le capitaine de Chateaublon?...

Ses camarades, au mess, voyant sa belle humeur, se firent la même réflexion et l'interrogèrent.

Mais il répondit par des plaisanteries à leurs questions.

Après le déjeuner, la velléité lui prit de monter à cheval. On était au mois d'avril; c'était une de ces belles journées de printemps, claires et ensoleillées, avec ces bouffées d'air tiède qui font éclore les bourgeons. Si les rues de Paris offrent un joli coup d'oeil à ce premier réveil du renouveau, la campagne est encore plus charmante; il l'eut bientôt gagnée, cette campagne relative des environs de Paris, qui n'en est pas moins pleine d'attraits. Il s'en fut au bois de Boulogne, presque désert à cette heure, et, du reste, fuyant les allées fréquentées, s'enfonça dans ces jolis sentiers, sous bois, que la feuillée naissante commençait à parsemer de ses notes vert tendre, et que la senteur pénétrante de jeune sève et des fleurs printanières embaumait. Là il se mit à chevaucher lentement, tout à un état d'esprit voisin du rêve, qu'il ne connaissait pas encore, et dont il goûtait la douceur primordiale. On eût presque pu dire qu'il ne pensait pas; nulle préoccupation ne lui tendait l'esprit, nul souci ne lui assombrissait le coeur. La vie s'ouvrait large devant lui, débarrassée des obstacles qui, ces derniers temps, en obstruaient l'entrée; il ignorait ce qu'elle lui réservait, ne désirait pas même le connaître; il lui suffisait de savoir qu'elle lui appartenait, avec toutes ses espérances cachées, et que son intervention propre ne venait plus entraver les desseins sur lui, d'une miséricordieuse Providence.

Il jouissait de cette fraîcheur d'impressions, qui restait d'autant plus intacte en lui qu'il ne l'avait pas émoussée par des sensations volontairement recherchées, et qu'il avait passé un peu insouciant dans l'existence. Il jouissait aussi de sa jeunesse, et de cette gaîté sans motif déterminé qui étaient en lui et s'accordaient si bien avec le cadre qui l'entourait. Il s'étonnait naïvement de prendre un si grand plaisir à respirer l'air pur et parfumé, à regarder les feuilles nouvelles, le lierre qui courait sous

Employez "DEPILO"



PROCEDE
MODERNE,
EFFICACE
ET SANS DANGER.
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

RENARDS

On peut CAPTURER de 45 à 60 renards en l'espace de quatre à cinq semaines. Tout lecteur de cette revue peut apprendre comment s'y prendre. Ecrivez, pour plus de détails, à

W. A. HADLEY

Boîte G.

Stanstead, P. Q.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tél. LANcaster 7903

Ne manquez pas de lire dans notre prochain numéro :

"LE MAGICIEN"

Par Guy Chantepleure

la mousse à travers laquelle la pervenche et les anémones sauvages montraient leurs fleurs pâles.

Néanmoins, il ne s'attarda pas dans sa promenade; ayant quitté le Bois il revint à grand train vers Paris, sans se préoccuper des quelques voitures qu'il rencontra, montant déjà l'avenue des Champs-Élysées et qui, leurs maussades capotes baissées, laissaient voir des femmes en toilettes claires qui, elles aussi, sentaient le printemps, et dont plus d'une se retourna, machinalement, vers le beau cavalier qu'était Chateaublon.

Rentré chez lui, André changea vivement de costume, puis, encore grisé d'air pur et de soleil, il sortit de nouveau. Il était, par exception, libre toute la journée et, lorsqu'il mit le pied sur l'asphalte, ne savait vraiment de quel côté il allait se diriger. Il marcha d'abord au hasard et, sans trop savoir comment, se trouva au Luxembourg; il y flâna quelques instants et ressortit par la rue Bonaparte. Tout à coup la pensée de Gisèle qui, peut-être ne l'avait guère quitté toute cette journée, mais en une forme indéfinie qui l'avait laissé inconscient de sa présence, se dessina nettement dans son esprit. Il était à deux pas de chez madame de Lacourselle. Trois heures sonnaient, c'était le moment des visites, il monta allègrement l'escalier de la rue de Fleurus.

La bonne le fit entrer dans le salon, baigné de soleil.

Gisèle seule y était, travaillant près de la fenêtre ouverte, par laquelle entraient des effluves de printemps.

Voyant André, elle devint toute rose, et se levant, vint lui tendre la main.

—Déjà! fit-elle, que c'est gentil à vous de trouver encore un moment pour nous!

Et André, sans répondre, serrant ses doigts fuselés, comparait cet accueil sympathique et charmant aux froides réceptions que lui faisait celle qui avait été quinze jours sa fiancée.

—Vous me trouvez seule, dit Gisèle, mais pour un instant seulement: ma cousine d'Ulis est ici, elle a demandé à ma mère de l'entretenir en particulier. Je sais ce dont il s'agit: des conseils nécessités par l'espoir d'une maternité prochaine: il paraît que si l'on n'a pu me confier la chose, je ne dois pas entrer dans les détails; aussi ma mère

a-t-elle emmené Marcelle dans sa chambre pour la grave conférence... Mais, fit Gisèle, s'interrompant et soudain un peu contrainte, et votre fiancée, comment va-t-elle? parlez-m'en un peu, et de votre bonheur...

—Je ne le puis, dit André énigmatique.

—Pourquoi? reprit la jeune fille, se méprenant au sens de ses paroles. Encore votre scrupule de l'autre jour parce que mon mariage, à moi, est défait, vous n'osez me parler du vôtre?—parce que je n'ai, devant moi, aucune promesse de bonheur, vous craignez de me confier toutes celles qui vous sont faites? Ah! que vous me connaissez mal, si vous croyez que, envieuse ou jalouse, parce que votre sort est plus heureux que le mien, je ne saurais m'en réjouir! Je suis trop vraiment votre amie, monsieur André, pour que la pensée de votre légitime joie ne me soit pas douce.

Ce disant, Gisèle, toute sérieuse, avec une mélancolie qui mettait presque des larmes dans ses jolis yeux, et une émotion qui lui brisait un peu la voix, était telle que jamais André ne l'avait vue; et si attachante! si troublante! sous ce jour nouveau, qu'il en fut remué au fond du coeur.

—Ce n'est pas parce que je crains de vous attrister que je ne vous parle pas de ma fiancée, répondit-il, épiant la jeune fille, c'est parce que je n'en ai plus.

—Quoi? fit Gisèle devenant soudain blanche comme un lis et se levant, comme si elle eût été mue par un ressort, sous le coup d'une violente impression. Que voulez-vous dire?

—Que mon mariage à moi aussi est rompu, dit-il, regardant dans les yeux Gisèle dont le trouble le gagnait.

La voyant chanceler, il prit ses deux mains qui, toutes froides, tremblaient dans les siennes; il la fit rasseoir, se rapprocha d'elle et très doucement, très tendrement, presque tout bas:

—Gisèle! murmura-t-il, moi non plus, je n'ai pas eu le courage!

À ces mots et, surtout à l'accent qui les soulignait et leur donnait toute leur valeur, l'émotion de la jeune fille éclata; elle retira brusquement ses mains de celles d'André, pour s'en cacher le visage et, impuissante à se contenir, éclata en sanglots.

Alors une lumière rapide et vive comme celle de l'éclair vint illuminer l'âme d'André, et la réalité lui apparut. Depuis long-

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec—

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *perles* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY

EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sociétés médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer: facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.



PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 508-est, rue Roy, MONTREAL.

temps il aimait Gisèle, et si jamais, il n'avait voulu convenir de cet amour, contre lequel il luttait, il n'en avait pas moins décidé depuis quelques mois de tous les actes de sa vie. Maintenant, s'il s'abandonnait un peu à son charme, il n'espérait rien de lui, nul indice n'avait pu lui faire présager que Gisèle partageait ses sentiments. Son indifférence même avait été son puissant adjuvant dans le combat qu'il s'était livré à lui-même pour résister au penchant qui l'entraînait vers la jeune fille, et sa certitude avait plus d'une fois retenu sur ses lèvres l'aveu décisif.

Or, juste au moment où, presque malgré lui, son secret lui échappait, Gisèle trahissait le sien; subitement il devinait qu'elle aussi l'aimait, depuis longtemps, sans doute, et comme lui, résistait à son amour!

Une impression délicieuse lui passa sur le coeur à cette découverte; il comprit, à sa joie intime et profonde, que cette fois, sa voie lui était bien indiquée, et que, bien que tous ses raisonnements passés l'en aient jusqu'à présent détourné, c'était bien là celle qui devait le conduire au bonheur.

Il n'hésita pas une seconde.

Gisèle se remettait de son trouble intense et souriant à travers ses larmes qu'elle essuyait vivement:

—Que je suis sotte, dit-elle, s'excusant.

Mais lui, l'interrompant:

—Oh! laissez, fit-il, si vous saviez comme vous me rendez heureux!

Et comme, surprise, elle le regardait de ses beaux yeux sincères, André, son propre trouble dissipé sous l'empire d'une joie profonde, et redevenu maître de lui-même, poursuivit en souriant:

—Vous souvenez-vous du pacte que nous avons fait ensemble il y a près de six mois? Si contrairement à tous mes engagements, je venais vous l'offrir, cette vie modeste, humble, toute de pauvreté, mais aussi d'affection sincère, qu'alors nous raillions ensemble?...

Le joli visage de Gisèle s'illumina d'un rayon auquel il n'y avait pas à se méprendre, et André continua:

—Si je venais vous l'offrir? les sacrifices qu'elle exige ne vous effraieraient-ils pas? Plus de bals, même costumés, pas de théâtre, pas de livres nouveaux, d'élégantes broderies, pas de coupé à votre porte, de domestiques stylés et nombreux dans votre

antichambre. Non, des vieilles robes, des courses à pied, des bas à raccommoder, du bouilli...

Gisèle sourit à cette ironique nomenclature qui lui rappelait les jours passés et, le coeur en fête, reflété par ses yeux:

—Oui, fit-elle encourageante, oui mais!!

—Mais la tendresse profonde, répondit vivement André, d'un ton plus bas, chaud et contenu, l'union parfaite, la main dans la main, le coeur dans le coeur, pour jouir et souffrir ensemble, l'intimité absolue, la confiance sans bornes... l'amour, enfin, Gisèle, l'amour permis, béni, avec toutes ses meilleures promesses pour l'avenir et ses plus douces certitudes pour le présent!...

Cette fois, une larme perla de nouveau aux longs cils de Gisèle émue, et lorsque André, pressant, lui demanda encore:

—Si je vous l'offrais cette vie, dites, que me répondriez-vous?

Gisèle loyalement, et sans timidité vaine, lui dit:

—J'accepterais.

André, alors, baisa ses chers petits doigts qui, si souvent, avaient appelé ses lèvres, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à madame de Lacourselle, tout effarée de ce spectacle.

Madame d'Ulis la suivait, son doux sourire se fit plus doux encore, et ses yeux tendres, meilleurs:

—Enfin! murmura-t-elle.

XXI

Deux jours plus tard, madame de Vautour se trouvait chez sa fille qui, souffrante, l'avait fait demander à la suite d'une scène très pénible avec son mari. Le comte avait reproché à sa femme ses dépenses exagérées; elle l'accusait de se déranger.

Ce ménage, fondé sur les seules convenances mondaines se désagrégeait lentement. La comtesse avait exposé à sa mère tous ses griefs, lui avait conté toutes ses tristesses. Celle-ci, qui, n'avait guère pu la consoler, l'avait au moins exhortée à la patience, à la résignation, à la raison... puis, en femme experte, elle avait parlé d'autre chose, sachant que le seul moyen, avec certaines natures, de guérir certaines peines, c'est encore d'en distraire:

—Sais-tu, dit-elle, qu'André de Chauteaublon a rompu son mariage?

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL

La Revue Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL

LE FILM

est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL



LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

NOTE—Le manque d'espace nous oblige à remettre au mois prochain la publication des gravures des vainqueurs du Concours et autres matières intéressantes.

CONCOURS ANNUEL DE CHIENS POLICIERS

Le 18 septembre dernier, avait lieu le concours annuel de chiens policiers, organisé par le Club de chiens Berger et Policiers du Canada, qui a eu lieu sur le terrain Harry Stafford, Hôtel du Bout de l'Île, Montréal.

Près de deux mille personnes y assistaient.

Le concours était sous la présidence d'honneur de l'inspecteur de la Sûreté de Montréal, M. Hector Mercier, qui décerna le trophée au vainqueur.

Après le classement final, les concurrents se joignirent au président du Club pour présenter leurs félicitations aux juges pour la manière dont ils avaient accompli leurs devoirs.

Le classement final donna le résultat suivant :
1er, Tony, Groenendaël, propriété de M. E. Rouly.
2ème, Bronco, Malinois, propriété de J. E. Pilon.
3ème, Foch, Alsacien, propriété de M. A. Vezeau.
4ème, Star, Groenendaël, propriété de M. Jos. Beauchamp.

Nous devons signaler au public le fait que Star était entré pour la classe des novices, n'ayant reçu que quelques leçons et par suite de l'abstention de concurrents dans sa classe se vit forcé de prendre rang parmi les aînés du ring, où il a figuré avec

avantage remportant 228 points, plus que le nombre de points requis pour entrer dans la classe ouverte.

NOTES DE L'ELEVAGE

Le chenil Fatma vient de céder à M. E. Rouly un malinois qui promet beaucoup.

Le même chenil a vendu "Amour de Fatma" à M. S. Marchand, Tarzan de Fatma à M. Galarneau, tous deux de Montréal.

Grandloup de Fatma à M. W. Proctor, de Toronto. Tous provenant de Sadiro malinois importé.

Mirka de Fatma vient de mettre bas une nichée de 12 jeunes tous en bonne santé et bien marqués provenant de Sadiro.

Mona Lisa de Fatma vient de mettre bas une nichée de 10 jeunes très beaux, provenant aussi de Sadiro.

M. John H. Sanborn a acheté du Belgium Kennels Reg. un jeune mâle Berger allemand provenant de Piccolo de la Guinguette hors Blaisenbergh Von Bendist.

—On me l'a appris hier; c'est insensé de sa part! A propos, j'ai reçu tantôt une lettre de lui, je ne l'ai pas encore lue.

Elle prit sur une petite table, à portée de sa chaise longue, un plateau où était sa correspondance.

—Voilà, dit-elle, trouvant l'enveloppe longue.

La teneur de la carte qu'elle contenait ramena un sourire sur ses lèvres tristes, mais lui fit hausser les épaules.

—Voyez donc, dit-elle à sa mère, la lui tendant; pareil message, sans doute, vous attend chez vous.

Et madame de Vauteur, armée de sa face-à-main, lut:

"Le comte André de Chateaublon et mademoiselle Gisèle de Lacourselle ont l'honneur de vous faire part du mariage de la Faim et de la Soif."

La douairière sourit à son tour.

—Ils sont fous! reprit la comtesse d'Azas, ce mariage est un acte de pure déraison!

Madame de Vauteur, sans rien dire, regarda le visage de sa fille, où se voyaient de récentes traces de larmes, se rappela le récit qu'elle venait d'entendre, et embrassa d'un coup d'oeil cette vie, morne sous sa splendeur, toute de surface et d'amour-propre, qui ne laissait pas épanouir les légitimes tendresses de fille, d'épouse, de mère. Son front, alors, s'assombrit, puis, quelque image bien lointaine, sans doute, bien oubliée, peut-être, lui revint probablement à l'esprit, remémorée par la pensée de ces deux jeunes gens qui, s'aimant, allaient s'unir, et chercher le bonheur où il réside le plus sûrement en ce monde, dans une affection partagée, car elle se remit à sourire et ne répondit pas...

FIN

Madame J. LATREILLE

**DEUX ANS DE MALADIE. NE PASSAIT UNE JOURNEE SANS SOUFFRIR
EPUISEMENT GENERAL. FATIGUE D'ESTOMAC DOULEURS
DORSALES ET RENALES. PILULES ROUGES. DEUX
MOIS DE TRAITEMENT. BONNE SANTE.**

«J'avais épuisé mes forces par un travail assidu, des inquiétudes et des veilles; je ne passais plus une journée sans souffrir de maux de tête, de douleurs au dos, aux reins, de fatigue d'estomac, de palpitations de coeur, de faiblesse dans les jambes. J'éprouvais une telle lassitude dans tous les membres que je me désolais. Malgré les remèdes de plusieurs médecins, mon état restait toujours le même. Cet épuisement général durait depuis deux ans, j'étais à bout de forces et d'une excessive nervosité lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges dont on m'assurait l'efficacité, même lorsque divers traitements avaient échoué. Après deux mois, j'avais obtenu une augmentation de forces, la disparition de mes douleurs et malaises, en un mot la santé. J'aime à employer ces bonnes Pilules de temps en temps pour me tonifier et me garder en bonne santé.» Mme Joseph Latreille, 40, rue Saint-Charles, Montréal.



Mme J. Latreille

Les Pilules Rouges donnent du sang avec chaque dose, tonifient les nerfs, stimulent le fonctionnement des organes, activent l'appétit, facilitent la digestion. Leur emploi dans le traitement de :

*Anémie
Chlorose
Perte d'appétit
Faiblesse d'estomac
Mauvaise circulation
Troubles nerveux
Maux de tête
Irrégularités
Douleurs internes
Troubles du
Retour d'âge*

est inappréciable.

CONSULTATIONS GRATUITES.— Les femmes qui désirent consulter nos Médecins peuvent le faire tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses), à nos bureaux, 1570, rue St-Denis. Que celles qui ne peuvent venir, nous écrivent tous les détails de leur maladie et si après avoir minutieusement étudié leur cas, nos Médecins jugent la maladie trop sérieuse ils indiqueront à chacune le meilleur médecin de sa localité pour nous aider à la soigner. Voilà donc pour toutes un moyen économique et certain de se traiter.

PROTEGEZ-VOUS EN EXIGEANT LES VÉRITABLES

PILULES ROUGES

Prix partout ou par la poste, 50 sous la boîte, 3 boîtes, \$1.25, 6 boîtes, \$2.50

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, LTEE, 1570, rue St-Denis, MONTREAL

GRANDE REDUCTION DE PRIX POUR LES Remèdes de l'Abbé Warré

Nous venons d'acheter 50,000 boîtes de ces fameux remèdes, et nous les vendrons maintenant au prix minimum de ::

\$1.25 au lieu de \$1.75 et \$1.50
la boîte, ou 6 boîtes assorties pour \$6.50

FRAIS DE MALLE COMPRIS



ABBE E. WARRE
ancien curé de Martainville, France

Chaque boîte de Remèdes donne droit au livre de l'abbé Warré: LA SANTE PAR LES PLANTES, (72e édition, 222 pages) absolument GRATIS. Ce livre est réellement une mine d'or de bonne Santé!

Les Remèdes de l'Abbé Warré ont ramené à la Santé des milliers de malades dans toutes les parties du monde — Si vous souffrez n'hésitez pas — Profitez-en.

Voici la liste des Remèdes de l'Abbé Warré

- | | | |
|-----|--|---|
| Nos | | |
| 1— | Rhumatisme, Goutte, Sciatique. | Il calme en quelques jours les accès les plus violents; son emploi prolongé fait disparaître complètement toutes les douleurs. |
| 2— | Maladies des Nerfs, Insomnie, Neurasthénie | Calmant par excellence, apporte la tranquillité, le repos et le sommeil aux énervés; tonifie et renforce les nerfs. |
| 3— | Maladies de l'estomac. | Il facilite la digestion et rend la nutrition parfaite. Stimule doucement l'estomac. |
| 4— | Anémie, Faiblesse, Convalescence. | Il ranime les organes affaiblis et excite l'appétit. C'est le fortifiant par excellence. |
| 5— | Maladies des Reins, Gravelle. | Supprime les douleurs de reins. Nettoie et rafraîchit les reins et la vessie. |
| 6— | Maladies des Voies Urinaires. | Calme les douleurs, désinfecte et rafraîchit les organes. |
| 7— | Toux, Bronchites, Affections Pulmonaires. | Calmant, expectorant et sudorifique, donne les plus heureux effets dans toutes les affections des voies respiratoires. |
| 8— | Maladies du Coeur. | Cardiaque diurétique très puissant, il est d'une efficacité certaine. Régularise les fonctions du coeur, enlève l'enflure des jambes. |
| 9— | Albuminerie, Maladie de Bright. | Le plus efficace des remèdes contre l'albumine. Il permet de s'accommoder facilement au régime. |
| 10— | Eczéma, Maladie de la Peau. | Purificateur du sang, épure et nettoie le système. Recommandé contre les boutons, dartres, clous, etc. |
| 11— | Constipation, Foie, Entérite. | Purgatif doux, régularise les intestins, sans coliques, sans violence, sans fatigue pour l'estomac, avec une exactitude surprenante. |
| 12— | Congestion, Retour d'âge. | Véritable thé de jeunesse, empêche les arrêts et dépôts. Active la circulation du sang. |
| 13— | Asthme, Oppression, Etouffements. | Décongestionne les muqueuses, facilite les expectorations, et surtout la respiration, calme les accès et empêche les étouffements. |
| 14— | Obésité, Embonpoint. | Il fait disparaître l'embonpoint et améliore la santé. Rend le sang fluide et favorise les muscles au détriment de la graisse. |

LA COMPAGNIE DES REMEDES DE L'ABBE WARRE, enrg.

DISTRIBUTEURS GENERAUX POUR LE CANADA ET LES ETATS-UNIS

530-est, rue Sainte-Catherine, Chambre 410, Edifice Amherst, coin Amherst Montréal

Pour les Etats-Unis: FATHER WARRE MEDICINE COMPANY, Rouses' Point, N.-Y., U.S.A.